Enseignement & Poésie

c | i
p | M

CRDP de Marseille

Enseignement & Poésie

Le colloque enseignement & poésie

s'est tenu
les 10 & 11 décembre 1993 à Marseille,
au centre de la Vieille Charité
(salle des colloques)

il a été organisé par

le centre international de poésie *Marseille*

avec le concours

du Rectorat de l'Académie d'Aix-Marseille
(CRDP, IA 13, IPR-IA, IUFM, MAFPEN, MIADAC),
du Département des Bouches-du-Rhône

avec la participation financière

de la Ville de Marseille,
du Département des Bouches-du-Rhône,
de la Direction Régionale des Affaires Culturelles PACA,
du Rectorat de l'Académie d'Aix-Marseille
(CRDP, IUFM, MAFPEN, MIADAC)

© cip*M* / CRDP, 1995

Enseignement & Poésie

Marseille
10-11 décembre 1993

c | i
p | M

CRDP de Marseille

En 1992, les États Généraux de la Poésie ont rassemblé durant trois journées une centaine de poètes, représentants d'institutions, libraires, éditeurs, animateurs de revues, critiques littéraires, traducteurs... qui, à travers trois grands thèmes :

- la création poétique
- les aspects divers de la diffusion de la poésie
- le statut du poète, l'image de la poésie

ont tenté une première approche des différents problèmes de la poésie.

Les actes de ces États Généraux ont été publiés au début de l'année 1993, rendant compte de ces premières réflexions et propositions. *

Tout au long de ces trois journées, lors de ces onze tables rondes traitant de différents sujets, une question est revenue – lancinante, toujours effleurée, jamais réellement abordée – : la question de l'école, de l'enseignement, de l'éducation, de la formation (tant à l'écriture qu'à la lecture).

Afin de répondre à cette question, "*Le Refuge*", centre international de poésie *Marseille* a décidé d'organiser deux journées de réflexion sur ce thème : *Enseignement & Poésie*, dont voici la publication des actes.

* États Généraux de la Poésie, coédition cip*M* / Musées de Marseille, Collection "Archives". 100 francs.

Examinez avec attention, ou de manière très sommaire, l'enseignement en France.
Vous vérifierez alors que toutes les disciplines artistiques et culturelles sont enseignées :
les arts plastiques, aussi bien sculpture que peinture ou dessin,
évidemment l'architecture,
bien entendu la musique, toutes les musiques,
le théâtre également comme il se doit, comédie, tragédie, etc.,
enfin tout
oui, oui, tout !
Il y a des écoles spécialisées pour toutes les disciplines, des facultés, des universités, des instituts, des conservatoires, des collèges, des lycées, j'en passe. On enseigne même, ici et là, le Français.
Le Français en général,
la littérature,
mais la poésie,
jamais,
elle n'est enseignée nulle part...
Pourquoi ?
est-ce bien pour elle ?
est-ce un mal pour vous ?

Christian Poitevin
Adjoint au Maire
Délégué à la Culture

La poésie fait officiellement partie de l'enseignement depuis l'école primaire jusqu'à la terminale dans tous les types d'établissements.

On peut distinguer trois types d'actions :

1 – La poésie dans le cadre de l'enseignement du français

Les programmes de toutes les classes depuis l'école jusqu'au lycée font une large place à la poésie.

– On lit de la poésie à tous les niveaux d'enseignement

À l'École, au Collège, au Lycée, les enseignants sont incités à lire avec leurs élèves des textes poétiques. Le professeur de français en particulier doit étudier en classe "les différents types d'époque, les genres littéraires divers" (dont la poésie) en respectant l'équilibre entre les époques et les genres. L'éventail des œuvres poétiques proposées est largement ouvert, du Moyen-Âge au XX^e^ siècle sans limitation puisque les suggestions des programmes peuvent être enrichies.

Les activités autour de la lecture de la poésie sont aussi nombreuses que diverses depuis la lecture à haute voix jusqu'à l'analyse des textes poétiques en passant par des mises en scène et des jeux de langage à la manière de l'OULIPO, etc.

– On écrit de la poésie à tous les niveaux d'enseignement

Les enseignants sont invités à proposer aux élèves l'écriture de textes poétiques.

2 – La poésie dans le cadre d'actions pluridisciplinaires et partenariales

– D'autres disciplines que le français abordent la poésie soit en relation avec l'enseignement de la littérature soit indépendamment de lui : l'éducation physique et sportive par exemple dans le cadre de l'initiation à la danse, les arts plastiques, l'histoire, etc.
– Les ateliers d'écriture en partenariat avec des poètes intervenant dans les classes connaissent un succès grandissant et aboutissent souvent à des publications.

3 – Les manifestations consacrées à la poésie

Des manifestations sont organisées autour de la poésie dans le cadre d'un établissement, d'une circonscription, d'un département, d'une Académie telles que des Journées de la poésie ; ou bien la poésie trouve sa place dans des actions nationales, telles que la La Fureur de Lire, etc.
Étant donnée la place consacrée à l'enseignement de la poésie et l'importance de celui-ci, le **Rectorat de l'Académie d'Aix-Marseille** ne pouvait qu'être intéressé par l'initiative du cip*M* et s'associer à un colloque dont le thème "Enseignement et Poésie" est en rapport direct avec l'éducation.

Marie-Louise Issaurat-Deslaef
Inspecteur Pédagogique Régional - Inspecteur d'Académie (Lettres)

On pourrait, pendant cette table ronde,
partir de deux questions :

La revue *Action Poétique* demandait récemment
une contribution à un certain nombre de poètes autour
de la question suivante :
"La poésie va-t-elle, peut-elle, doit-elle disparaître ?"
Quand on m'a demandé d'animer cette table ronde dont
l'objet est de présenter un "état des lieux des pratiques
de formation en poésie", ce qui m'est venu à l'esprit, avant
toute chose, est cette triple question. Quelle que soit la
réponse que l'on puisse donner, la disparition de la poésie
reste un de ses enjeux majeurs. Peut-on "enseigner" la poésie,
"former" à la poésie, sans savoir cela, sans avoir à l'esprit
que l'on enseigne, que l'on forme, à une discipline dont
la disparition est, en un sens, l'horizon ?

On constate, dans le cadre d'animations autour
de la poésie, l'extraordinaire blocage des enfants,
des élèves, des étudiants, face à la langue, ou plutôt face
à une langue qui n'obéirait pas aux codes stricts dictés
par l'habitude et les pesanteurs culturelles. Peut-on
"enseigner" la poésie, "former" à la poésie, sans savoir cela,
sans avoir à l'esprit ce sentiment d'une progressive
"tétanisation" de la langue commune ?

Éric Audinet

Les poètes dans la classe

Modérateur
Éric Audinet

Intervenants

Gilbert Allio
Festival Méditerranée Jeunesse

Gérard Crespo
Collège Edgard Quinet de Marseille

Jean-Pierre Depétris
Écrivain, poète et animateur d'ateliers d'écriture

Jacqueline Ferracci
École Major-Cathédrale de Marseille

Michèle Garnier-Genevoy
Lycée Pierre Mendès-France de Vitrolles

Joseph Guglielmi
Écrivain, poète et enseignant

Sylvette Raoul
Association Paginaire

Nicole Voltz
Université de Provence

Éric Audinet

Je voulais partir, puisque ce débat va tourner autour de la question des poètes dans la classe, de cet intitulé : *La première table ronde présentera un état des lieux des pratiques de formation en poésie avec des communications sur les expériences pratiques réalisées aujourd'hui.*

Nous sommes donc 8 ou 9 ici qui allons vous donner un état des lieux de nos pratiques personnelles, à la suite de quoi nous verrons, dans le cadre d'un débat, si on peut réfléchir sur les résultats de ces pratiques et surtout sur quel type de résultats. Pour lancer les choses de manière un petit peu polémique, je voulais partir de trois idées.

La première de ces idées, c'est une contradiction, qui a déjà été soulignée, entre deux textes qui se trouvent dans ce petit livret jaune : celui de Christian Poitevin, où il est dit que la poésie n'est enseignée nulle part, et d'autre part celui de Madame Issaurat qui dit que la poésie fait officiellement partie de l'enseignement en France. Il me semble que cette contradiction-là va être probablement au cœur de l'ensemble des débats de ces deux jours.

Les deux autres idées, qui sont évidemment un peu provocantes – je vais lire tout simplement, puisque c'est le petit texte que le cipM m'avait demandé pour présenter le débat –, sont les suivantes : "On pourrait, pendant cette table ronde, partir de deux questions : La revue *Action Poétique* demandait récemment une contribution à un certain nombre de poètes autour de la question suivante : "La poésie va-t-elle, peut-elle, doit-elle disparaître ?" Lorsque l'on m'a demandé d'animer cette table ronde dont l'objet est de présenter "un état des lieux des pratiques de formation en poésie", ce qui m'est venu à l'esprit, avant toute chose, est cette triple question. Quelle que soit la réponse que l'on puisse donner, quelles que soient les réponses qui vont pouvoir être données pendant ces deux jours, la disparition de la poésie va être de manière latente, et j'espère de manière explicite, au cœur de ces débats et de la discussion qui va pouvoir se développer entre d'une part des gens qui ont une fonction d'enseignant, et d'autre part des gens qui ont une fonction d'écrivain, de poète. Je crois qu'il y a un débat dont les enseignants et les poètes sont en quelque sorte les deux faces qui souvent ne se rencontrent que difficilement. Peut-on "enseigner" la poésie, "former" à la poésie sans savoir cela, sans avoir à l'esprit que l'on enseigne, que

l'on forme, à une discipline dont la disparition est, en un sens, l'horizon ?"
La deuxième idée qui me paraissait importante, est celle-ci : "On constate, dans le cadre d'animations autour de la poésie, l'extraordinaire blocage des enfants, des élèves, des étudiants, face à la langue, ou plutôt face à une langue qui n'obéirait pas au code strict dicté par l'habitude et les pesanteurs culturelles. Peut-on "enseigner" la poésie, "former" à la poésie, sans savoir cela, sans avoir à l'esprit ce sentiment d'une progressive "tétanisation" de la langue commune ?"
En relisant mon texte, je me suis dit que tétanisation était un mot un peu bizarre et je parlerai plutôt d'une stérilisation de la langue commune. Si la poésie a une fonction, ce serait justement de sortir de cette espèce de stérilisation progressive qui me semble être à l'œuvre aujourd'hui dans la langue.
Voilà, ce sont ces trois idées de départ qui m'ont donné à réfléchir.
Rapidement je voudrais vous présenter les divers participants : Gilbert Allio, du *Festival Méditerranée du Livre Jeunesse* mais qui est également le président de l'Association *À la rencontre du livre*, Gérard Crespo, du collège Edgar Quinet de Marseille, Jean-Pierre Depétris, écrivain, poète et animateur d'ateliers d'écriture notamment au cipM, Jacqueline Ferracci de l'École Major-Cathédrale de Marseille, Michèle Garnier-Genevoy du lycée Pierre Mendès-France de Vitrolles, Joseph Guglielmi qui est écrivain, poète et enseignant, Sylvette Raoul de l'association *Paginaire*, et Nicole Voltz de l'Université de Provence. Monsieur Timaxian n'est manifestement pas là.
Est-ce que Madame Voltz, vous voulez bien commencer ?

Nicole Voltz

Dans les concours de recrutement des enseignants, on demande à un professeur de musique de savoir jouer d'un instrument, à un professeur d'art plastique de savoir dessiner ou de savoir mettre des couleurs quelque part. À un professeur de lettres on ne demande pas de savoir écrire autre chose que des dissertations sur les textes des auteurs consacrés, on ne vérifie jamais s'il sait ce que ça veut dire que d'écrire, s'il le sait de *l'intérieur*, encore moins s'il le pratique. À partir de ce préambule je tiens à dire que je suis choquée par la manière dont Monsieur Poitevin a posé le problème de la disparition de la poésie parce que pour moi, enseignante au Collège et à l'Université, la question ne se pose pas. Elle n'existe même pas.

La poésie suppose un rapport particulier à la langue, une grammaire particulière, ce qui lui donne une place à part. C'est tout. Alors, bien sûr, les enfants, les étudiants pratiquent facilement la langue parlée tandis que la langue écrite devient de plus en plus une sorte de no man's land. Elle leur paraît un domaine réservé, formel, difficile à manier. Et donc ils n'aiment pas écrire, peut-être parce qu'ils ont tant à écrire, et puis parce que cela suppose un effort de structuration.

Mais cela fait partie du métier de professeur de Français, d'être d'abord un professeur de langue et de faire mesurer les différences entre écrit et oral, les cas où chacun est irremplaçable, et de donner ce goût de l'écrit qui suppose un effort, une conceptualisation.

Pour moi, la poésie s'inscrit là, dans une pratique de la langue respectant à la fois son jaillissement spontané et une construction qui s'élabore lentement. Une pratique *qui fait penser*. Je veux dire par là que celui qui "écrit de la poésie" puisse en se relisant *apprendre quelque chose qu'il ignorait qu'il savait*.

Au Collège en tous les cas, c'est le but que j'assigne à mon enseignement de l'écriture de poésie. Je prendrai un exemple : je pars d'un texte (Cendrars, Michaux, Guillevic), on parle sur le texte d'une manière informelle, puis on isole un modèle formel de construction de ce texte et les élèves sont invités à s'en emparer pour que chacun ait une structure solide dans laquelle il puisse couler ses propres mots, sa vision personnelle du monde.

Bien sûr c'est un procédé formel mais il est dicté par les conditions mêmes et le lieu de ce travail : quatre heures et demie de Français par semaine dispersées n'importe où dans un emploi du temps qui se présente comme une succession d'activités sans liens. Et c'est ainsi que j'espère mettre en place des outils pour leur permettre de trouver *leur langue*. C'est une partie importante de mon rôle d'enseignant.

Dans le cadre de l'Université il en va autrement. Nous avons à Aix à la Faculté de Lettres des Ateliers d'Écriture depuis une vingtaine d'années. Nous délivrons des Unités de Valeur à part entière. Et aussi, depuis sept-huit ans, on nous demande d'intervenir dans des formations d'enseignants, des médiathèques, des fêtes du livre etc. Mais ce ne sont pas seulement des ateliers de poésie, toutes les formes d'écrit sont abordées selon des modalités propres à chaque groupe, et au projet de l'enseignant. Dans ce cadre je dois dire que l'écriture de la poésie ne va pas de soi pour tous. Autant le récit ne pose pas de problème, autant la poésie bloque certains de ces jeunes adultes.

Pour moi, cela veut dire que la poésie fait peur. Pour deux raisons différentes peut-être : d'abord parce que la poésie contemporaine s'est enfermée dans un ghetto (et j'espère qu'on va en parler), qu'elle n'est pas vécue comme accessible au plus grand nombre, et c'est bien dommage. Mais aussi cela veut dire que *la poésie est incendiaire*, qu'on n'en sort pas indemne, et ça je l'ai vérifié dans de nombreux cas avec les adultes. Personnellement d'ailleurs, je sais que ça me pose infiniment plus de problèmes de faire un atelier d'écriture de poésie qu'un atelier d'écriture de récit. Parce que c'est un domaine où chacun doit trouver son *rapport subjectif à la langue*. Alors, dans ce genre d'ateliers je pars des textes que j'aime, pour les faire aimer, je les lis, les fais lire, je prête des livres... Et aussi je travaille sur le rythme, la musique du texte, sa diction, toutes les lectures qu'on peut en faire. Je crois fermement que c'est inséparable de la production de textes poétiques, que ça passe obligatoirement par la parole, la diction.
Il faut arriver à faire sentir que dans sa tension, son intensité, la poésie est scandaleuse.

Éric Audinet
Jean-Pierre Depétris, vous pourriez peut-être résumer les activités que vous avez au cip*M*.

Jean-Pierre Depétris
J'ai un certain nombre d'activités au cip*M* mais il me semble assez difficile de parler de toutes en même temps et de faire des interventions brèves, donc je parlerai essentiellement de celles que je fais avec l'école communale, tout en laissant une bonne partie à Madame Ferracci qui en est la directrice et qui interviendra aussi à ce propos.
Avant d'entrer dans le vif du sujet, j'ai d'abord envie d'interroger l'intitulé de cette rencontre : *enseignement et poésie*. Dans *enseignement*, je lis *signe*. *Enseigner* ça pourrait être faire *apprendre des signes*. Mais à signe correspond le verbe *signer* et il faut encore un suffixe pour faire *signifier* ou un préfixe pour faire *désigner*. Qu'on m'excuse, cette entrée en matière un peu aride mais je vois un certain intérêt à interroger les mots pour retrouver le chemin qu'ont tracé les conceptions collectives et le chemin où elles ont refusé de s'engager. Par exemple, on a

forgé le mot de *signature* et on n'a pas osé les mots d'*enseignature*, ou d'*enseignation*. C'est le signe évidemment que j'interpelle, et qui ici fait pont avec poésie.

L'étymologie de poésie en ferait l'équivalent de *œuvre*. Ce qui est à remarquer ici c'est que l'œuvre doit être signée.

Poésie renvoie à poème : un poème c'est une pièce écrite, relativement courte de façon à pouvoir être dite ou lue en une seule fois. Donc une pièce écrite qui vise essentiellement la mise en voix, ou tout au moins la mise en situation. Qu'elle soit rimée ou non. Mais toute poésie n'est pas poème, comme ce que les physiciens appellent sel n'est pas le sel de table. Poésie renvoie aussi à *poétique*. La poétique on devrait savoir ce que c'est, puisqu'il y a des manuels et des traités de poétique depuis la plus haute antiquité. La poétique est l'art d'utiliser la langue ; l'art de créer avec elle. Si j'osais dire : l'art de passer du signe à la signature.

On pourrait opposer poésie et grammaire : la grammaire nous apprend des expressions comme "les dents du requin" mais pas des expressions comme "les dents de la mer". "Les dents du requin", se comprend par la seule relation que les définitions entretiennent entre elles. "Les dents de la mer", demande de penser aux relations que les choses entretiennent entre elles.

En un sens, grammaire et poésie s'opposent. Par exemple, le terme "chemin de fer" perd toute sa force poétique dès que lui est assignée sa définition. Mais cette opposition est comme les deux jambes sur lesquelles la langue marche. Si on avait un usage purement grammatical de la langue, on ne pourrait plus rien dire, tout au plus transmettre, communiquer comme n'importe quel animal le fait avec son langage, mais certainement pas penser et s'exprimer. Et si l'on n'avait qu'un usage poétique, elle finirait par perdre toute intelligibilité.

Si on comprend ne serait-ce qu'intuitivement ce que je viens de dire, on supposera que pour approcher la poétique, il faudrait déjà maîtriser la grammaire. Ce qui n'est pas le cas dans une classe de communale. C'est un peu comme si on apprenait l'algèbre avant d'avoir les rudiments du calcul. Je ne sais pas si c'est une bonne idée, je ne tiens pas à la défendre, elle n'est pas la mienne. Je regrette même que la poétique et la rhétorique aient disparu de l'enseignement supérieur. Mais ce n'est peut-être pas impossible, ni si absurde, et ce n'est peut-être pas non plus inefficace. Il est essentiel que ce soit efficace. Les enfants avec lesquels j'ai travaillé l'an dernier, et ceux avec lesquels je continue de le faire, ont de réelles difficultés avec la langue

française. Les uns parce qu'elle n'est pas leur langue maternelle, les autres pour des raisons qui m'échappent. Il est urgent d'y remédier, et d'abord de trouver comment. C'est difficile, nous ne disposons ni d'une théorie ni d'une pratique toute faite. Et je n'apprends à personne que les enfants n'ont aucune indulgence envers les erreurs et les tâtonnements des adultes.

Les premières erreurs que j'ai faites ont été d'ordre psychologique. Je n'avais pas mesuré la peur que peut inspirer l'écriture à qui ne maîtrise pas la grammaire, et le sait – est même désigné comme tel. D'autre part, et ce n'est pas seulement propre aux enfants, on craint toujours de se *dévoiler dans le langage*. L'esprit des enfants est curieux. Il est toujours avide d'apprendre. Le problème, c'est que les enfants n'ont pas du tout l'impression qu'il y ait matière à apprentissage dans la poésie. Ils y voient plutôt matière à *s'exprimer*, matière à se *dévoiler*.

Dès qu'on a la moindre pratique de l'écriture, on sait bien que le langage ne dévoile rien ; qu'il habille plutôt. La simple difficulté de nous *exprimer* avec des mots dès que nous le désirons, devrait nous rassurer complètement. Mais c'est cependant ce que redoutent les enfants. Cette difficulté, doit attirer notre attention sur le fait que l'atelier d'écriture n'a peut-être pas par nature une vocation pédagogique, au sens littéral, c'est-à-dire de conduire des enfants. Sans doute a-t-il une vocation didactique, mais ce n'est pas tout à fait la même chose.

Je m'explique : le principe sur lequel fonctionne un atelier suppose que les participants aient choisi librement de jouer ensemble la chose écrite. Outre cette liberté, il suppose une certaine licence, acceptée par tous, sur le contenu de l'énonciation, afin de se consacrer à la forme. Cette double condition cesse d'être remplie dès qu'un atelier se fait en temps scolaire, et, par le fait, devient obligatoire. Il y a contradiction à contraindre des êtres à s'exprimer librement. Sans doute il y a toujours une gêne au début d'un atelier d'écriture, mais elle s'estompe du seul fait que la porte reste ouverte et que chacun le sait. Verrouillez la porte, la gêne ne s'échappera plus.

Quand je fais, par exemple, un atelier avec des adultes, je me garde bien d'énoncer des jugements. Quelqu'un par exemple va lire un texte qu'il veut drôle ; il verra bien si les autres rient. Je n'ai pas à dire s'il réussit ou non. Tout au plus j'essaierai de faire percevoir ce qui fonctionne ou pas. Bref, la réaction objective du groupe tient lieu de jugement. (Mon rôle tient surtout à maintenir le respect de la singularité qui s'exprime). Mais ça veut dire que celui qui présente le texte a accepté de prendre le risque de le confronter à la

lecture des autres. Risque qu'il peut à chaque instant refuser. Je ne peux imposer de le prendre à quiconque. Je peux simplement, comme n'importe quel instituteur ou professeur, imposer l'application d'une règle ou d'une consigne et juger si elle a été appliquée et comprise. Et l'élève serait tout à fait en droit de refuser un autre contrat.

La grammaire justement m'a servi à dépasser l'obstacle. Par exemple, j'ai fait travailler sur les racines, les suffixes, les préfixes. C'est très bon pour l'orthographe. Si l'on sait orthographier la racine, on sait orthographier presque tous les mots de la famille. Cela nous a servi à mettre la langue à plat, à en faire l'objet d'un travail et, donc, une médiation. Le langage devenait quelque chose d'objectif entre nous.

J'ai un peu étudié aussi leur dossier scolaire, et, comme je l'écris dans la préface du cahier qui a été publié cette année, (et qui va être présenté d'ailleurs à midi), j'ai observé que les enfants qui fonctionnaient le mieux étaient surtout les meilleurs en calcul, plus souvent même qu'en Français. J'ai observé aussi que les plus mauvais en Français n'étaient pas nécessairement d'origine étrangère. Alors plutôt que de m'interroger sur les raisons des difficultés, je me suis demandé les raisons des facilités. C'est plutôt la facilité avec laquelle un esprit sait passer d'un système signifiant à un autre qui me semble dure à expliquer.

Demandons-nous comment nous avons appris notre langue. Et pensons aux difficultés, plus tard, lorsqu'il s'agit d'apprendre une langue étrangère. Invoquer une aptitude de l'enfant à assimiler les langues est peut-être une description mais certainement pas une explication. Toute méthode pédagogique suppose qu'un enfant sache parler. Mais comment fait-on pour apprendre à parler ?

J'essaie de faire saisir qu'il y a quelque chose d'irréductible quelque part. Pour apprendre à parler, on doit parler. Pour maîtriser un système de signifiant, on doit utiliser des signifiants. Il y a toujours un moment où le pouvoir de l'initiateur s'arrête ; ou l'autre doit affronter seul sa propre initiation. Comme pour apprendre à nager. On doit sentir l'eau nous porter. Avec la langue aussi, on doit sentir à un moment que le sens nous porte ; que notre esprit émerge comme une tête de l'eau. On ne peut pas le vivre à la place d'un autre.

Ce que je pointe là concerne autre chose que la simple acquisition d'un système signifiant, ce qui est effectivement en jeu dans l'enseignement. Il s'agit plutôt du rapport avec tout système signifiant en tant que tel. C'est

pourquoi les bons en calcul fonctionnaient bien. L'algèbre n'est pas moins un système sémiotique qu'une langue. Je dis ici que si on déplace la poétique d'un aval de la grammaire pour la placer en amont, elle devient tout aussi bien, et en même temps, un amont des mathématiques et de la logique.

Pourquoi un enfant est-il bon en calcul ? Parce qu'il n'a pas peur de se jeter dans le système des signes pour effectuer des inférences. Intelligence ? Même pas. Une calculette sait compter sans être intelligente. Peut-être de l'audace, une sécurité intérieure. Ce n'est pas plus une question d'intelligence que la peur de l'eau. L'intelligence vient derrière ou ne vient pas. C'est une autre histoire ; nous ne nous occupons que des outils de l'intelligence.

Qu'est-ce-qui nous prouve par exemple que 1 et 1 font 2 ? Rien. C'est une évidence. Mais pourquoi 1 et 1 ne feraient-ils pas 11 ? Si 1 et 1 font 11, ça nous attire seulement dans une autre direction. L'important est de voir que l'esprit tient là-dessus. Une fois qu'on tient sur l'eau, on n'a plus qu'à nager. Le reste est une question d'entraînement et d'accoutumance ; donc, en fait, de plaisir, car seul le plaisir nous entraîne à répéter suffisamment des expériences (en acte et aussi en pensée). On perçoit ici un subtil équilibre entre peur et clarté d'esprit. Et surtout comment les deux s'articulent sur une certaine assurance ontologique.

J'ai vite discerné dans le groupe deux types de réactions. Certains se jetaient à l'eau, si j'ose dire, d'autres résistaient beaucoup. Cela n'aurait été rien s'il n'en était résulté de fortes agressivités, qui d'ailleurs ne s'orientaient pas principalement contre moi mais surtout éclataient entre eux, irrationnelles, et au début totalement incompréhensibles. En définitive elles venaient de ceux et de celles qui sentaient leur personnalité plutôt exhibée par la langue, et qui réagissaient à ce qui leur semblait venir des autres comme une agression ou une impudeur. J'ai donc séparé les groupes, laissant autant qu'ils le voulaient jouer avec le signe ceux qui le sentaient comme ça, et entraînant plutôt les autres à s'adapter aux curiosités techniques du langage. Les deux groupes étaient assez équilibrés du point de vue scolaire. Le second groupe était composé d'esprits tout aussi vivaces mais peut-être un peu plus secrets, pas nécessairement plus instables, au contraire.

J'ai essayé de beaucoup travailler sur les relations entre le signe écrit et le signe sonore. C'est un aspect très important auquel on ne pense jamais assez. La langue est d'abord un système de sons, de phonèmes. Écrire, c'est noter des sons, pas l'inverse : parler ce n'est pas nécessairement vocaliser des lettres. On sait parler bien avant de comprendre ce qu'est seulement écrire.

Et toute la cohérence de la langue est déjà dans son oralité. Seulement la grammaire ne prend pas en compte la langue orale, elle ne s'occupe que de l'écriture.

Par exemple on met un *s* à la première personne du conditionnel et pas au futur. Ca nous permet peut-être de le reconnaître à l'écrit. Qu'est-ce-qui nous permet de le reconnaître à l'oral ? Le sens ? Et si c'est le sens, pourquoi il ne nous permet pas de le reconnaître à l'écrit ? On le reconnaît généralement à l'intonation. Ce qui veut dire alors que toutes les subtilités orthographiques de la langue ne sont peut-être pas des indications de la prononciation mais certainement une indication de l'intonation. Il n'y a qu'à essayer de lire un texte à haute voix mal orthographié.

À la grammaire écrite correspond une grammaire orale, mais qui est purement intuitive. Et on comprendra facilement que celui qui maîtrise cette grammaire orale la retrouvera facilement dans l'écrit alors que, pour celui qui ne la maîtrise pas, la grammaire écrite sera toujours un casse-tête inextricable et insaisissable. Et cet aspect est particulièrement difficile à négocier.

Au cours de l'année, les élèves de la Major avaient été initiés au japonais et avaient été invités à un voyage au Japon. Ce qui m'a donné l'idée de les entraîner un petit peu dans la découverte de trois langues distinctes : le japonais, l'arabe et le français. Je manipule un peu les deux premières. Ces trois langues fonctionnent tout à fait différemment. Le japonais est constitué de lettres syllabiques, quand ce ne sont pas des idéogrammes. Dans l'arabe, les lettres sont les consonnes auxquelles généralement on ne met même pas d'accent ; quant à l'orthographe française, le son et la lettre souvent ne correspondent plus du tout.

Quelques enfants d'immigration récente étaient en réalité encore bien étrangers à l'esprit de la langue française. Ils conservaient en quelque sorte la matrice de leur langue maternelle sur laquelle ils essayaient de recomposer les éléments du Français qu'ils intégraient. Les lettres latines, par exemple, ne sont pas du tout l'équivalent des lettres arabes dans la langue ; ce sont plutôt les phonèmes qui le sont et il y en a 36. Ce qui fait quand même beaucoup plus. Évidemment il ne s'agit pas d'expliquer ça aux enfants et de leur faire des cours de linguistique générale. Le problème est de leur faire intégrer. De ce point de vue, l'apprentissage par cœur de poèmes, de poèmes rimés, en tout cas en vers réguliers, n'est pas du tout à proscrire. Il fournit des matrices de phrases toutes faites sur lesquelles ils peuvent s'appuyer.

Il n'est pas moins utile d'apprendre à écrire en vers réguliers. Compter les syllabes, c'est apprendre à prononcer exactement la langue. Maîtriser la valeur des *e* muets et des liaisons. Pourquoi une faute de liaison serait-elle moins grave qu'une faute d'orthographe ? Elle l'est au moins autant si on y réfléchit.

J'explique aux enfants qu'en versification on appelle des syllabes des pieds parce qu'on peut les accompagner en tapant du pied, et je les fais taper du pied pour compter les pieds. Il est important de corporaliser la langue. Lorsque nous parlons, nous savons bien que nous ne pouvons pas être attentif à tout à la fois : à ce que nous voulons dire, à la prononciation, à l'étymologie, à la grammaire, aux accords, aux réactions des interlocuteurs. L'essentiel de ce qui se passe dans notre esprit quand nous parlons est sous le registre de l'automatisme. L'important est le rythme, la mélodie, le timbre. Commencez par articuler n'importe quoi en ne vous souciant que de cela, les mots viendront tout seuls, et avec eux le sens ; et avec le sens, la pensée. Que la pensée soit capable de se soutenir dans la langue n'est ni plus ni moins mystérieux qu'un oiseau se soutienne dans l'air. On peut toujours étudier scientifiquement la langue comme l'aérodynamique, mais ce n'est pas en connaissant l'aérodynamique que l'oiseau vole, c'est en battant des ailes. Nous, nous pensons en battant l'air avec notre langue.

Je vais conclure sur cette dernière idée : on oppose souvent la langue orale et la langue écrite. Or la langue orale est la langue littéraire. C'est la langue poétique. C'est la langue qu'on entend en lisant, et qu'on comprend en entendant. Elle ne s'oppose pas à la langue écrite mais à la *langue de bois*. Sinon elle s'oppose au langage formel de la logique et des mathématiques. Mais même dans ce cas, on peut voir le plus aride logicien faire soudain retour à l'image poétique comme si elle était la vérification ultime ; comme si elle était la forme adéquate pour vérifier que ce qui est dit correspond à un certain réel ; la forme adéquate et ultime du fonctionnement réel de la pensée. J'arrêterai là-dessus.

Éric Audinet

Peut-être que Madame Ferracci dans la suite, vous voudriez ajouter un certain nombre de choses...

Jacqueline Ferracci

Il m'est difficile de parler après l'exposé de Monsieur Depétris. Je voudrais

quand même présenter la classe dont je m'occupais, parce que cette classe comprenait 21 enfants, tous d'origine étrangère, dont bien sûr le français n'était pas la langue maternelle. Nous avions des élèves algériens, des élèves marocains, même un élève turc, et certains n'avaient pas été scolarisés, même dans leur langue maternelle. Quelques élèves avaient suivi l'année précédente une classe d'initiation et avaient donc de grosses difficultés arrivés en CM2 et ne connaissaient évidemment pas les activités de français, conjugaison, grammaire, orthographe.

Nous avons donc pensé avec le coordinateur, Monsieur Firmin Galvez, qu'il fallait trouver autre chose pour intéresser ces enfants-là au français. Autre chose que ces activités dites traditionnelles.

L'apprentissage de la conjugaison, de la grammaire, de l'orthographe, conduit bien sûr à l'exercice de rédaction ou à ce qu'on appelle l'expression écrite. C'est très difficile avec ces enfants-là. Nous avons donc pensé introduire une activité poésie et nous avons créé un atelier poésie.

Monsieur Depétris vous en a longuement parlé et je vais simplement vous dire ce que ça a pu apporter dans les différentes disciplines. Concernant la grammaire, et grâce à l'intervention de Monsieur Depétris en dehors de l'école, ils l'ont beaucoup mieux assimilé. J'ai aussi remarqué un net intérêt pour le vocabulaire qui jusqu'à présent ne les intéressait pas trop. Ils avaient envie de se renseigner pour pouvoir écrire et je les ai vus plusieurs fois prendre eux-mêmes le dictionnaire sans y être invités. Je pense aussi qu'au point de vue orthographe il y a eu une nette amélioration. En ce qui concerne la présentation, la mise en page, il y a eu aussi de gros progrès effectués. Certains par exemple, ne savaient pas qu'il fallait revenir à la ligne, commencer par une majuscule et l'activité Poésie les a bien aidé dans ce domaine-là. Concernant l'exercice très rébarbatif de la conjugaison, la notion de passé, présent, futur, les enfants, s'impliquant dans la rédaction de leurs poèmes, l'ont beaucoup mieux assimilée. Je voudrais dire aussi que cette approche de la poésie, pour certains enfants, a été en quelque sorte une libération, ils ont pu se sentir un peu créateur, je pense qu'on leur a donné une clef pour l'écriture. J'aurais aimé qu'on interroge les professeurs qui les ont cette année pour savoir si tout ce qui a été constaté de positif peut l'être encore cette année.

Éric audinet
Monsieur Crespo ?

Gérard Crespo
J'ai eu la chance aussi de travailler l'an dernier avec Jean-Pierre Depétris et le travail que je vais vous présenter a abouti à la publication d'un recueil que nous avons intitulé *Variations*.
Mon intervention poursuivra trois objectifs : présenter rapidement le travail d'atelier, tenter de répondre à la question – je suis professeur de français dans une classe –, pourquoi un atelier d'écriture en dehors du cours, et enfin, à travers la table ronde, essayer de voir, par rapport à nos objectifs, si la disparition de la poésie était présente à mon esprit lorsque j'ai fait cela ainsi que cette éventuelle tétanisation de la langue. J'essaierai donc de conclure par cela.
Ce recueil est le fruit d'une collaboration d'abord à trois, Monsieur Depétris, la documentaliste du collège Victor Gelu, Madame Kallmeyer et moi-même. J'étais professeur de français dans une classe de cinquième, et dès le début de l'année, j'ai demandé aux 26 élèves s'ils étaient d'accord pour participer à un atelier d'écriture. L'atelier – j'avais fixé les règles au départ – se déroulerait hors temps scolaire. Les élèves seraient volontaires. Je leur demandais seulement un engagement moral. Après s'être inscrit à l'atelier, il ne devait y avoir aucune désaffection.

Je dois aussi à ce stade de mon exposé apporter une petite parenthèse, une petite digression, par rapport à l'objectif de la table ronde. Dans le collège dans lequel j'étais, il y avait trois cinquièmes, ce qui faisait 75 élèves. Lorsque la nouvelle de l'atelier s'est répandue, de nombreux élèves que je n'avais pas dans la classe sont venus me voir pour demander à participer à l'atelier. J'ai dû refuser. Si j'avais accepté j'aurais eu 25 élèves sur 75, volontaires pour participer à l'atelier. C'était trop, l'atelier pour moi, (mais aussi pour Jean-Pierre, puisque nous en avions discuté auparavant), devait se limiter à 12-13 élèves maximum, pour qu'il soit efficace.
Avant de démarrer l'atelier, je pensais chercher un partenaire et tout naturellement j'ai pensé au cipM. Pourquoi ce partenariat ? Parce que nous nous inscrivions dans le cadre d'un atelier de pratique artistique dans le collège. Malheureusement l'atelier de pratique artistique n'a pas pu se faire,

le dossier avait été envoyé hors délai, et nous nous sommes donc inscrits dans le cadre d'un PAE. Le PAE nous a donné 20 heures, hors temps scolaire, durant lesquelles les élèves devaient venir participer à l'atelier au CDI du collège.

Les séances ont démarré un peu après la Toussaint et se sont achevées en mai. Chaque séance se déroulait de la façon suivante : situation d'écriture donnée par l'animateur, temps d'écriture au cours duquel les trois adultes apportaient parfois une aide, un soutien, une suggestion de correction dans la forme mais jamais, j'insiste, dans le fond. Lecture des textes. Cette dernière étape était libre, la lecture ne se faisait par son auteur que s'il le désirait. Il n'était jamais contraint. Il convient de remarquer aussi là que le groupe se révéla très solidaire, peut-être parce qu'ils étaient volontaires au départ, jamais ne fut émise une critique négative, jamais de moquerie, de sarcasme, etc. La lecture se déroulait dans le silence, les commentaires étaient toujours positifs et étaient parfois énoncés, entraînaient parfois des corrections.

Pour des raisons de commodité matérielle, c'est Jean-Pierre Depétris qui ramassait les textes, les tapait sur l'ordinateur et les proposait ensuite aux élèves. Et là il y avait une magie, une magie qui s'exerçait, la transformation du texte qui passait de l'écriture à la main, à la frappe de la machine, la transformation aussi de la page quadrillée de cahier par une page blanche immaculée sur laquelle se découpait les caractères et la mise en page, opérait toujours une magie chez l'enfant.

Les 13 élèves étaient séparés en trois groupes. Ils s'étaient constitués par affinité. Très vite les animateurs suggérèrent que la constitution des groupes changeât afin de dynamiser l'imagination collective, l'échange, et donc la production individuelle. Je ne me souviens pas avoir déceler l'angoisse de la page blanche. Tous les enfants ont produit. Parfois il est vrai seulement trois lignes, quatre lignes, mais il y eut toujours production. C'était un des buts que je m'étais fixé. Le groupe éprouvait un certain plaisir à se retrouver et je peux affirmer que l'heure du vendredi était attendue. Il n'y eut jamais à déplorer une absence due à une démotivation. Les treize élèves étaient hétérogènes quant au niveau. Cinq appartenaient à un groupe dit de "bons élèves". Cinq appartenaient à un groupe dit "de moyens" et trois étaient ce que l'on appelle pudiquement des élèves en difficulté.

Au mois d'avril, alors que les interventions touchaient à leur fin, les animateurs consacrèrent une séance à redistribuer les textes en vue de la

publication ; quelques nouvelles corrections furent apportées, en accord toujours avec les élèves. Le titre fut choisi ainsi que les titres de chacune des parties du recueil. Le recueil se découpe en quatre parties. J'ai oublié de dire qu'en accord avec Jean-Pierre Depétris, ces quatre parties ont été travaillées au cours de séquences de trois à quatre heures et en accord avec lui, j'avais animé tout seul une des séances. Je ne pouvais pas être seulement participant passif, il fallait aussi que je sois participant actif. Ça me semblait évident et je crois que les élèves ont perçu que je pouvais être à la fois professeur de la classe et animateur.

Enfin, pour conclure l'atelier, dans le cadre de *Poésure et Peintrie*, une visite fut consacrée à l'exposition du cip*M* ; les poèmes objets de Joan Brossa. Parallèlement les élèves ont découvert la bibliothèque du cip*M* et ont visionné une cassette vidéo de lectures de poèmes. Les dernières heures furent consacrées à la mise en forme du recueil, sa maquette et la publication. Voilà donc la présentation rapide du travail de cet atelier.

Alors la question se pose, pourquoi ? Pourquoi en plus de l'horaire de français qui m'était imparti puisque j'avais quatre heures trente dans cette classe ? Je vais tenter d'apporter des éléments de réponse strictement personnels. Je n'ai pas voulu me réfugier derrière les textes qu'on connaît d'Elizabeth Bing, de Ricardou, de Bourdieu ou d'autres.

La poésie est mon violon d'Ingres, je lis, j'écris et j'ai la chance d'être publié. Donc j'essaie depuis des années de faire partager ma passion aux élèves. Par delà ma pratique, j'ai constaté très tôt, et je reprendrai là les paroles de Christian Poitevin, qu'il y a des écoles pour toutes les disciplines mais qu'on enseigne le Français ici, là, c'est vrai, en général, mais pas la poésie. Elle est inclue dans quelque chose qui est vague qui s'appelle le Français. Je serais tenté d'ajouter, et l'écriture poétique, est-ce qu'on l'enseigne ? Dans le cadre toujours de l'école, du collège, du lycée ? C'est-à-dire l'écriture qui consiste à dépasser les contraintes phonétiques, lexicales, grammaticales de la langue ? Cette écriture là n'est jamais ou très peu enseignée. Pourtant l'écriture fait partie du travail de l'élève et on l'assujettit à des contraintes. Dans le cadre du Français toujours, apprendre la structure du récit, la restituer, découvrir des éléments descriptifs, les reproduire. Quand à la poésie, c'est la portion congrue, c'est aussi la portion congrue des manuels. Un manuel bien fait, c'est celui que j'avais l'an dernier qui était reconnu aussi par mes collègues comme très bon, rassemble 18 poèmes, 18 poèmes sur 300 pages ! Souvent les enseignants aussi sont mal armés ou mal formés pour aborder la poésie.

Aussi, comment l'abordent-ils ? Par la technique, on fait ingurgiter aux élèves des notions d'octosyllabe, d'alexandrin, de sonnet, etc. Mais quelle place à l'expression ? Quelle place à la lecture plaisir de la poésie ?

L'enfant est donc souvent inhibé, non pas par la page blanche, mais par les contraintes de l'écriture qu'on lui impose. Dans le passé, j'ai souvent enseigné dans les classes de transition, les CPPN, et j'ai constaté dans ces classes, là où j'étais moins contraint par un sacro-saint programme, et où mon but premier était de redonner confiance à l'élève, que lorsque je corrigeais peu, – je ne sais pas si vous avez remarqué comme il est angoissant pour un élève qui a produit de retrouver plus de rouge que de bleu, sur une feuille – lorsque je fixai une consigne très simple et une seule, l'élève qui était réputé cancre, souvent, écrivait. Et c'est là que je découvris un paradoxe. Les élèves savaient écrire dans le sens où ils alignent sur la page des sens, des mots, mais ils ne pouvaient pas écrire parce qu'il leur était impossible d'assimiler les contraintes qu'on leur imposait. Comment donc créer lorsque l'on traîne des inhibitions ?

C'est alors que j'appelais la poésie et la lecture au secours de l'écriture. Lire des poèmes pour donner envie de créer. La lecture précède toujours l'écrit. On verra que la réciproque devra aussi s'imposer. Le poème offre bien des avantages par rapport au roman ou à la nouvelle. Il est plus court. D'autre part l'image poétique fait souvent appel aux sensations, aux émotions. Mais ce passage de l'écriture à la lecture devait être bref, l'important était de désinhiber, de créer, de libérer la parole.

Alors comment, dans le cadre lourd d'une classe de 30 élèves ? Comment dans le cadre rigide des programmes, même si, je sais, on peut s'en affranchir ? Je pense que l'école a besoin de lieux complémentaires afin de révéler les potentialités individuelles. Dès la fin du CP-CE1, l'écriture est en possession de chacun de nous. Pourquoi ne posséderions nous pas le pouvoir d'inventer ?

L'atelier offre le cadre de liberté d'expression, hors d'un système normatif qui est produit par l'école. Et on assiste à un paradoxe sur lequel je voudrais attirer votre attention. Le bon élève, peut-être parce qu'il a parfaitement intégré les contraintes, ne vient pas spontanément, ne vient pas forcément à l'atelier, et quand il vient, il n'est pas non plus forcément celui qui réussit le mieux, entendez par là qu'il n'est pas celui qui se désinhibe le plus facilement.

À la fin de notre atelier nous avons proposé un questionnaire afin d'évaluer

le travail. Onze élèves nous ont répondu. Travailler une heure de plus n'avait jamais été pensé comme une contrainte. La motivation pour huit d'entre eux reposait sur le désir de découvrir la poésie, pour trois sur le désir d'écrire, pour deux sur la curiosité. Nous avions deux réponses doubles. Au départ donc, le désir d'écrire n'était pas très ancré, cela ne relevait pas d'un réel besoin, mais plus loin dans le questionnaire, neuf élèves sur onze affirment avoir envie d'écrire depuis qu'ils ont suivi l'atelier. L'atelier aurait donc eu un rôle stimulant dans le processus de l'écriture. L'impact de l'atelier sur le comportement des élèves face à la poésie est très encourageant car neuf ont assuré avoir envie de lire des poèmes, neuf d'en écrire et sept de mieux connaître la poésie.

Enfin, une question me brûle les lèvres et m'est toujours posée : L'atelier a-t-il permis de progresser en français ? C'est difficile d'y répondre ; six élèves affirment avoir un peu progressé, 2 beaucoup, 3 pas beaucoup. Moi, ce que je peux constater simplement de l'extérieur au niveau des progrès mesurables – on parlait de l'orthographe, de la grammaire ou de la rédaction –, celui qui avait 0 en orthographe, disons 15 fautes, peut-être qu'il en faisait 12, il avait encore 0. Je ne crois pas que le problème se posait ainsi. Le problème c'est qu'il était beaucoup plus en confiance par rapport à la discipline. On le sentait dans la classe, on le sentait dans son assurance, dans sa volonté de participer.

Pour le mot de la fin à la question "pourquoi l'atelier ?" je reviens quand même aux élèves eux-mêmes. Julie dit qu'elle a trouvé l'atelier très intéressant, elle ajoute, la poésie est un art. On peut écrire des poèmes sans trop réfléchir, cela doit venir du fond du cœur. Séverine nous dit : "J'avais l'impression d'apprendre quelque chose d'intéressant tout en n'allant pas à l'école". Je trouve ça très beau. Et Jean-Michel de dire : "C'est très agréable de lire et d'écrire des poèmes dont on est l'auteur." L'atelier donc a fait l'unanimité et tous étaient prêts à renouveler l'expérience.

Le collège dans lequel nous travaillons a fermé et nous sommes tous partis dans un autre collège qui est le collège Edgar Quinet. En début d'année, j'avais cinq, six élèves de l'atelier qui sont venus me voir pour me dire, est-ce-que l'on recommence ? Alors, avais-je à l'esprit l'idée que j'enseignais une discipline dont la disparition est en un sens l'horizon ? Je dois avouer que non.

Lors du dépouillement du questionnaire, neuf élèves sur onze reconnaissent avoir lu des poèmes avant que je leur parle du projet, et sept – quatre filles

et trois garçons – avouaient en avoir écrit auparavant. J'ai souvent constaté qu'après avoir parlé de poésie dans une classe, que ce soit de ce projet de l'atelier ou dans le passé des concours auquels j'ai participé, ou des petits ateliers d'écriture dans le cadre de soutien, les élèves venaient me montrer des textes qu'ils avaient écrit chez eux. Il y a foisonnement de journaux intimes, de textes poétiques, on fouille dans les tiroirs secrets des chambres d'adolescents. Je reprendrai le mot de Claire Boniface : "L'art d'écrire est devenu le plus populaire".

Certes, se rendre chez un libraire et demander le rayon poésie relève souvent de la gageure. Se rendre au CDI d'un collège et demander à la documentaliste le fond poésie, c'est se retrouver souvent devant l'incontournable Hugo. C'est un peu le désert. Peu de part à l'innovation. Peu ou pas de poésie contemporaine. Parfois, des textes de Brel, de Ferré, je crois que c'est Ferré qui avait affirmé que la chanson a sauvé la poésie. Est-ce vrai ? On pourrait en débattre.

La poésie elle-elle condamnée à disparaître ? La poésie est contradiction. Elle n'est pas enseignée, pourtant elle est pratiquée, dans le secret. Elle est discrète dans les manuels, dans les bibliothèques, pourtant elle suscite engouement dès lors qu'elle est proposée. Elle suscite scepticisme quand on en parle. Pourtant elle se révèle succès quand elle est pratiquée au grand jour, dans le cadre d'un atelier par exemple. Avons-nous pour cela fabriqué des écrivains ? Non. Non, et cela n'était pas notre but. Par delà le blocage de l'écriture, notre but était de former des lecteurs de poésie, ceux qui par leur demande sans cesse réitérée contribueront à enrichir le rayonnage des librairies ou des bibliothèques. Notre but était également de débloquer des enfants, confrontés à une langue au sens strict. C'est en ce sens que nous avons pris conscience de la tétanisation de la langue. L'écriture dans cet atelier fut souvent considérée comme un jeu au service de la créativité, mais il fallut également fournir aux enfants les outils pour l'écrire. Ils s'en servirent admirablement.

En conclusion on peut affirmer que les élèves se sont familiarisés au monde de la poésie. Il ne s'agit plus d'un domaine abstrait ou inaccessible. Toutes les semaines ils ont rencontré un poète, la littérature était désacralisée, elle était devenue un fait contemporain. À la fin de l'atelier, Jean-Pierre Depétris et moi-même avons lu quelques-uns de nos textes. Et lors de la visite au cip*M*, ils ont découvert l'existence d'une poésie contemporaine.

Ce sont autant d'éléments qui nous font espérer qu'à travers eux la poésie

s'inscrit dans un avenir optimiste. Je voudrais terminer sur un mot, un mot d'un poète, de Guillevic, qui disait : "Il faut que les enseignants apprennent à se servir de la poésie puisqu'ils doivent la servir".

Éric Audinet
Monsieur Allio, s'il vous plaît...

Gilbert Allio
Je ferais volontiers mien ce mot de Guillevic. J'interviens en tant que partenaire extérieur à l'Éducation Nationale, comme responsable d'une association qui s'appelle *À la rencontre du livre*, qui par sa dénomination affirme à la fois un projet et une démarche. Cette association se donne pour objectif de lutter contre l'illettrisme, de promouvoir le désir et le plaisir de lire auprès des jeunes notamment par l'animation d'ateliers d'écriture avec la complicité d'écrivains, de poètes.

L'association conduit ses actions depuis 10 ans, ici et là, notamment dans des quartiers de Marseille ou dans des localités du département où il y a à porter le fer contre l'illettrisme. À la lumière de notre expérience je trouve purement formelle la question posée de la disparition de la poésie : tout à l'inverse, notre pratique, nos rencontres avec des jeunes confirment que, par delà les inhibitions de départ, la poésie est un médiateur vivant efficace pour l'appropriation de la langue et je dirai pour l'appropriation de soi-même.
Souvent le public auquel on est amené à s'adresser dans le cadre scolaire (en grandes sections de maternelle, en primaire ou en collège) est constitué d'élèves en échec scolaire, qui disposent d'un soutien familial faible, qui ont des enfances mutilées, entamées, pour qui le rapport à la langue est un rapport difficile, fait de culpabilisation, de repliement sur soi. Je crois pouvoir témoigner que la poésie apparaît, peut-être paradoxalement, mais à mes yeux ce n'est pas un paradoxe, comme un moyen particulièrement efficace de déblocage. Je le dis au bénéfice de ces jeunes mais je le dis aussi en regard du témoignage que beaucoup d'enseigants praticiens peuvent apporter.
Je me retrouve jusque dans le détail des observations sur le terrain, dans ce que disait Gérard Crespo. Je veux dire qu'il y a indubitablement à créer un climat, lorsqu'on propose à ces enfants, à ces jeunes de se lancer dans l'aventure des mots. Cette aventure peut s'enclencher avec des livres de poésie qui

leur sont lus, et sont mis à leur disposition, et aussi à la faveur de rencontres avec des poètes bien vivants comme Jean-Hugues Malineau, Michel Cosem ou Alain Serres.

La poésie peut être source de plaisir, et ce plaisir peut lui-même enclencher le désir de passer à l'acte d'écriture.

Quel plaisir ? Le plaisir d'écouter la musique des mots, d'identifier un rythme, le rythme.

Je pense à ces jeunes gitans de Croix Sainte, à Martigues, tellement rebelles à l'apprentissage de la langue écrite et qui, en s'appropriant le rythme d'un poème de Valéry Larbaud, se sont pris au jeu des mots, ont porté un autre regard sur le langage et ses contraintes syntaxiques.

Les surréalistes, l'OU.LI.PO. nous ont habitué aux jeux sur le langage : ils offrent un vaste éventail de pratiques manipulatoires qui peuvent aider à débloquer les plus rétifs à l'écriture, susciter chez chacun le plaisir de lire et d'écrire à son tour.

Je voudrais confirmer l'observation selon laquelle, à cette étape initiale et dans la suite du processus d'écriture, ce ne sont pas automatiquement "les bons élèves" qui sont les plus actifs, les plus productifs, les plus créatifs. Bien au contraire, et sans systématiser, on peut observer que tel élève qui est en marge de la classe peut, à partir du moment où il est mis en confiance, se libérer, livrer une parole qui est une parole authentique, sensible, bouleversante même, et contribuer efficacement à une production collective. Sa production est pour lui-même et vis-à-vis des autres source de reconnaissance. Le plaisir peut se conjuguer dans cette activité d'écriture avec une prise de confiance, une prise de conscience de ce qu'on a en soi, trop souvent refoulé, et qui demande à s'exprimer. Dans l'activité de sensibilisation et dans le suivi des ateliers d'écriture, les enseignants sont en première ligne pour faire connaître la poésie en la lisant, en l'intégrant de façon naturelle à la pratique de la langue, à la découverte de la littérature.

Dans l'aventure des mots, au-delà des imitations, des jeux de substitutions et des productions brutes, ce qui compte c'est la réflexion sur le choix, la préférence de telle ou telle formule, le travail conscient des jeunes "écrivants" sur le langage.

C'est dans une véritable allégresse que certaines séances peuvent se dérouler. Bien sûr il y a aussi toutes les phases d'un travail dans lequel, prenant des risques, se mettant à nu, on éprouve des craintes. Mais en même temps les tensions de la recherche alternent avec des moments d'enthousiasme ou de

fuite. À l'heure du bilan il est difficile aux particpants de trancher entre le travail et le plaisir pour qualifier leur expérience d'atelier d'écriture : mais l'enrichissement est ressenti par beaucoup.

Dans des classes au départ perturbées par des conflits internes, cette aventure collective des mots a souvent eu pour effet de réduire des tensions, de souder la classe et en quelque sorte de réinsuffler une dynamique, de l'enthousiasme, un enthousiasme qui est aussi très précieux chez l'intervenant, poète, romancier, partenaire associatif ou enseignant.

Je crois qu'il y a chez les enfants, chez les jeunes, une rapide disponibilité à la poésie, dès lors que l'on sait leur mettre le pied à l'étrier, les mettre en confiance. Je voudrais en donner quelques exemples sans être pour cela plus long. À partir de jeux poétiques et de structures syntaxiques, des modèles ont été proposés, inspirés de poèmes lus : "dans ma cité il y a...", ou : "les adultes c'est...", ou : "si j'étais seul ou abandonné...", ou : "si ma main était magique...", etc. On peut entendre et retenir des paroles comme celles-ci : "Les adultes, c'est des parents, des joueurs de cartes, des rides sur le visage, des tueurs, des gens qui parlent beaucoup, des gens muets, des gens timides, des fous, des gens sérieux, des voyageurs, des morts, des gens tardifs, des milliardaires, des malades, des gens courageux, des malchanceux. Je voudrais rester un enfant." Ou encore : "Sur mon tapis volant j'emporterai mon ours, mon frigo, mes couleurs préférées, le rose et le violet, mon chapeau, mes chaussettes, le bonheur, le jour et la nuit, toute ma famille, ma petite copine Greta et le soleil."

Paroles d'enfance, paroles qui témoignent au cœur de quartiers "lourds" comme on dit facilement, paroles qui expriment le réel et l'imaginaire, l'expérience souvent dure de la vie et puis les espoirs, les désirs et les délires. Ces mots-là, qui sont les mots du quotidien, tirent leur force d'une expression structurée, travaillée.

Ou alors sur le thème de la mer, en collège et en classe de CM2 du quartier de L'Estaque, sur leur propre cité : "L'horizon donnait sur la route, les étoiles marchaient dans la rue, c'était aux Aygalades, un été en ballade". Ou encore : "À la Castellane, j'ai pris la nuit dans le creux de tes yeux, puis je l'ai porté jusque devant ta porte, le soleil nous attend, demain, sur le seuil de tes paupières". Et puis aussi ces rencontres aléatoires que favorisent les ordinateurs avec quelques logiciels de programmation qui en quelque sorte démultiplient les possibilités des "cadavres exquis" et qui permettent de forger des définitions de dictionnaire de haute fantaisie, ouvrant de belles

échappées d'air : "Musique : on l'utilise pour se soigner". "Quartier : c'est Marseille dans une boîte de conserve" ou encore, quartier toujours : "petite île perdue dans la Méditerranée". "Avenir : ça saute aux yeux". "Étoile : luciole qui éclaire les rivières". "Monde : un inconnu venu d'ailleurs". Ou encore : "Mistral : un rire qui vous traverse". "Imagination : elle part seule en mer et rentre toujours très tard". "Écrivain : ça sert à voyager sans se fatiguer".

Citons aussi toutes les possibilités qu'offrent les haï ku. On parlait tout à l'heure de la littérature japonaise, et apprendre à tirer des mots de leur association de la façon la plus consciente, des possibilités étonnantes et détonantes, c'est aussi faire surgir le plaisir. Quelques exemples et je m'en tiendrais là : "Un bateau a grandi le matin", ou encore "Un rocher crie, la mer se tait". Ou encore "La mer s'ouvre, la pierre se ferme". Ou encore "J'ai piégé le soleil dans mon maillot à fleur". Ou encore "Regarde la liberté s'écraser contre les frontières".

Alors, c'est vrai que lorsque des jeunes ont vécu cette expérience, lorsque de la réflexion à la production brute, du brouillon approximatif à un travail de plus grand polissage, de plus en plus conscient, leur texte est enfin imprimé, ils éprouvent un sentiment intense presque magique. Il ne s'agit pas de se payer de mots mais c'est vrai que l'expérience de "l'écrivant" est faite d'émotions fortes, durables, et que le rapport des enfants, des jeunes au livre et à la poésie s'en trouve profondément modifié : je parlais tout à l'heure de revalorisation, vis-à-vis de l'institution scolaire mais avant tout vis-à-vis d'eux-mêmes.

Je dirai que la poésie est, au service de l'enseignement, un merveilleux moyen de libération, à un outil incomparable pour favoriser l'apprentissage, la pratique et la maîtrise consciente de la langue.

Je voudrais terminer sur une seule question : il est fréquent de pointer du doigt les limites de l'enseignement de la poésie, les "éducastreurs" dans le rapport à la poésie. Mais que recouvre l'enseignement de la poésie ? Ne devrait-il pas être aussi incitation des jeunes à s'exprimer, à prendre la parole, à s'approprier avec leurs mots un monde neuf à construire ?

Éric Audinet

Madame Raoul, si vous voulez bien prendre la suite...

Sylvette Raoul

Ce que j'ai à dire va tout à fait dans le même sens que l'intervention précédente. Il faut que je vous présente très rapidement notre atelier. Lysane Douënel et moi-même avons créé *Paginaire* à Toulon en juillet 1985, simplement parce que l'on était des pratiquantes de l'écriture depuis longtemps et que l'on avait envie de partager cette expérience avec d'autres. On voulait aussi oublier la solitude et la douleur qu'il y a parfois dans l'activité créatrice. Nous voulions jouer, nous amuser en écrivant et que ceux que cette démarche séduisait viennent écrire avec nous.

Il est important de dire qu'écrire peut être un jeu et que jouer avec le langage permet une dédramatisation de l'écriture, une non implication personnelle de celui qui écrit. Le jeu est un moyen de prendre de la distance par rapport à sa propre histoire. Ecrire, c'est déjà une histoire, une histoire d'amour avec la langue, et qui dit amour dit plaisir parce qu'il peut y avoir des amours heureuses, en tout cas c'était notre pari.

Au départ, nous visions un atelier tout public, à destination des adultes. Parmi ces adultes, sont venus des enseignants qui étaient souvent désireux de retrouver une écriture personnelle et qui, en découvrant l'écriture sans enjeu autre que le plaisir, l'écriture-jeu, ont pensé qu'il était possible de l'intégrer à leur métier. Ils pensaient trouver là une ouverture différente quant à leur enseignement, une autre façon d'aborder l'écriture en classe.

L'Éducation Nationale nous a fait une demande très officielle d'atelier d'écriture, spécifique aux enseignants, afin qu'ils disposent d'une formation et d'une batterie de jeux à reproduire avec leurs élèves. Dans ce groupe de 23 personnes, il y avait des instituteurs, des professeurs de collège et de lycée et certains parmi eux confrontés à des classes dites difficiles. Nous avons donc mis au point des jeux adaptables selon les niveaux de maturité des élèves, et pendant une année, nous nous sommes retrouvés tous les quinze jours, pour trois heures de plaisir toujours, d'émotions parfois et de fous rires très souvent. Par ailleurs, nous animions des stages de trois jours dans le cadre des projets action-formation avec les enseignants qui n'avaient pas pu s'inscrire parce que l'atelier était complet ou qui habitaient trop loin de Toulon.

Et les témoignages sont arrivés. Certains nous apportaient ou nous envoyaient des textes écrits par leurs élèves, des textes souvent fort beaux, et

les meilleurs, comme on le disait précédemment, souvent écrits par ceux qui étaient réputés nuls. Et non seulement ils avaient écrit de beaux textes, mais ils avaient eu du plaisir à les écrire. Peut-être que ces enfants ont éprouvé ce que récemment dans un article du *Monde*, Julia Kristeva nommait "Le bonheur de l'expérience imaginaire" : "Bonheur imaginaire qui retire ses prétentions à l'absolu qui se veut simplement intermittent, un bonheur de rien, et pour rien, ce n'est pas grand chose mais c'est une façon d'être et dans ce cas c'est tout". On peut aussi se demander si ce bonheur dans l'acte de création n'est pas aussi le bonheur de se sentir enfin "être" dans une langue et si à travers l'expérience de création, on ne s'approprie ou ne se réapproprie pas la langue.

Il me semble aussi que l'écriture-jeu, qui obéit à d'autres consignes que scolaires, est une clef possible pour ouvrir des serrures, faire sauter certains verrous, la peur en particulier. Peur de mal faire, peur d'être jugé, noté, évalué, peur du ridicule.

Les jeux en atelier d'écriture, tels que nous les concevons, aboutissent toujours à des textes courts. C'est important et l'expérience prouve que tout le monde est capable d'écrire quelques lignes, selon des consignes précises et variées, ce qui est important aussi, car si on n'est pas "inspiré" par un jeu, il y a toutes les chances pour que l'on fasse un beau texte avec celui ou ceux qui suivent.

D'autre part au cours de nos ateliers, nous insistons toujours pour que personne ne se préoccupe ni de l'orthographe, ni de la syntaxe ou de la grammaire, ni de la graphie. La seule règle qu'il faut respecter est la consigne, autrement dit la règle du jeu. Il n'y a pas non plus de corrigé possible puisque chaque texte met en jeu l'imaginaire de celui qui l'écrit et c'est d'ailleurs pour nous un étonnement toujours renouvelé que de constater qu'à partir des mêmes consignes, aucun texte ne ressemble à un autre, hormis dans ses éléments donnés au départ. Ceci n'exclut pas qu'on puisse dans un deuxième temps revenir au code en vigueur dans l'enseignement, en travaillant le texte, et ceci bien souvent à la demande de l'auteur lui-même qui, fier à juste titre d'avoir fait la preuve de son imagination créatrice a envie de perfectionner ce qu'il a produit. Et il ne craint plus de demander de l'aide ou un conseil plutôt qu'une leçon.

Orthographe, grammaire, syntaxe relèvent d'un code qu'on n'applique avec jubilation qu'après s'être mesuré d'abord au sens poétique du langage. Peut-être parce qu'alors on ressent le besoin d'avoir le secret du code et des outils

pour aller plus loin dans l'expérience, et aussi que l'on détourne d'autant mieux et avec d'autant plus de plaisir ce que l'on maîtrise.

Alors je me demande, ce fameux blocage devant l'écriture ne vient-il pas d'abord de ce sentiment de peur par rapport à une norme ? Écrire bien, qu'est-ce-que cela veut dire ? Principalement se couler dans un moule. Seulement tout le monde n'est pas apte à se couler dans le même moule, et ceux qui y parviennent ne le peuvent souvent qu'au prix de l'oubli de leur être, propre, dans le langage. Or plus on avance en âge et plus cet oubli s'inscrit dans l'individu. Le blocage des enfants ou des jeunes face à l'écriture n'est-il pas induit par celui que vivent, parfois douloureusement, les adultes chargés de leur enseignement ? Blocage lui-même issu de l'obéissance à la norme qui pourtant ne peut exister en littérature sinon à la rendre lettre morte. La littérature est vie, la poésie est vie, le langage est vie, et c'est cela qu'il faut transmettre.

Je me souviens que lors d'un des stages Projet-Action-Formation, une jeune enseignante est arrivée, manifestement dans la panique, me disant qu'elle ne savait pas pourquoi elle s'était inscrite et qu'elle avait horreur d'écrire. Ça commençait mal. Aussi je lui ai dit de ne pas écrire, de rester tranquille, et d'écouter les autres. Pendant une matinée elle a écouté les consignes, elle a regardé les autres écrire sans tracer un mot puis je l'ai vue rire à la lecture des textes, se détendre et enfin elle s'est mise à écrire. Il s'est avéré qu'elle avait beaucoup d'humour et qu'elle a réussi à l'exprimer dans ses textes. Elle s'était autorisée à s'amuser, à prendre du plaisir à sa propre écriture et à la fin du stage, elle était enthousiaste, ravie, disant : "Je ne savais pas que je pouvais écrire comme ça". Comme ça quoi ? Elle n'a pas précisé mais je pense qu'elle voulait dire qu'elle avait découvert son imagination, sa richesse personnelle, sa propre façon de l'exprimer et que c'était une expérience jubilatoire. Je crois que quand leurs professeurs ne savent pas qu'ils peuvent écrire "comme ça", les élèves ne peuvent pas le savoir non plus.

Un autre aspect qui me semble important de l'action sur l'écriture est la découverte d'une autre façon de lire. Lecture et écriture ne sont pas séparables, je pense que tout le monde est d'accord là-dessus, et ce qui nous est apparu très rapidement au cours de nos ateliers, c'est qu'on appréhende différemment les textes écrits quand on s'est frotté soi-même à l'expérience de l'écriture, à une pratique. Ceci d'autant plus qu'on joue avec ces textes. Nombre de nos jeux ont pour point de départ des œuvres d'écrivains, de poètes comme Michel Leiris, Francis Ponge, Georges Perec pour ne citer que

ceux que j'aime le plus parmi les virtuoses du maniement du langage, mais il y en a bien d'autres évidemment. Le fait aussi de lire ses propres textes au cours de l'atelier et d'écouter les autres lire les leurs permet d'acquérir une oreille, un sens critique, une sensibilité accrue au style et au ton qui continue d'agir lors de lectures ultérieures, mêmes silencieuses. Beaucoup d'adultes et d'enfants nous disent, après des ateliers, que maintenant, quand ils lisent, il n'y a pas que l'histoire qui les intéresse, mais aussi la façon dont elle est écrite, ce que je trouve très agréable à entendre.

Ceci m'amène à vous parler de ce qui nous est apparu comme une évidence, c'est le lien entre l'écriture et les autres formes de l'art. La peinture, la photographie et en particulier la musique, dont la parenté avec le langage est indéniable. On parle de rythme, de ton, on aime certains mots pour leurs sons, certaines constructions de phrases pour leur musique.

Nous avons par exemple inventé un jeu qui aboutit toujours à des textes poétiques à partir de quatre mots, on demande aux gens de choisir quatre mots, un pour le son, un pour le sens, les troisième et quatrième étant un lieu et une couleur. Nous avons travaillé également en relation directe avec la musique. Je pense à un atelier avec Françoise Landowski, pianiste, et qui est peintre aussi, où nous avons alterné les morceaux qu'elle exécutait au piano et les textes qu'ils suscitaient chez les participants. Ou encore, nous avons organisé un atelier de trois jours sur une place de Toulon, la place Puget, avec un pianiste, l'ancien pianiste des frères Jacques, Hubert Degex, et où des classes entières sont venues avec leur maître ainsi que des adultes qui passaient par là. Ils ont créé une chanson sur Toulon. Entre autres choses, il y avait également des concours, des jeux d'écriture, ça avait eu un gros succès mais c'était quelque chose d'extrêmement éprouvant physiquement. Je dois dire que les enfants étaient les plus audacieux en trouvailles poétiques. Nous devons à l'un d'eux en particulier l'invention du verbe "luminer", qui, s'il a une évidente parenté avec illuminer, nous a semblé exprimer une lumière différente, plus douce, le lumignon, plus familière, lutiner, plus nourricière, butiner. Depuis ce jour là, pour moi, le soleil lumine la terre. Autre expérience, celle d'une classe de pratique artistique sur le thème Musique Écriture animée par Lysane Douënel en compagnie d'un musicien. Pendant une semaine les enfants ont écrit, à partir de la musique, mais aussi des chants d'oiseaux, ou tout simplement de l'écoute des sons qui ponctuent la vie quotidienne, et ils ont produit des textes souvent étonnants par la richesse des images et surtout par leur originalité.

En conclusion, (j'ai fait un survol assez rapide mais je crois que c'était nécessaire), je voudrais dire que notre atelier d'écriture n'est pas une école d'écrivains ou de poètes. Nous n'apprenons pas à écrire et nous ne sommes pas non plus des théoriciennes du langage. Il me semble qu'on n'enseigne pas la poésie, qu'il ne faut pas vouloir l'enseigner comme une discipline, mot dont l'étymologie et le sens premier me font peur : punition, ravage, douleur. On peut en revanche faire découvrir à chacun, adulte et enfant, qu'il existe à travers le langage, son langage, que les mots qu'il porte en lui, souvent sans le savoir, sont une infinie source d'émerveillement et de jubilation et qu'il lui appartient d'avoir accès à cette source. Le jeu avec le langage est un moyen d'y parvenir et je crois que c'est en sortant de la forme habituelle de l'enseignement qu'on peut éveiller le goût de la création. Il me semble que l'atelier d'écriture doit être une maïeutique bien plus qu'une pédagogie.

Éric Audinet
Madame Garnier-Genevoix...

Michèle Garnier-Genevoy
Je suis professeur de français dans un lycée polyvalent à Vitrolles. Au départ, nous étions deux ou trois collègues qui n'avions pas vraiment l'intention de créer un atelier d'écriture. On avait surtout envie de créer une structure pour faire venir des gens au lycée, c'est-à-dire des écrivains, des éditeurs, des gens qu'on connaissait. On est donc allé voir l'OMC de Vitrolles et on leur a demandé comment on pouvait faire. Ils nous ont suggéré de monter un atelier de pratique artistique à l'intérieur du lycée. À l'intérieur du lycée il faut voir qu'il y a toutes les sections, il y a des classes techniques aussi, et ce qui nous intéressait c'était d'amener ces gens-là à venir en atelier d'écriture.

Notre objectif était également de sortir des manuels scolaires et de l'habituelle préparation au baccalauréat, de la liste de textes, et de leur montrer que les écrivains n'étaient pas forcément tous morts, qu'il y en avait quelques-uns de vivants, et qu'on pouvait les rencontrer. Comment leur dire que la poésie existe dans un lycée polyvalent où il n'y a que machines et ordinateurs ?
Je vais plutôt insister sur les stratégies qu'on a employé, et non pas sur l'écriture où je ne ferai que répéter ce que toutes les personnes ont dit

précédemment. La DRAC et la MIADAC nous ont donné les moyens d'agir. On a organisé tout d'abord en novembre l'année dernière une exposition pendant trois semaines au CDI, exposition sur le livre artisanal montée par Monsieur Jacques Brémont, éditeur. On a voulu insister sur les supports, sur le papier, sur la typographie car on ne voulait pas s'enfermer dans un atelier d'écriture, on voulait que cet atelier d'écriture fasse exister la poésie dans le lycée.

Et donc pendant ces trois semaines d'exposition, beaucoup de classes sont venues, ont été interpellées par toutes sortes de choses, et on a alors recruté un petit nombre de volontaires, douze à quinze élèves qui venaient de toutes les classes. Il y avait des élèves de CAP Aéronautique, des littéraires, et donc un désir quand-même latent d'écrire de la poésie. On avait mis en place une stratégie avec un recrutement pendant l'exposition.

Alors qu'est-ce-qu'on allait pouvoir bien écrire ? Comment allait-on bien pouvoir faire ? L'atelier avait lieu tous les mardis soir de six heures à huit heures, après les cours, ils devaient donc être motivés pour être là. Ils lisaient leur texte, on écrivait avec eux. Ensuite on leur a fait rencontrer pendant une semaine un écrivain qui a un profil très particulier puisque c'est quelqu'un qui, parallèlement, travaille aussi en usine donc ça a cassé l'image qu'ils avaient de l'écrivain et de la littérature. On est venu voir l'exposition *Poésure et Peintrie* qui a débloqué pas mal les choses et on a essayé de se donner la consigne d'écrire autour de 80 mots, influencés par Tzara, par le poème dadaïste, et on a tous écrit à travers ces 80 mots.

Deuxième étape, à Pâques, on a fait venir un éditeur d'une revue poétique, *Travers*, qui travaille essentiellement sur les recherches typographiques, qui fait exister les mots avec le papier, avec les caractères, etc. Il a fallu trouver du matériel de typographie et l'OMC de Vitrolles a mis à notre disposition un lieu. Avec des collègues on est allé au lycée des Remparts où on a pu récupérer du matériel de typographie qui était destiné à la casse. On a pu pour un prix relativement modique récupérer des rangs, des casses de caractères, une presse à épreuves et on a ramené ce matériel au lycée avec comme objectif de faire des poèmes affiches, toujours avec cette idée de mettre la poésie dans le lycée. On a travaillé quatre, cinq jours avec Monsieur Marshall et on a réussi malgré notre ignorance au départ, à tirer un certain nombre de textes. La dernière étape a été l'exposition de ces poèmes-affiches au mois de novembre, et tout s'est terminé un an jour pour jour après la première exposition.

Entre temps, et c'est quelque chose qui n'était pas prévu au départ, nous avons installé une salle de typographie dans le lycée.
Enfin, nous avons invité Serge Pey qui a rencontré les élèves de l'atelier. Puis il a donné un spectacle au centre Fontblanche à Vitrolles. Il a dit des textes (avec des bâtons de pluie) très inspirés des méthodes des indiens d'Amérique du Sud, et de toutes les cultures et traditions orales développées. On a fait un spectacle avec lui et on essaie donc de travailler dans ces deux directions, la typographie d'un côté, l'oralité de l'autre.

Éric Audinet
Enfin, pour finir ce tour de table qui était long, Joseph Guglielmi.

Joseph Guglielmi
C'est peut-être le bénéfice de l'âge qui fait qu'Éric Audinet me donne la parole en dernier. J'ai écouté avec beaucoup d'intérêt ce que les intervenants à ce colloque ont pu dire, mais j'avoue que, outre la terreur qui est toujours la mienne quand je dois intervenir oralement, je voudrais faire part aussi d'un autre sentiment qui m'anime et qui est une forme de malaise, voire de colère.

Je poserai une question à laquelle je vous demande de réfléchir : est-ce qu'il est déjà temps de passer à l'autosatisfaction ? Est-ce-que les expériences que nous avons tous menées, et que je mène aussi en tant que poète et comme vous le savez en tant qu'enseignant, – il se trouve que j'ai été instituteur pendant une trentaine d'années, j'avoue que c'est un souvenir pour moi dans l'ensemble plutôt agréable, en dehors du gagne-pain –, permettent de dire que faire entrer, comme on dit, la poésie à l'école, c'est utiliser, employer un remède ? Je ne crois pas. Je me demande si on ne met pas, parlant ainsi, la charrue avant les bœufs.
Après avoir pratiqué et réfléchi un tant soit peu, je crois que le problème premier n'est peut-être pas celui de l'écriture de la poésie mais celui de la lecture. J'ai entendu dire que les enfants écrivaient un peu spontanément comme ça, par un effet magique, et je ne le pense pas. Je crois, et c'est mon opinion personnelle en tant que poète, qu'on écrit difficilement si on n'a pas lu. Les enfants, quand on se trouve devant eux, posent souvent une question qui est la suivante : "Comment êtes-vous inspiré ?" Je réponds toujours

d'une façon un peu abrupte, mais je crois que la poésie va de pair avec l'abrupt, je n'aime pas trop un certain ton démagogique que j'ai pu entendre. Mes collègues me pardonneront d'être un peu violent. Non, je crois qu'il ne s'agit pas d'inspiration, c'est un mot qui ne veut pratiquement rien dire. Eluard disait, tournant la difficulté : "Le poète n'est pas celui qui est inspiré mais celui qui inspire", et je crois que si on veut être inspiré, il faut d'abord lire. Là se pose un problème très grave. Lire quoi ? Lire où ? Lire comment ? Il se trouve que, le plus souvent, les enseignants, dans leur classe, voire même les documentalistes, comme on dit aujourd'hui, ou les bibliothécaires, comme on disait autrefois, n'ont pas les moyens de faire connaître la poésie moderne parce qu'ils ne la connaissent pas eux-mêmes. Il y a un problème. Vous me direz, on peut toujours évidemment se passer de la poésie moderne et se cantonner à Victor Hugo et à Prévert puisque ces deux noms ont été cités. On pourrait effectivement très bien agir dans ce domaine uniquement en travaillant sur Hugo et Prévert, je le pense intimement.
Donc je vous mets en garde contre un excès d'optimisme. La poésie, hélas, ne changera rien au tragique destin des enfants des quartiers lourds comme on dit, et malgré tout je pense que cette expérience mérite la peine d'être menée mais en ayant à l'esprit une grande modestie et en ne mettant pas comme je disais la charrue avant les bœufs. Je pense que le public pourrait également intervenir dans ce domaine...

Éric Audinet *(aux intervenants)*
On reviendra tout à l'heure pour voir s'il y a des réponses à ce qu'a dit Joseph Guglielmi. Peut-être des questions déjà dans la salle ?

Philippe Castellin
Ma première remarque consiste à dire que, aussi bien dans la présentation de Julien Blaine que par la suite, diverses choses ont été dites qui voulaient opposer le statut de la poésie à celui des arts plastiques, de la musique, etc. Je ne suis pas très convaincu que cette opposition soit fondée, en ce qui concerne le primaire et une bonne part du secondaire, et je crois que ça va déboucher sur d'autres questions qui m'ont été suggérées.
Il m'arrive souvent d'aller dans les classes de maternelle, et je vois souvent les enfants qui font des dessins, de la peinture, sous des formes très diverses. Il m'arrive assez souvent de demander comme ça, pourquoi ? Et alors j'ai une collection de réponses, et des réponses comme "c'est bon sur le plan de

l'expression pour l'enfant, d'un point de vue, je dirai, psychologique". Une autre réponse, je ne vais pas les énumérer toutes, qui m'a toujours beaucoup plu, c'est que ça servait notamment à délier le poignet de l'enfant et que de ce point de vue là, c'était quelque chose d'absolument profitable pour les étapes qui allaient suivre, et, par exemple l'apprentissage de l'écriture.

Sachant cela, je me dis que finalement, dans ce que j'ai entendu, peut-être que la place de la poésie c'est un peu ça, délier, débloquer, peut-être pas le poignet, mais quelque chose qui ressemble au poignet. J'ai entendu le mot débloquer, je l'ai noté une douzaine de fois, et ça me frappe, ça me gêne quelque part.

Je voudrais continuer un peu à vous livrer ainsi les réflexions qui me viennent à l'esprit. Au tout début, Marie-Louise Issaurat a opposé son texte, qui est à la fin du document jaune que j'ai entre les mains, au premier texte que nous a lu Julien Blaine, texte qui disait en gros que la poésie n'est pas enseignée à l'école. Je me demande si finalement il n'y a pas une sorte de malentendu de fond qui est lié à cette histoire de poignet et qui fait que la question des arts plastiques se pose dans les mêmes termes, qui fait l'opposition et qui fait qu'on peut à la fois dire que la poésie y est présente et qu'elle en est totalement absente. On peut dire les deux en même temps. Comme on n'a pas commencé par définir exactement l'état des lieux, ce qui se fait concrètement ou ce qui ne se fait pas dans ce domaine là, il est difficile de savoir si on parle de la même chose.

Alors moi je distinguerais deux façons pour la poésie d'être présente ou absente. Une façon hypothétique. Par hypothétique, je veux dire que si on fait de la poésie, c'est pour délier le poignet, c'est-à-dire c'est, par exemple par rapport à la question de la langue, par exemple par rapport à la question de la grammaire, par exemple par rapport à des dimensions psychologiques, ça peut permettre de résoudre des problèmes que certains enfants peuvent avoir. Ça peut même être par rapport à la question de la lecture, parce que ça mettrait les enfants sur le chemin du goût des livres. Je reprends les choses que j'ai entendues dans le désordre, et j'ai même entendu parler de la dimension ludique, du plaisir, éventuellement en lisant des exercices divers, à consignes, à règles...

C'est certainement une des manières dont elle est présente aujourd'hui, c'est ça quand l'enseignant dit, ou quand l'institution, l'école dit que la poésie est présente à l'école. N'exagérons tout de même pas tout à fait, elle est aussi présente sous la version beaucoup plus traditionnelle de la récitation, de la

mémorisation et ceci dans beaucoup de classes au niveau du primaire, c'est l'unique modalité. Je peux affirmer qu'il y a encore 50 ou 60% des classes encore dans lesquelles ça n'est que ça. Les ateliers d'écriture, et toutes les choses dont on a parlé sont quand même encore des choses relativement limitées.

Ceci étant dit, je pense que quand Christian Poitevin disait qu'elle n'était pas enseignée, c'était certainement à autre chose qu'il pensait. Je crois qu'il ne pensait pas à la poésie hypothétique mais à la poésie catégorique, c'est-à-dire celle qui doit l'être pour d'autres raisons qui n'ont pas à être justifiées par rapport à un autre objectif. C'est là qu'il faudrait peut-être s'adresser à lui, puisqu'il vient d'arriver, pour avoir des éclaicissements sur ce qu'il souhaiterait. Et là, j'ai l'impression qu'il y a encore une ambiguïté, c'est-à-dire qu'il y a d'une part une question qui s'adresserait peut-être aux modèles qui sont évoqués, école des Beaux-Arts ou Conservatoire de musique, quelque chose qui me fait un peu penser aux expériences qu'il y a aux États-Unis dans certaines universités, où on peut dire qu'il y a des départements de poésie, ce qui n'existe pas beaucoup dans les universités françaises. Ça c'est une première dimension de la question qui est peut-être présente à l'arrière plan de ce que faisait remarquer Julien Blaine.

Sinon, il y a une autre question concernant la poésie catégorique qui me paraît rejoindre une autre idée qui me venait en écoutant tout le monde, c'est qu'on a fait un instrument, un moyen de la poésie d'autant plus facilement qu'on l'a liée essentiellement à la question de la langue. Or je pense qu'il aurait fallu peut-être prendre le problème en amont et de façon plus générale, lier la pensée par rapport à la question du langage et y intégrer les comportements, y intégrer les gestes, y intégrer les cris, y intégrer toutes ces choses là qui, si on les y intègrent, mettent en évidence que même dans le cas des enfants qui sont en difficulté vis-à-vis de la langue, maternelle ou pas maternelle, ou vis-à-vis de la grammaire ou de la syntaxe, il est loin d'être évident qu'ils soient hors du poétique s'ils sont hors de la poésie écrite ou de la poésie oralisée, comme on l'a évoqué précédemment.

Voilà, en gros ce que je voulais aborder et je souhaiterais avoir des éclaircissements de la part des gens qui ont parlé par rapport à tout ça.

Éric Audinet

Monsieur Poitevin ?

Christian Poitevin

D'abord je m'excuse de ne pas avoir été là pendant ce débat. Comme je suis interpellé par Philippe Castellin, je vais simplement répondre sur ces trois points.

Deux choses très banales : la première chose c'est que dans toutes les maternelles de France et de Navarre, on voit des dessins d'enfants, et en toute liberté, c'est-à-dire qu'ils ont tout ce qu'il faut par rapport à l'eau, les pigments de couleur, l'aquarelle pour dessiner et peindre comme ils désirent. Et en même temps, à partir de là, l'enseignant qui est à ses côtés commence à l'orienter sur une certaine liberté qui serait quelque part un apprentissage du dessin et de la peinture... Ça c'est le premier point donc il n'y a pas la même approche dans la liberté vers la parole ou vers le dessin.

Autre banalité, excusez-moi de le rappeler, c'est qu'en effet il y a des facultés de lettres, il y a des écoles de beaux-arts, il y a des conservatoires de musique et des conservatoires de théâtre mais la poésie est prise comme une chose faisant partie des lettres. Nous savons tous ici, puisqu'il y a beaucoup de poètes dans cette tribune et qu'il doit y en avoir quelques-uns dans la salle, que la poésie n'a strictement rien à voir avec la littérature, en tout cas rien à voir avec la littérature telle qu'elle est enseignée dans les universités et dans les facultés. Donc là il semble qu'il y ait un réel problème, et il faudrait bien se poser ce problème-là de l'enseignement aux deux pôles, c'est-à-dire l'école maternelle d'une part et la faculté des lettres d'autre part.

Troisièmement, et c'est ce que je dis souvent parce qu'on en est tous convaincu, quand on parle du lever de soleil comme je l'ai vu ce matin, parce que ce débat a commencé très tôt et qu'il y avait des gens qui arrivaient dans les aéroports et dans les gares, on est tous d'accord pour dire que le lever du soleil est une chose absolument splendide et on devrait tous se lever très tôt le matin pour aller voir le lever du soleil, surtout ici à Marseille, je vous le recommande. Personne ne se lève, parce que c'est très tôt, c'est fatigant, même si c'est très intéressant. La poésie, c'est pareil. On trouve tous qu'elle est indispensable mais c'est un effort à faire qu'on n'a pas envie de faire, et finalement tôt ou tard si ça continue comme ça, le soleil ne se levera plus et la poésie sera morte.

Joseph Guglielmi

J'ai le droit de dire encore quelque chose parce que mon intervention a été brève. J'ai peur que Philippe Castellin en voulant porter remède à ce qui a

été dit soit tombé dans l'ornière aussi. Moi je ne comprends pas ce qu'il veut dire quand il parle de se placer en amont, en amont de quoi ?

Philippe Castellin

J'ai entendu parler essentiellement de la poésie en liaison surtout avec la langue au sens strict des signifiants verbaux, qu'ils soient oralisés ou écrits, et toutes les autres dimensions de la poésie ne sont pas apparues. Entre autres choses, ce qui m'intéresse, par exemple les dimensions de la performance ou du comportement, je ne les ai pas vues apparaître. Même dans le cas des enfants dont on a parlé, dans les quartiers lourds, même s'ils sont en difficulté par rapport à la langue, cette dimension là créative, elle est partout présente. Et pas uniquement chez ces gosses-là.

Joseph Guglielmi

Philippe, je ne veux pas t'accuser personnellement mais il faut faire quand même attention. Quand quelqu'un comme toi et d'autres font ce qu'on appelle des performances, il est bien évident que leurs tentatives est de retrouver une espèce d'ingénuité, une espèce de pureté qui s'attache pour eux au mot poésie. Mais je pense que pour un enfant de ces quartiers où malheureusement la culture, en tout cas la culture nationale, française, n'est pas évidente, on peut tomber dans une espèce d'obscurantisme... Moi personnellement, je ne parle que de mon expérience, j'ai mis au point un système de lecture personnelle qui peut toucher tout l'aspect névrotique, je crois beaucoup à ça.

J'insiste sur le fait que si on pense que la poésie peut améliorer le sort de la pauvre condition humaine, il faut que ça passe par le livre. Il faut que les gens comprennent que la poésie, ce n'est ni un jeu de langage, ni rien, c'est d'avoir quelque chose qui est mis dans notre civilisation et même, puisqu'on parlait des Japonais et c'est très important chez eux, s'est mis dans une forme littéraire et là il me semble avoir entendu dire par Julien que la poésie c'est pas de la littérature. Moi je crois que la littérature, on ne sait pas ce que c'est, mais c'est un phénomène global, culturel, occidental, historique et la poésie est partie constituante de la littérature. Elle en est peut-être le point névralgique. C'est ça qu'il faut faire sentir mais il faut le sentir soi-même d'abord.

Éric Audinet

Marie-Louise Issaurat...

Marie-Louise Issaurat

J'ai trois remarques à faire. Lorsque, selon les propos Joseph Guglielmi, on introduit l'enseignement de la poésie dans celui de la littérature comme son point culminant, je dirais même le point incendiaire et incendié de la littérature, je partage entièrement ce point de vue qui a eu, en outre, le mérite d'insister sur un point qui n'avait pas encore été évoqué dans cette table ronde, à savoir l'importance de la lecture de la poésie en contrepoint de cette expression poétique spontanée dont il a été longuement question. Certes cette pratique d'écriture poétique a les mérites qu'on lui a reconnus, (elle débloque les élèves, favorise leur rapport à la langue etc.) mais je ne pense pas qu'on puisse parler de développement de la poésie, de rôle de la poésie, si on ne fait pas une large place à la lecture de la poésie.Un second point a retenu mon attention : j'ai l'impression, vous me contredirez si c'est faux et j'espère que c'est faux, que s'opposent trop radicalement un temps scolaire, presque au sens péjoratif du terme, temps consacré à des exercices obligés perçus comme desséchants, et un temps riche et vivant, celui des ateliers d'écriture par exemple, durant lequel a lieu le véritable contact avec la littérature. Cette coupure peut être dangereuse. Si le véritable contact avec la littérature n'existe pas durant le temps scolaire, pendant les heures de cours, c'est grave ! C'est vider l'enseignement de sa substance. On a relevé, à juste titre et cela a lancé le débat, l'opposition entre l'intervention de Christian Poitevin qui insistait sur les aspects desséchants de l'enseignement de la poésie dans le cadre scolaire et ce que j'ai écrit à la fin du fascicule de présentation du Colloque. Dans ces quelques lignes mon propos s'est volontairement réduit à un point de vue strictement institutionnel. Je me suis contentée de rappeler ce que l'institution demandait aux professeurs de Lettres dans le domaine de la poésie. Jouant mon rôle d'IPR-IA, j'ai repris brièvement les grands axes des Instructions Officielles qui effectivement sont riches et ouvertes et demandent aux enseignants de dispenser une véritable initiation aux textes poétiques. La question qui peut donc se poser lorsqu'on met face à ce texte un constat plutôt pessimiste, ou dans tous les cas très critique est celle-ci : est-ce que ce qui est préconisé se fait ? Si oui, dans quelle mesure, dans quelles conditions ? Plus profondément même est-ce que c'est faisable ? Pour qui passe dans de nombreuses classes, comme je le fais, le panorama est nuancé et il est difficile d'être schématique. Cela dit, on peut aussi poser plus brutalement la question : si pendant le cours de Français, on ne fait pas de littérature, et encore moins de poésie, qu'y fait-on ?

J'ai remarqué qu'on a beaucoup insisté sur le rôle de la poésie au service de la langue et de l'enseignement du Français (la poésie fait tomber les blocages, elle permet aux élèves de se décrire, de s'ouvrir etc.) mais qu'on a, en revanche, un peu négligé le rapport inverse. L'enseignement du Français sait-il se mettre au service de la poésie ? Forme-t-il des lecteurs de poésie ? Favorise-t-il les vocations poétiques ? Qu'en est-il de son rôle dans ce domaine ? Où sont ses limites et parmi celles-ci, lesquelles sont légitimes, lesquelles sont à repousser ? Lorsque la poésie est au service de l'enseignement, elle permet, a-t-on dit, de faire des progrès en Français. C'est bien et c'est important mais qu'est-ce que l'enseignement du Français fait en retour pour la poésie ?
Je terminerai sur une remarque lexicale. J'ai relevé la présence récurrente du terme d'"aveu". Les élèves, les professeurs même "avouent" écrire de la poésie. Ce terme me frappe. Serait-ce honteux ? la poésie et la littérature en général entretiennent un rapport étroit avec le désir et l'interdit (au cours du débat, on a même parlé de névrose) et sans reprendre le "lit et ratures" des surréalistes, c'est un aspect qu'il faut garder à l'esprit car il introduit dans le débat une dimension subjective complexe que l'on rencontre nécessairement lorsqu'on parle de création et tout particulièrement de la création poétique qui se fait dans et par le langage.

Éric Audinet
Jean-Pierre Depétris et après Arnaud Labelle-Rojoux, Christian Poitevin.

Jean-Pierre Depétris
Cet échange intéressant me permet d'insister sur un certain nombre de points, et notamment quand je dis que la poésie et l'approche poétique devraient venir logiquement après la grammaire. Pour répondre à la question qui a été posée, les conditions nous sont faites telles, de mettre les choses à l'envers. Quand je me retrouve avec des enfants de l'école communale, je me rends compte qu'il y a un problème qui est de progresser dans la grammaire. Et à ce moment-là, c'est vrai que je suis prêt à me mettre au service de ça. À me dire : si déjà ils parlent mieux, si déjà ils écrivent mieux, c'est un immense progrès. Je crois que c'est un point important, les enfants que j'ai vus dans toutes les classes aiment apprendre et ils tiennent à apprendre. Ils veulent ou ne veulent pas s'exprimer. S'ils le veulent, ils le font. À ce moment-là il n'y a qu'à les laisser faire. S'ils ne le veulent pas, je crois que c'est à respecter. Je ne tiens pas nécessairement à faire s'exprimer des enfants.

Cette nécessité de maîtriser la langue écrite est un problème auquel on a appliqué, dans ce cas précis, l'atelier d'écriture. C'est un problème essentiel pour un certain nombre d'enfants que j'ai rencontré. C'est vrai aussi que l'atelier d'écriture n'est pas fait pour ça, c'est vrai que la poésie n'est pas faite pour ça. J'ai dit d'ailleurs moi-même que, à partir du moment où on place l'approche poétique en amont plutôt qu'en aval de la grammaire, on la place également en amont de la logique et des mathématiques, et finalement de la pensée ; pas seulement de l'écriture.

C'est là où je rebondis sur cette question qui a été posée : c'est-à-dire que je ne pense pas que la poésie soit un genre littéraire. Comme je l'ai dit : le poème est un genre littéraire. La poésie n'est pas nécessairement le poème. Il y a des quantités de champs de la poésie qui non seulement ne sont peut-être pas le poème mais ne sont peut-être même pas la littérature.

Un film de Buñuel, ce n'est pas de la littérature et je ne crois pas que ce soit étranger à la poésie. Ce qui fait la poésie, ce n'est pas telle forme bien cadrée ; c'est peut-être une lecture. On peut lire un livre. A priori, moi je veux bien former des enfants à la lecture, mais pas nécessairement à la lecture d'un livre. On peut aussi bien lire un visage, on peut aussi bien lire une ville, on peut aussi bien lire une quantité de choses, on peut lire une situation. Je m'explique : toute l'approche poétique est une manière d'utiliser les systèmes signifiants. C'est une manière de se servir des choses pour faire signe. Plus pour les signer. Par exemple, j'ai entendu un certain nombre de textes d'enfants qu'on a lu : je remarque qu'il n'y a pas de nom d'auteur. Moi ça me semble tout à fait important. Je veux dire qu'on peut prendre des textes au hasard, des phrases au hasard : effectivement, ça peut être très beau. Il me semble que ce qui est important c'est de faire flèche de tout bois pour dire quelque chose. Pas même nécessairement avec des mots, pas même nécessairement avec la plume.

Arnaud Labelle-Rojoux

Je ne veux pas réagir à ce que vient de dire Monsieur Depétris, mais plutôt revenir sur ce qui a été dit, tant par Claude Ber que par Philippe Castellin et Christian Poitevin tout à l'heure.

Je ne suis pas du tout d'accord avec la question, telle que la pose Christian Poitevin. Il laisse supposer que quelle que soit la couleur, que celle-ci soit du pigment ou de l'aquarelle, on donnerait aux enfants, par exemple, une approche de l'art à l'école. De mon point de vue, pas du tout.

Il se trouve que je suis enseignant dans une école des Beaux-Arts et lorsque je vois arriver des étudiants en première année, outre le fait qu'ils sont totalement ignorants de ce qu'est la poésie, ils sont également ignorants de ce qu'est l'art. Or ils en ont eu, d'après Christian, depuis leurs plus jeunes classes, une approche. En réalité, il s'agit d'une approche régressive, à savoir patauger dans l'eau, la couleur etc.

De la même façon que Jean Cocteau disait : "Tous les enfants sont des poètes sauf Minou Drouet", tous les enfants seraient peintres. Peintres et poètes. L'expression poétique se réduisant à l'expression sentimentale. Donner à des enfants dans le cadre d'ateliers d'écriture une approche de la poésie, me semble être de la même nature, que celle de l'art dans les écoles. C'est-à-dire une approche simpliste. De mon point de vue ceux-ci faussent totalement la question de la poésie. Là on parle simplement de pratique, on parle de libération, on parle de grammaire, on parle de beaucoup de choses, sauf de ce que c'est que la poésie. Or la poésie, cheval de bataille que reprend un peu Philippe, c'est d'abord "faire"qu'on le trouve dans quantité d'autres domaines, ailleurs en tout cas que dans l'approche de la poésie par la "poésie" à travers les ateliers d'écriture.

Tout ça est à la fois très clair et très confus, aussi bien ce que je dis que ce qui a été dit, c'est-à-dire que chacun reste dans sa vision stricte de l'application du mot "poésie". À savoir : Est-ce que la poésie c'est l'écriture ? Est-ce que l'écriture c'est la littérature ? Est-ce que la littérature c'est du langage ? Est-ce que le langage c'est l'expression ? Est-ce que l'expression c'est le verbe ? Etc. Or tout ça ne pose pas vraiment la question de : qu'est-ce-que la poésie ? Qui se pose bien entendu en amont. Chacun applique en somme, à travers sa vision de la poésie, une pédagogie, avec bonne volonté certes mais problématique. La découverte de la poésie se faisant à travers le goût qu'ont eux-mêmes les enseignants de la poésie, on peut s'interroger quant à la validité de l'enseignement même.

Peut-on enseigner la poésie et peut-on enseigner l'art dans le secondaire lorsque l'on songe que la poésie comme l'art ont été largement remis en question et en cause par toutes les avant-gardes du siècle. Ceci est rarement posé, en terme de révolution des mentalités dans la scolarité.

Joseph Guglielmi

Labelle-Rojoux, parmi les avant-gardes du siècle, je vais en prendre une qui est la plus prestigieuse, c'est le surréalisme. Il n'empêche qu'aujourd'hui,

Monsieur André Breton fait partie du patrimoine littéraire français et que, pour connaître Breton, on ouvre un livre. Je crois que vous avez oublié l'aspect essentiel sur lequel j'insiste lourdement, et je crois que je ne suis pas entendu, c'est qu'il faut d'abord passer par le livre. Je ne suis pas un suppot de Mallarmé mais Mallarmé a dit une phrase que je crois la plus belle du monde, c'est : "Tout existe pour aboutir au livre". La littérature c'est ça, et ce n'est pas des espèces de trucs fumeux, en avant, en amont, la spontanéité, les quartiers lourds ou les beaux quartiers.
Je m'excuse, la poésie est aussi bien dans les beaux quartiers que dans les quartiers lourds, enfin, et aussi bien chez les enfants des beaux quartiers que chez les enfants des bas quartiers.

Intervenante dans la salle
Je veux simplement intervenir, je suis professeur au Lycée technologique du Rempart et je revendique pour Victor Hugo le droit d'être un poète et d'être un poète mort, et cependant d'être toujours vivant dans ma classe quand je lis ou que je récite du Victor Hugo, donc je vais dans le sens de Monsieur. Je suis assez énervée. Quand je lis ou quand je récite de la poésie dans mes classes, il se passe quelque chose, peut-être quelque chose de trop rare mais quelque chose de vivant se passe.
Pour l'instant, j'ai eu l'impression qu'on n'a parlé que d'ateliers de poésie qui se déroulaient en dehors des heures de cours, or, la poésie, par moment, peut être vivante dans les heures de cours. Par exemple, le 13 septembre, le jour de la signature des accords de paix entre Israël et la Palestine, j'ai ouvert tous mes cours en lisant d'un côté une traduction de poèmes arabes et de l'autre d'un poète israëlien. Eh bien la poésie est passée dans la classe.

Éric Audinet
Bien. Madame ?

Michèle Garnier-Genevoy
Je pense que j'ai été un peu schématique tout à l'heure parce que je voulais présenter les choses très vite, il n'était pas question pour moi de dire qu'il ne se passait pas des choses vivantes dans la classe, parce que ça me paraît évident. Il est intéressant aussi que se passe quelque chose en dehors de la classe, et ça peut nourrir aussi ce qui se passe dans la classe. Il était intéressant que la poésie existe dans le lycée, et je me suis sans doute mal

expliquée, pour tenter de la faire exister de manière un peu spectaculaire. Pour que ceux qui avouent écrire de la poésie puissent le dire plus naturellement sans que ce soit un péché, une faute, quelque chose que l'on cache parce qu'on est dans un monde où ce n'est tout de même pas une valeur dominante.

Quand vous êtes dans un lycée technique et classique et quand vous dites dans des classes que vous essayez d'ouvrir un atelier d'écriture poétique, il y a des élèves qui ricanent. Qu'est-ce-que ça veut dire un atelier d'écriture poétique, mais ça n'existe pas ! Un atelier de cinéma à la rigueur, un atelier vidéo, un atelier informatique mais d'écriture poétique... Alors c'est vrai que quand vous avez un public de gens qui ont choisi des sections littéraires, d'accord qu'il puisse y avoir des pratiques très vivantes à l'intérieur d'une classe mais moi je crois beaucoup à l'impact. Si vous voulez, au départ, l'histoire de l'atelier d'écriture, c'était pas spécialement pour faire un atelier d'écriture, c'était aussi pour créer une structure qui fasse exister ça davantage dans le lycée et qui permette d'inviter des gens, et qu'ils ne pensent pas à priori que tous les écrivains sont morts. Il y a des élèves, pour qui en dehors du manuel de littérature, il n'existe rien d'autre, il n'y a pas de poètes vivants actuellement. Est-ce-que je suis plus claire ?

Éric Audinet

Monsieur, vous vouliez intervenir ?

Intervenant dans la salle

Mon propos c'est que si l'enseignement peut et doit être davantage au service de la poésie, je crois aussi qu'il faut prendre l'autre aspect que vous souligniez tout à l'heure. La poésie à mon avis est un outil formidable pour l'enseignement et qu'il faut davantage utiliser, davantage développer. On parle d'ateliers d'écriture poétique, il existe aussi des ateliers d'écriture, et là il faut nuancer. Monsieur Guglielmi, vous avez dit que pour accéder à la poésie, il faut lire ; je crois que pour accéder à la lecture, il faut écrire, et l'atelier d'écriture poétique est un outil formidable. On dit qu'il y a des non lecteurs et je crois que pour développer la lecture et les compétences de lecture, il faut écrire.

Christian Poitevin

Je vais prendre un tout petit peu de temps et essayer d'être à peu près clair dans cette confusion qui est la mienne.

Premièrement on va essayer d'éliminer tout de suite l'épithète de poétique parce que sinon on ne s'en sortira pas, le coucher de soleil poétique, le cinéma poétique etc. Moi, personnellement, je ne comprends pas ce que cela veut dire, en tout cas pas ce que je pense que ça doit être. Ça me paraît un point essentiel. Deuxième point qui me paraît important, c'est toujours cette vieille histoire du livre. Il est bien clair que pour Victor Hugo, c'est important que le livre reste. Le livre reste le résidu du poète. En attendant Joseph Guglielmi est toujours vivant et moi plutôt que de te lire, je préfère t'entendre et te voir. Et je crois que l'aspect physique, monumental, l'aspect corporel, l'aspect gestuel du poète fait partie de la poésie. À aucun moment dans la littérature, sauf le romantisme dont on pourrait parler, hélas pour Victor Hugo, le poète s'est contenté d'être dans le livre. Jamais. On peut prendre toute l'histoire de toutes les poésies du monde, de la nôtre évidemment, du Moyen-Âge jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle et à partir du XX^e^ siècle, jamais la poésie ne se contente d'être dans le livre. Qu'elle y soit, qu'elle y reste, une fois que le poète est mort, très bien mais en attendant laissez-nous nos gestes, nos corps, nos activités, nos erreurs et nos confusions. Ça me paraît très très important.

Philippe Castellin et Arnaud Labelle-Rojoux, quand je dis l'école maternelle, je dis l'école maternelle, pour le reste, chacun est libre. Et je connais des enseignants qui savent en effet ce qu'est la poésie, mais comme par hasard à l'école maternelle, on apprend le matériel des arts plastiques avec une très grande liberté et le matériel du vocabulaire prononciable avec une très grande coercition, c'est-à-dire d'un côté on dirige et de l'autre on libère. C'est comme ça, je veux dire les enseignants sont dans cette perspective.

Dernier point et c'est celui sur lequel je voudrais insister, et là Joseph Guglielmi, non, non mon vieux, non, non, non, la poésie n'a rien à voir avec la littérature, rien. C'est quand même fou, on prend les grandes, grandes, grandes écoles poétiques, une au hasard, la chinoise ? C'est quoi un poète chinois ? Un calligraphe, un peintre, un poète ? C'est quoi les grands poètes Tang ? C'est quoi ? C'est un monsieur qui dessine ? C'est un monsieur qui écrit au sens calligraphique ? Ou c'est un monsieur qui prononce des mots ? C'est quoi ? Qui va le dire ? C'est quoi la grande poésie arabe dont nous sommes tous friands puisqu'elle est arrivée à nous par l'Andalousie et les troubadours ? C'est quoi la grande poésie arabe ? C'est de la musique ? C'est du verbe ? Allons arrêtons, arrêtons, c'est complètement scandaleux de dire ça.

On reprend les grandes écoles d'art contemporain dont tu parles, le XX^e^ siècle, ne parlons pas de surréalisme, qui est une habile récupération des écoles antérieures, mais qui est-ce-qui a inventé le futurisme ? C'est un poète, C'est Marinetti. Qu'est-ce-que ça a à voir Marinetti ? C'est quoi ? Il invente le futurisme, c'est une école de poésie. Mais vous comprenez, attention au marché de l'art, attention à ce que font les directeurs de musée, attention à ce que font les élus à la culture, c'est toujours ce qu'on montre, c'est ce qui est montrable, les objets, mais le futurisme c'est une histoire de poètes à l'origine.

Quand on parle de dadaïsme, c'est une histoire de poètes, Tristan Tzara. Quand on parle de cubisme, c'est une histoire de poètes, Pierre Albert Birot ou Guillaume Apollinaire. Quand on parle du surréalisme, évidemment, là, ça va de soit, ils sont tellement dans le marché, tellement dans la vie mondaine, tellement à Pigalle, tellement partout, que ça devient là aussi une histoire de poètes. Et quand on prend les écoles contemporaines, Cobra, dont tout le monde aujourd'hui parle, affichée dans le monde entier, les grands précurseurs de tout ce qui est l'art contemporain, mais c'est Christian Dotremont, c'est une histoire de poètes.

C'est quoi tous ces gens ? Ils ont à voir avec la littérature ? Ils ont à voir avec les arts plastiques ? Mais ça n'a rien à voir, on a délimité un jour l'aspect prophétique du poète parce que ça faisait pas beau, prophètes, dieu, tout ça, ça voulait rien dire, mais ça n'a rien à voir, croyez-moi bien, avec les littératures, parce que si vous restez là dedans, messieurs les enseignants que j'admire, parce que là depuis un moment vraiment je me régale, à écouter Madame, à écouter la tribune quand je l'écoute, mais vous serez toujours en règle avec la poésie ainsi. Évidemment la littérature est enseignée de manière somptueuse, évidemment on connait les grands romanciers, on connait les grands écrivains, mais vous n'enseignez pas la poésie. Si vous dites que la poésie fait partie du domaine littéraire, ne faisons pas cette table ronde, ne faisons pas ce débat. La littérature est enseignée en France. Très bien.

Joseph Guglielmi

Un petit mot, je ne veux pas que l'on fasse de ce débat un dialogue mais je suis désolé, je ne vois pas pourquoi le mot "littérature" est un mot qui est chargé de tous les péchés du monde... La littérature est un phénomène culturel occidental dont on parle aujourd'hui en terme précis, je dirai presque en termes sociologiques. Qu'est-ce-que ça veut dire littérature ? Ça veut

dire l'usage de la lettre, au sens peut-être métaphorique, pour transmettre quelque chose. La poésie, je suis désolé, fait partie de cet univers.

Arnaud Labelle-Rojoux

Je ne suis pas d'accord avec Christian Poitevin à propos du romantisme : c'est précisément alors que le poète s'est de plus en plus rapproché du statut de l'artiste au sens du peintre, du musicien etc., en s'arrachant à un statut qui était le sien, celui précisément de l'écrivain. Il faudrait remonter au Moyen-Âge pour voir dans quels secteurs précis ceux-ci s'inscrivaient, et suivre en parallèle l'évolution du statut du peintre qui, au départ, était simplement un artisan, jusqu'au moment où ils se retrouvent ensemble dans les avant-gardes, au début du siècle.

C'est dans ce sens qu'il est intéressant de comprendre que les vrais compagnons de route aujourd'hui des poètes dans les faits, se situent au niveau des "artistes" plasticiens, musiciens etc. À tel point que ces étiquettes, en ce qui concerne ces artistes plasticiens, musiciens, quand ils sont réellement intéressants, ne veulent plus dire grand-chose. Elles sont d'ailleurs données par les autres, éventuellement par le marché. Où situer Finlay ? Le phénomène fondamental, c'est qu'il peut passer d'une catégorie à l'autre, en tout les cas du domaine des arts plastiques au domaine de la poésie. Parce que, en effet, comme l'a dit Christian Poitevin la poésie s'est scindée de la littérature.

Éric Audinet

Je crois que c'est un débat qu'on continuera ailleurs mais, pour revenir au sujet, Madame, et puis ensuite Monsieur Allio...

Intervenante dans la salle

Tout ce qui est dit en ce moment m'intéresse mais ce qui me pose problème c'est qu'en fait, il me semble qu'il y a une confusion entre trois éléments et c'est une confusion qui se perpétue tout au long de la scéance.

La première est la suivante : de quoi est on en train de parler ? Est-on en train de parler de créer de la poésie, de découvrir la poésie d'autrui, c'est-à-dire la poésie des poètes, ou encore d'utiliser la poésie à d'autres fins ? Nous ne mettons jamais l'accent sur cette confusion qui est en train de se produire dans notre propre débat. Ce qui fait que de ce fait, en particulier, nous faisons constamment la confusion entre découverte de la poésie d'autrui et utilisation de la poésie à d'autres fins. Ce qui se produit à ce moment-là,

c'est que nous sommes en train d'errer dans trois directions, je crois. La première, c'est l'illusion de considérer que l'écriture poétique des élèves peut être un moyen d'accéder à la langue. Je ne vois pas en quoi cela peut être possible, j'irai jusque là, dans un sens un peu polémique. Accéder à la langue, alors que parmi les participants à la table ronde il y a déjà une contradiction qui est en jeu. Les uns disent, faire de la poésie, et dans ce cas-là c'est véritablement créer de la poésie, est une entreprise de déstructuration du langage, de tétanisation du langage, j'aime bien entendre l'expression parce qu'elle me semble fort juste, alors que d'un autre côté on dit, faire écrire de la poésie va être un moyen d'accéder au langage. Contradiction. Il y a là derrière une illusion certainement qu'il faudrait creuser.

Deuxième point : on dit aussi la production des élèves est une production poétique, attention, ce n'est pas une production poétique, ce n'est pas l'accès à la littérature. Ce que l'on a dit ce matin sur les ateliers de création poétique des élèves ne sont pas des ateliers de création mais des ateliers de production et en fait on parle beaucoup de subjectivité, de spontanéité alors que l'écriture du poète est tout à fait autre chose.

Troisième point, troisième illusion, troisième risque d'errance, l'écriture comme moyen d'entrer dans la lecture. Là je rejoindrais M. Guglielmi. Il me semble que l'on marche à l'envers et qu'en réalité c'est la lecture d'abord et la lecture qui est première, et que dans le cadre de la classe, et là je rejoins le cadre de la classe, c'est une entreprise continuelle, une entreprise constante et une entreprise efficace que de passer d'abord et avant tout par la lecture. J'ai l'impression que la poésie est prise ici comme moyen.

Monsieur Allio

Je crois que les efforts de clarification de la personne qui vient de parler sont tout à fait utiles. Les témoignages de chacun d'entre nous se faisaient à la fois à partir d'une réflexion et d'une pratique. Moi j'ai, d'entrée, dit sur quel terrain avec quels enfants s'appuie notre expérience. J'en conviens, j'accepte bien évidemment l'idée que la poésie innerve l'ensemble de la vie et que en tout lieu d'enseignement il y ait nécessité, il y ait occasion de pratiquer et de rencontrer la poésie.

Cela dit, il est des quartiers, qualifions les de lourds ou pas, méfions nous des étiquettes, mais enfin des quartiers auxquels je me référais et qui sont aussi bien pas loin d'ici, des quartiers dans lesquels le livre chez soi, ou en des lieux que l'on fréquenterait assez aisément, n'existe pas. C'est un

constat, ce qui veut dire que poser, de façon un peu formelle et catégorique le "commençons par le livre pour passer à l'écriture" est peut-être pétri de bonnes intentions mais reste, par rapport à la réalité de ces terrains-là, complètement abstrait. La question est donc la suivante : faut-il se résigner à ce qui déjà prépare les statistiques de l'illettrisme ou faut-il, prendre les choses à bras le corps sans s'enfermer dans quelque schéma que ce soit, et surtout sans perdre les perspectives, ni renoncer à l'indispensable humilité devant tout ce qu'il y a à mobiliser.

À la rencontre du livre comme association, à la rencontre du livre comme démarche dans laquelle tout doit ramener à cela. Initialement une pleine imprégnation de poésie, lue, rythmée, qui permette d'être entendue, qui permette de séduire, d'enclencher un phénomène de mémorisation, d'appropriation, de débloquer, je le revendique, si ça aide à mieux être, et dans la classe et dans le rapport au langage et à soi-même ; et pour cela avoir en permanence à disposition des livres de poésie dans lesquels on puisse retrouver les textes qui ont été lu lorsqu'on est en âge de pouvoir les lire, et puis desquels on passe à d'autres.

À partir de ce moment-là, une expérience d'écriture, de production, oui, bien sûr, et puis sans prétention, et puis si déjà on est un écrivant, la vie tranchera mais au moins on a une expérience vitale qui peut laisser des traces. En tous cas je le disais, une expérience d'écriture peut faire découvrir le livre d'autres façons, actives et vivantes, donner envie d'y aller voir d'un peu plus près, faire comprendre de l'intérieur ce qu'est le travail d'écriture ; elle permet ausi de démystifier le livre et de le revaloriser là où il était parfois symbole d'échec.

Intervenant comme partenaire extérieur en milieu scolaire, c'était mon éclairage, je suis convaincu du rôle indispensable, majeur et central de l'enseignant dans la classe. Personne, serait-il un poète de grand prestige ou un intervenant extérieur expert en animations ne peut remplacer l'enseignant dans la continuité, dans la permanence, dans l'innovation au quotidien pour insuffler, inerver du souffle poétique.

Éric Audinet
Philippe Castellin...

Philippe Castellin
Il ne faut pas mélanger l'aspect poésie comme moyen, j'avais appelé cela

poésie hypothétique, et l'aspect poésie fait en soi ou l'aspect poésie catégorique. Prenons l'exemple de ce que vous venez de dire.
Je suis totalement d'accord avec le fait que l'utilisation de la poésie dans un cas comme celui-là, dans un quartier comme celui-là, ça peut être quelque chose de tout à fait utile pour mille et une raisons et un chemin à emprunter pour parvenir à diverses fins tout à fait louables. Il est hors de question que je critique cela, c'est très bien, je m'en félicite et que dans de multiples classes et lors de multiples expériences des choses de ce type soient tentées, tant mieux. Ceci étant, je suis sceptique quand au fait qu'il s'agisse, sur le fond, d'une expérience poétique, y compris pour les enfants en question. Je vais préciser. S'agissant pour ce genre de gosses, dans des banlieues etc., est-ce-qu'ils n'ont pas, de mon point de vue à moi, des modes d'expression, des modes comportementaux, des modes d'être qui relèvent d'une poésie qui est peut-être plus poésie, à mes yeux, que ce vers quoi on va les conduire. Le tag, certaines pratiques corporelles que peuvent avoir ces gens-là, le tag en tant qu'écriture, par exemple, est-ce-que ça ne serait pas quelque chose que nous haïssons ? Quand je suis confronté à ce genre de gosses, j'ai toujours tendance à penser : j'ai à y apprendre, au moins autant qu'à apporter. Plutôt que d'apporter le livre, peut-être qu'il viendra après.

Éric Audinet
Marie-Louise Issaurat...

Marie-Louise Issaurat
Il me semble effectivement que le rôle des enseignants est primordial. Certes, comme on l'a dit à la tribune, il arrive que les enseignants soient démunis face à la poésie, mais, de la salle, sont aussi venus des témoignages d'expériences réussies. Plusieurs participants ont affirmé lire et étudier des textes poétiques, avec même des moments de réussite exceptionnelle qui donnent le sentiment que la poésie peut aussi exister pleinement dans la classe.
Il faut bien sûr poser la question de la formation des enseignants, mais je voudrais, au préalable, revenir sur l'intervention de Christian Poitevin qui opposait littérature et poésie. La poésie fait-elle partie de la littérature ? La littérature contient-elle ou exclut-elle la poésie ? Je n'entrerai pas dans ce débat qu'il me paraît surtout important de resituer historiquement. Il n'est pas étonnant que cette assertion soit formulée aujourd'hui car elle est dans

la logique d'une évolution qui depuis le XIX^e^ siècle a vu peu à peu, tant dans le domaine littéraire que dans celui des arts plastiques, s'estomper les frontières des genres, disparaître les formes fixes et s'effacer des distinctions autrefois pertinentes comme celle, par exemple, qui opposait clairement prose et poésie (une expression telle que "poème en prose", à la limite de l'oxymore, reflète cette évolution). Cette évolution, que je schématise grossièrement, se poursuit et l'on a vu au XX^e^ la poésie explorer les frontières de la musique ou des arts plastiques (tout le travail de la revue Doc(k)s insiste sur cette dimension plastique de la poésie). L'opposition entre poésie et littérature se situe dans cette redéfinition des frontières. Lorsque Christian Poitevin lance le débat, je crois que c'est le poète Julien Blaine qui parle alors et son propos, qu'il le veuille ou non, a fonction de manifeste esthétique. Qu'on l'approuve ou non peu importe, il témoigne d'une des tendances de la poésie contemporaine. Il n'est pas facile pour l'enseignement de se situer par rapport à cela. Comment articuler son rôle de mémoire, rôle essentiel et qui effectivement peut et doit rendre Victor Hugo vivant pour les élèves d'aujourd'hui, et une prise directe sur la réalité mouvante de la poésie contemporaine ? La même question se pose pour la formation des professeurs et c'est d'ailleurs aussi une des raisons de ce colloque.

Il faut ajouter que ce refus de la littérature est lié à la présence vivante du poète. Pour l'école, le poète se rencontre dans ses livres, à travers son œuvre et c'est, pour moi, une démarche fondamentale, mais il est certain que l'écrit prive la poésie de sa dimension orale avec laquelle les poètes qui aujourd'hui présentent des "performances" renouent en réinvestissant la poésie d'un sens prophétique dont son annexion à la littérature la prive sans doute.

Un dernier mot par rapport à l'intervention de M. Depétris qui présente la poésie comme une langue étrangère. Si la poésie est langue étrangère, langue dans la langue, que signifie pour l'enseignement la prise en compte de cette définition ? Quel rapport à l'écriture cela introduit-il ? Deux points de vue antithétiques se croisent dans nos propos, l'un qui insiste sur la capacité de la poésie à réconcilier les élèves avec leur langue, l'autre qui affirme la radicale étrangeté de la poésie. Comment l'enseignement peut-il se situer par rapport à ceux-ci ? je ne crois pas qu'on puisse répondre en quelques mots et je voulais simplement soulever le problème.

Éric Audinet

D'autres interventions ? Monsieur ?

Intervenant dans la salle

Je pense qu'actuellement la poésie a été diffusée en partie par la musique et par des chansons et que si des poètes comme Aragon sont connus, c'est à travers des chansons...

Gérard Crespo

Je voudrais faire une dernière intervention. On a beaucoup parlé des enseignants, de leur rôle par rapport à la poésie et je voudrais faire une intervention multiple à plusieurs intervenants de la salle.

Je crois que l'enseignant enseigne diverses choses quand il enseigne le Français. Il enseigne l'orthographe, il enseigne la grammaire, il enseigne l'expression écrite, la littérature. Dans la littérature il enseigne du théâtre, il enseigne du roman, il enseigne la nouvelle et il enseigne la poésie. Il essaye de faire tout ça et ça fait beaucoup, je crois. Le problème par rapport à la poésie, c'est qu'elle peut être vivante dans la classe, et je suis d'accord avec Madame, on peut faire Victor Hugo. Si j'ai cité Hugo et Prévert, c'était simplement par souci de schématisation, car c'est vrai qu'ils sont les deux piliers de la poésie française et qu'on les retrouve partout.

J'ai dit tout à l'heure que l'école avait besoin de lieux complémentaires. En fait l'atelier d'écriture tel que nous l'avons pratiqué, ce n'est pas une panacée, on n'est pas là pour faire de l'autosatisfaction, effectivement, comme disait Joseph Guglielmi. C'est simplement un lieu complémentaire, qui permet à des enfants qui ont envie, et je crois que c'est le problème, il faut qu'ils aient envie au départ, de découvrir une forme d'expression, de découvrir une lecture. La poésie est expression, la poésie est lecture, il y a interaction entre les deux. Il faut lire pour parfaire l'écriture et ensuite il faut aussi, après avoir écrit, qu'ils lisent, notre but étant d'en faire les lecteurs de la poésie. La poésie, sur le plan du texte, sur le plan du livre, dans notre environnement, que ce soit dans les CDI, que ce soit dans les librairies, est pratiquement inexistante sauf sur Marseille, où nous avons la chance d'avoir deux, trois, quatre libraires qui sont spécialisés, c'est-à-dire qu'ils ont un rayon poésie un peu plus fourni que les autres. Chez les autres c'est souvent le désert.

Notre propos quel est-il ? Effectivement débloquer, oui, écrire, oui, lieu d'expression, oui mais aussi lire et là je crois qu'on fait appel aux désirs des élèves, on fait appel aux volontaires et c'est difficile de le faire strictement dans le cadre de la classe. C'est pour ça que la classe, l'école, cherche des

lieux complémentaires : ce peut être des ateliers d'écriture, des ateliers de théâtre aussi, ils foisonnent dans l'enseignement. Ce peut être des ateliers de cinéma. Je crois que nous avons besoin, nous, l'école, de relais, et avec des spécialistes, avec des poètes, vivants bien sûr, avec des directeurs, des acteurs de théâtre, avec des cinéastes etc.

Éric Audinet

Pour faire une rapide synthèse de ce qui a été dit, en deux mots – et je pense que ce sont des choses qui seront abordées dans les autres débats – il me semble que le mot même de poésie a finalement été interrogé soit de manière explicite, soit de manière implicite par beaucoup, et qu'une certaine confusion effectivement, dans la question de savoir ce qu'il en est et ce que recouvre le mot de poésie, a entraîné plusieurs malentendus.

La deuxième chose, – c'est une question qui a été directement soulevée par l'intervention de Joseph Guglielmi – c'est : est-ce que la poésie dans l'école relève de quelque chose qui serait une activité d'éveil ou bien est-ce-qu'elle relève de quelque chose d'autre qui aurait vraiment rapport à l'enseignement même de la poésie, au sens où on peut apprendre un art, une discipline ?

Enfin, dernière chose, je voudrais préciser – parce que ce sont des choses que j'ai entendu de manière un peu discrète mais quand même redondante dans la table ronde – que la question de la disparition de la poésie comme son enjeu essentiel depuis Mallarmé n'a évidemment aucun rapport avec le fait que tout le monde écrit de la poésie, et qu'on en écrit de plus en plus.

À tout à l'heure, trois heures, pour le deuxième débat.

"Obscure et rayonnante" (Paulhan), d'une diversité qui résiste à toute tentative de classement et dévoie les pratiques qui régissent l'ordinaire du pédagogique ou de la dialectique, la poésie ne se laisse pas aisément ficeler par l'explication, l'analyse ou le commentaire. En quoi, elle a toujours embarrassé l'enseignement – l'Institution (instructions officielles, programmes, inspections...) comme les professeurs et les formateurs.

Si l'on pose en préalable que le poème opère continûment sur le fil tendu de la langue, qu'il malmène et élève, dans le même temps, à son plus haut niveau d'exigence, cela conduit à déplacer la question enseignement et poésie sur le terrain des objectifs à atteindre – l'essentiel étant peut-être, in fine, d'éveiller chez les apprenants (de l'écolier à l'étudiant) *le désir du poétique* et d'en ménager les possibles. Il s'agira dans cette rencontre qui met l'enseignement à l'épreuve du poétique, d'interroger la qualité des *contenus* proposés, d'évaluer la pertinence des stratégies d'apprentissage à l'école, des directions de recherche et d'étude à l'université ou dans les instances de formation ad hoc, d'explorer les ornières et impasses en la matière.

Les intervenants – enseignants, formateurs en responsabilité à l'Education Nationale, poètes, chercheurs – essaieront d'articuler, en confrontant expériences et réflexions, quelques propositions en terme d'orientation de travail ou de formation.

Mireille Guillet

Enseignement & Poésie : défi, paradoxe, gageure

Modérateur
Mireille Guillet

Intervenants

Sylvain Ascherro
Professeur de Lettres au Lycée l'Empéri à Salon

Alain Attali
Inspecteur général de l'Éducation Nationale (Lettres)

Nicole Casoli
IUFM d'Aix-Marseille

Joëlle Gardes-Tamine
Fondation Saint-John Perse et écrivain

Jean-Marie Gleize
Écrivain et poète

Marie-Louise Issaurat
I.P.R. - I.A. de Lettres, Académie d'Aix-Marseille

Thierry Martin
IMF Arts Plastiques

Évelyne Pouzalgues
MAFPEN, section Lettres

Mireille Guillet

L'intitulé de ce second débat noue la question qui nous occupe ici, et on pourrait même dire qu'il la noue *grammaticalement* par le "et" liant les deux termes de l'interrogation : l'enseignement peut-il "voisiner" avec la poésie, l'intégrer, la traiter comme simple "discipline littéraire" n'exigeant ni conditions pédagogiques ni formation ou sensibilisation particulières etc. ? Enseignants et poètes participants vont tenter, au travers de leurs expériences singulières, leur rapport personnel à la poésie, de confronter, en la matière, pratique et réflexion pour ensuite ébaucher quelques propositions, en termes d'orientation et peut-être aussi de didactique.

Cette table ronde réunit ainsi des responsables de l'encadrement pédagogique au sein de l'Éducation Nationale, ainsi Alain Attali, Inspecteur Général de Lettres, ancien enseignant du secondaire et dans les classes préparatoires en Khâgne. Il s'est, par ailleurs, intéressé, au travers d'une publication – *Le Commentaire composé* chez Bordas –, à la poésie et à son statut de "discipline" scolaire. Nicole Casoli, professeur de lettres, se situe dans le cadre didactique de notre propos, puisqu'elle assure un enseignement à l'IUFM (Institut Universitaire de Formation des Maîtres) et s'intéresse plus spécifiquement aux relations poésie-arts plastiques, question déjà un peu abordée ce matin.

Pour Sylvain Ascherro, professeur de lettres au lycée l'Empéri de Salon, la poésie fait partie intégrante de son enseignement de la littérature.

La sensibilisation à la poésie n'est pas réservée au secondaire ou au supérieur ; ainsi à l'école maternelle Fermecrosse de Vitrolles, Thierry Martin, instituteur, a-t-il initié un projet, à l'intitulé programmatique, *Correspondances*, qui travaille le rapport arts plastiques/poésie, avec les tous-petits, donc des enfants qui sont sur le chemin du langage.

La MAFPEN, instance qui a en charge, au niveau rectoral, la formation continue des enseignants, se devait d'être présente dans cette table ronde. Evelyne Pouzalgues, professeur de lettres, nous fera part des contenus et méthodologies constituant la formation qu'elle dispense.

Entre sa fonction – Inspectrice Régionale de Lettres – et un travail personnel très investi au plan de l'écriture, Marie-Louise Issaurat s'efforcera de clarifier la place qui peut (et doit) être réservée à la poésie dans l'enseignement.

Présidente de la Fondation Saint-John Perse, professeur à l'université de

Provence, linguiste de formation, Joëlle Gardes-Tamine a dirigé chez Armand Colin un collectif sur le thème *L'Enfant et l'écrit*, ensemble de témoignages, expériences et réflexions traitant, entre autres, des problèmes de fond qui sous-tendent aujourd'hui notre propos.

Jean-Marie Gleize assure, également à l'Université de Provence, plusieurs séminaires touchant à la poésie. Poète, critique, il a publié de nombreux ouvrages sur la poésie : *Poésie et figuration* au Seuil (deux tomes), des recueils chez divers éditeurs et participe à une revue poétique : *Nioques* (un mot emprunté à Francis Ponge).

Nous procèderons de la façon suivante : après quatre interventions, suscitant les premières réactions, à la tribune et dans la salle, nous poursuivrons avec les autres intervenants, et engagerons le débat.

Alain Attali

Je voudrais remercier les organisateurs de ce colloque de m'avoir invité en tant qu'Inspecteur Général et je voudrais leur transmettre le salut et les félicitations de mon groupe et de son doyen Monsieur Jean-Pierre Voisin. Je dois dire que j'ai failli intervenir ce matin mais par coquetterie j'ai voulu garder un certain nombre d'arguments pour cet après-midi. J'ai voulu intervenir parce que j'ai été un peu étonné de l'opposition établie au cours de la première table ronde entre l'enseignement institutionnel qui n'intéresserait pas les jeunes à la poésie et un enseignement parallèle qui, au contraire, permettrait aux jeunes de s'y intéresser, d'arriver à une certaine liberté que partageraient même les enseignants qui participent à ces ateliers.

Loin de moi l'idée de critiquer ces ateliers, il me semble même que l'institution aurait grand intérêt à utiliser l'expérience qui lui est fournie par ce biais original et souvent généreux. Mais en tant que représentant de l'institution, et dans la mesure où j'ai enseigné pendant trente ans dans toutes les classes, de la sixième à la Khâgne et du classique au technologique, j'avoue que je suis également peiné à titre personnel de cette opposition qui me paraît discutable à bien des égards.

Pour que les choses soient bien claires, je voudrais m'opposer non seulement à cette dichotomie mais aussi à cette tradition qui veut que, précisément, on ne sache pas enseigner la poésie dans l'enseignement. Je repense à une

formule cruelle du grand écrivain Borges qui disait : "Beaucoup de professeurs détestent la poésie, en général ils se consacrent à l'enseigner". Je voudrais justement montrer que ce n'est pas toujours vrai, même si ce l'est parfois.

Dans le dossier de presse qui vous a été communiqué, Marie-Louise Issaurat, ma collègue et amie, a présenté les différents moyens d'action que nous avons dans l'enseignement pour diffuser justement la poésie, je dirais culturellement. Dans le cadre de l'enseignement du Français, dit-elle, dans le cadre d'actions pluridisciplinaires et partenariales, dans le cadre de manifestations diverses. J'insisterai bien entendu sur la première, c'est-à-dire dans le cadre de l'enseignement du Français. Il est vrai qu'enseigner la poésie est quelque chose de difficile. Je suis d'ailleurs frappé par le fait que les trois mots qui ont été employés pour la table ronde de cet après-midi partagent un sème commun, celui de la difficulté. La gageure implique une action étrange et difficile, le défi un refus de s'incliner et le paradoxe une attitude qui va à l'encontre de l'opinion établie. Et il est vrai qu'enseigner la poésie soulève un certain nombre de problèmes qui ne le sont pas nécessairement par les autres, – je vais peut-être en faire bondir parmi vous –, genres littéraires.

Je voudrais essayer de partir de ce qu'est la théorie dans l'enseignement pour en arriver à la pratique. L'impression que j'ai eu ce matin et que j'ai souvent quand je vais dans les établissements, c'est que les professeurs, et je ne parle ici que de l'enseignement secondaire, le seul que je connaisse, les professeurs de collège et de lycée ne connaissent pas, ce que nous appelons dans notre jargon les OPI, un sigle de plus, c'est-à-dire les Objectifs, Programmes et Instructions. Sans entrer dans le détail, je vais vous donner quelques indications à ce sujet.

Parmi les intentions que nous essayons de donner aux enseignants, nous voulons d'abord faire lire la poésie dans toutes les classes du secondaire. Par exemple au collège, La Fontaine, Prévert, des poèmes divers, les poètes du Moyen-âge, du XIX^e^ et du XX^e^ siècles. On demande également aux professeurs de présenter leurs anthologies selon un principe d'organisation.

Au lycée, on leur demande d'étudier des poètes du XVI^e^, – je procède de manière un peu désordonnée parce que je présente les classes les unes après les autres –, les poètes du XVI^e^, XIX^e^ et XX^e^ siècles en seconde, des recueils divers comme par exemple Baudelaire *Les Fleurs du mal, Le Spleen de Paris*, Hugo, *Châtiments, Les Contemplations*, Verlaine, *Les Poèmes saturniens, les Fêtes galantes,* et *Romances sans parole*. Apollinaire, *Alcools, Calli-*

grammes, Aragon, *Le Roman inachevé*, Eluard, *Les derniers poèmes d'amour*. Cela ne dispense absolument pas les professeurs de puiser dans d'autres auteurs et, s'ils en ont la compétence, de parler de la poésie contemporaine. Et il me semble d'ailleurs qu'une des meilleures façons d'intéresser les jeunes et les moins jeunes à la poésie est de partir de ce qui est le plus proche d'eux c'est-à-dire de la poésie vivante, de poètes vivants, qui peuvent venir effectivement s'exprimer dans les classes le cas échéant.

Nous demandons ensuite aux professeurs de faire découvrir la spécificité de l'usage poétique de la langue, de diversifier les activités autour de la lecture de la poésie. Si l'on interroge le commun des mortels dans l'enseignement, il a l'impression que tout se réduit à décortiquer des textes et à mémoriser. Or, en fait les instructions proposent la lecture à voix haute, la mémorisation de textes, les jeux poétiques, l'élaboration de recueils individuels ou collectifs,...

La quatrième intention est d'inciter les élèves à l'écriture poétique et apparemment cela ne transparaissait pas dans ce qui a été dit ce matin. Nous demandons aux élèves de lire la poésie et, en même temps, nous leur apprenons peut-être à devenir des poètes. Je dois dire que si les choses se passaient bien dans les classes, nous pourrions certainement avoir des poèmes aussi émouvants que ceux qui ont été dits, et fort bien dits, par l'un des participants de la première table ronde.

Restitution, élaboration individuelle ou collective de textes, afin de faire saisir, par exemple, les contraintes auxquelles ils obéissent. Il me semble que ce qui a manqué ce matin à la première table ronde, c'est cet aspect de la question, à savoir que la poésie n'est pas seulement jeu, la poésie implique également des contraintes, même la poésie la plus contemporaine qui s'est, pourtant, comme le disait Marie-Louise Issaurat, émancipée de règles souvent contraignantes.

Enfin, et ce n'est pas le moins important, on insiste auprès des enseignants pour qu'ils fassent percevoir à leurs élèves que lire la poésie, étudier la poésie, c'est participer à un plaisir esthétique. Par conséquent, on met l'accent sur ce que Barthes appelait naguère "le plaisir du texte", et les OPI ajoutent quelque chose qui me paraît très important, l'ouverture à autrui. Car étudier la poésie c'est également communier, et je prends ce mot dans son sens le plus laïque, avec celui qui a écrit. Bien entendu je ne fais pas d'optimisme béat, et je me doute bien qu'il y a un certain nombre de difficultés. Ces difficultés sont connues et c'est la raison pour laquelle un certain nombre d'articles, un certain nombre d'ouvrages, ont été publiés récemment

ou moins récemment pour essayer de réfléchir à cette question de la transmission de la poésie.

Je voudrais également revenir sur ce qui a été dit ce matin parce que je suis très sensible à un double aspect de la poésie. L'un des participants s'est référé à l'étymologie du terme et cette étymologie me paraît très importante, parce que la poésie c'est fabriquer, au sens artisanal, d'où le caractère apollinien d'une relation médiatisée avec la poésie et qui en est un apprentissage. D'autre part, c'est surtout, peut-être, créer des rapports nouveaux, d'où le caractère d'une relation dionysiaque, d'une relation immédiate à la dimension affective. Étudier de la poésie c'est à la fois se rapprocher d'un homme ou d'une femme, d'une expérience du monde et d'un langage et cela n'apparaîssait pas suffisamment à mon gré ce matin dans la discussion, sauf peut-être dans certaines interventions.

Il me semble qu'il ne faut jamais perdre de vue, quand on est un enseignant, ce double, ce triple aspect, ce qui suppose, le cas échéant, une relation immédiate, même dans le cadre de l'enseignement. Un des souvenirs les plus intéressants que je garde d'une de mes dernières années d'enseignement, c'est une heure au cours de laquelle j'ai été amené à dire, à lire à mes élèves, parce que j'avais parlé de Péguy, des textes poétiques de cet écrivain. J'étais un peu gêné parce que j'avais l'impression de perdre une heure et ç'a été un des moments les plus réussis de mon enseignement. Je n'ai rien dit, j'ai laissé parler un poète, et un grand poète.

Quelles sont les solutions à ce problème ? Il ne m'appartient pas de les donner, je n'ai pas cette prétention, mais je dirai tout de même (le lapsus que signalait tout à l'heure Madame Guillet est intéressant) que je suis pour une solution dialectique, une démarche dialectique. Il faut lutter contre l'impressionnisme dans l'apprentissage de la poésie, mais il faut aussi lutter contre un rationalisme désséché et désséchant. Il faut avoir le souci de la rigueur, il faut aussi préserver l'imagination.

Ce que nous appelons dans nos instructions la lecture méthodique va dans ce sens. La lecture méthodique, c'est une explication qui est une entreprise de construction du sens. Or s'il est un domaine où l'on construit un sens quand on lit un texte, c'est bien celui de la poésie, et sa richesse vient justement de l'infinie construction de sens, à la fois maintenant et à travers le temps. Cette démarche de lecture méthodique est une lecture personnelle, mais ce n'est pas une lecture délirante. Elle est attentive, informée et argumentée, ce qui nous préserve de cet impressionnisme que je stigmatisais tout

à l'heure. Par ailleurs cette lecture méthodique met au premier plan de ses préoccupations l'acquisition de démarches, d'outils, de méthodes de lecture. Elle entraîne les élèves à une plus grande autonomie devant le texte. Or ce qu'il faut leur apprendre dans l'enseignement, c'est à lire des textes que peut-être nous abîmons un peu en les étudiant devant eux, de manière à leur permettre de devenir des lecteurs autonomes et, peut-être, de revenir un jour à ce texte que nous avons quelque peu abîmé peut-être, en leur disant qu'ils auront, dix ans plus tard, de nouvelles raisons de l'aimer.

J'ai parlé ici plutôt en tant qu'enseignant. Je voudrais parler maintenant en tant qu'inspecteur, ce qui est une autre façon d'être un enseignant. Si mon métier me conduit parfois à assister à des mises en pièces, non pas du *Cid*, mais de la poésie (cela m'est arrivé et je le regrette vivement), je connais de grands moments dans des classes où je vais visiter des professeurs.

Il se trouve que cette semaine même, j'ai assisté à deux cours remarquables dans un grand lycée de Marseille. L'un d'entre eux était consacré à *la Petite Cosmogonie portative* de Queneau, qui est un poète presque contemporain puisqu'il est mort il n'y a pas si longtemps, et d'autre part à un texte beaucoup plus ancien, un passage des *Géorgiques* de Virgile, et je peux vous dire que, si les élèves n'ont pas été sensibles à la poésie après des explications de ce genre, c'est vraiment à désespérer de tout. Ces deux explications auxquelles j'ai assisté, non seulement apportaient un savoir aux élèves, mais les faisaient communier, je reprends le terme qui me semble important pour la poésie, dans l'admiration de deux poètes, dont l'un est très ancien, et l'autre plus proche, mais qui sont finalement très proches l'un et l'autre de nous quand nous savons vraiment les étudier.

Joëlle Gardes-Tamine

Je vais présenter ce que j'ai à dire en m'appuyant sur ce qui a été dit ce matin ou plutôt en m'opposant à certains points qui ont été développés ce matin. J'ai été, je dois dire, un peu irritée que la seule fonction qui ait été attribuée à la poésie soit une fonction émotive de compensation. Il me semble qu'une grande partie de ce qui a été dit jusqu'ici est que l'enseignement de la poésie, non pas tant du reste à l'école que dans des lieux parallèles, est une façon d'aider les élèves en difficulté, et en particulier de les aider à s'exprimer, et un des termes qui est revenu

après la lecture de poèmes d'ailleurs très beaux était le terme d'émotion. Un deuxième point qui m'a frappée, c'est qu'un grand nombre de ceux qui ont pris la parole ont laissé transparaître à leur insu un malaise comme s'ils étaient en proie à la culpabilité et à la honte de ne pas savoir répondre à ce qu'ils pensent que doit faire l'école. Je dois dire que je n'aurai aucune honte, aucune culpabilité à dire ce qui est pour moi aussi important dans la poésie que cet aspect émotif.

Je dirai donc pour commencer que ce qui est pour moi aussi essentiel, c'est l'aspect intellectuel. Je reprendrai une affirmation que Camus avait faite dans une interview à propos du théâtre, mais cette affirmation est tout à fait transposable à la poésie. On lui demandait ce qu'était pour lui un grand acteur, il disait que dans l'acteur il y avait trois choses qui intervenaient, c'était d'une part, l'émotion, c'était d'autre part le corps, et c'était enfin l'intelligence. Lorsque le journaliste lui a demandé quel aspect il privilégiait, il a répondu qu'il n'en privilégiait aucun, un acteur qui n'aurait pas les trois éléments serait pour lui un mauvais acteur. Pour moi, un poète qui n'aurait pas les trois éléments serait pour moi un mauvais poète.

Ce matin on a abondamment souligné la dimension du corps, le poète comme poète vivant, ce que Christian Poitevin nous a développé, le poète inscrit dans le temps, dans l'instant, comme lié à un geste, à une parole, à une performance ; on nous a également beaucoup développé cet aspect du poète comme s'exprimant, comme révélant des émotions.

Je dirai pour commencer que la poésie a aussi un aspect de connaissance. Je m'associerai de ce point de vue très modestement à l'affirmation du Prix Nobel de physique Prigogyne qui disait, comme un autre prix Nobel, de littérature, Saint-John-Perse, qu'entre la connaissance scientifique et la connaissance poétique, il n'établissait pas de différence.

Je dois dire que j'ai cette immense chance d'enseigner à l'université où nous ne sommes pas tenus par des programmes, où nous avons un certain nombre d'étudiants, dont on peut penser, avec beaucoup d'optimisme, qu'ils ont choisi la littérature, si bien qu'un certain nombre de difficultés ne se posent pas. Pour moi enseigner la poésie, puisque j'anime des séminaires et des cours sur la poésie, c'est montrer aux étudiants que la poésie est un acte grave. Je sais bien qu'il existe une dimension ludique, je sais bien qu'on peut enseigner la poésie dans le primaire et dans le secondaire sur la base de jeux poétiques mais je dirai que, beaucoup plus profondément, la poésie est un acte très grave parce que nous sommes jetés dans un monde où nous n'avons

pas grand-chose à faire et où il faut pourtant bien vivre. Je crois que la poésie de ce point de vue est un témoignage existentiel fondamental et pour moi enseigner à l'université c'est ceci, c'est montrer que la poésie ouvre des pistes, propose des ouvertures aux grandes questions de l'existence.

Cela ne veut pas dire que j'enseigne de la poésie philosophique mais il me semble qu'il y a une façon d'enseigner la poésie qui est d'aller vers la philosophie. C'est le premier point que je voulais rappeler, point qui n'a pas été évoqué ce matin.

Le deuxième point que je voudrais développer, de manière encore polémique et toujours en contraste avec ce qui a été dit ce matin, c'est que j'ai beaucoup travaillé avec des enfants, en liaison avec des enseignants, tant du primaire que du secondaire. Il me semble que, alors qu'on ne se pose plus seulement la question de l'enseignement de la poésie à l'université, mais qu'on réfléchit sur la nature d'un enseignement qui va servir à former les enseignants du primaire et du secondaire, une chose doit être rappelée, qui ne sera pas du goût de tout le monde : enseigner la poésie c'est s'appuyer sur un savoir. Je dirai que ce savoir, il est double. C'est d'abord un savoir concernant la poésie elle-même et c'est ensuite un savoir concernant l'enfant. Je dirai rapidement un mot de chacun de ces deux savoirs.

Concernant le savoir sur la poésie, il y a d'une part une histoire de la poésie, il y a une histoire des formes poétiques, une histoire des attitudes du poète. Je crois que ce que l'on a souvent évoqué ce matin, c'est une certaine attitude poétique qui est l'attitude contemporaine mais d'autres attitudes ont existé et les avant-gardes qui ont été prônées ce matin sont faites pour passer. Comme le disait Apollinaire : "La mode n'est jamais que le masque de la mort". Je crois donc qu'il est bon de se rendre compte que toutes les présentations que l'on peut avoir d'un mouvement poétique ne sont que des présentations relatives à un moment de l'histoire et à un lieu de ce monde. Il convient donc d'avoir connaissance de ces différentes perspectives sur la poésie. À côté de cette histoire, de cette géographie de la poésie et des formes poétiques, il me semble qu'il y a un savoir important à mettre en œuvre aussi, qui est un savoir sur la langue. On a beaucoup abordé cette question ce matin de savoir si la langue de la poésie s'opposait à la langue ordinaire, ou, au contraire, était peut-être la meilleure des manifestations de la langue ordinaire, s'il fallait concevoir l'enseignement de la grammaire en amont ou en aval. Je crois qu'il faudrait avant tout rappeler un certain nombre de connaissances sur la langue et sur la langue poétique.

Pourquoi, pendant si longtemps, la poésie française a-t-elle utilisé l'alexandrin ? Pourquoi la syllabe, pourquoi le "e" muet a-t-il eu un rôle si important dans notre poésie ? C'est là un savoir. Qu'est-ce-qui oppose la métrique classique à la métrique d'autres langues ? Je crois que ce sont des choses qui ne se règlent pas simplement par des considérations a priori, mais qui nécessitent l'examen minutieux de ce qu'est une langue et de ce qu'est la langue de sa poésie pour faire apparaître les liens qui existent entre les deux. Donc un savoir sur la langue également qui est utilisée.

Il me semble enfin que pour pouvoir enseigner la poésie, il faut s'appuyer sur un savoir sur l'enfant. Une des choses qui me frappe souvent lorsque je lis des propos sur l'enfant et la poésie c'est qu'on considère encore trop souvent que l'enfant est spontanément poète. Il naîtrait poète, et ensuite, à cause de cette institution réductrice, castratrice qu'est l'école, il perdrait ses aptitudes à la poésie. Je crois que c'est une vue caricaturale et qu'il serait bon de connaître quels sont les stades par lesquels passe l'enfant tout au long de son développement de l'école maternelle jusqu'au lycée. Alors j'en prendrai un exemple parce qu'il touche à l'imagination. Il me semble avoir entendu ce matin qu'un des intérêts de la pratique poétique que l'on pouvait faire en dehors de l'école était d'ouvrir l'imaginaire des enfants et leur permettre d'exprimer cet imaginaire. Qui dit imaginaire dit image, et de fil en aiguille qui dit image dit métaphore et comparaison, c'est-à-dire que nous tombons là dans des figures de rhétorique. Or, les études des psychologues, par exemple dans la lignée de Piaget, montrent que le développement de l'enfant ne lui permet pas d'avoir vraiment accès au sens figuré avant douze, treize ans. Très souvent lorsqu'il produit des expressions, que nous trouvons étonnantes, nous disons, voilà des trouvailles, tout simplement parce qu'il ne met pas derrière les mots le même sens que nous mettons, mais ce n'est pas parce qu'il fait une figure. Des études précises, des tests que l'on peut faire passer aux enfants, par exemple leur demander de compléter des poèmes à trous, montrent que très souvent ils ne reproduisent pas les figures, et qu'ils ne comprennent pas celles du texte originel. Il me semble donc que voilà le genre de considération très précise, sans grande envolée théorique, mais qui devrait être la base, les préliminaires, à tout enseignement un peu sérieux de la poésie et qui devrait conduire à ne pas enseigner la même chose aux enfants de quatre ans et aux élèves. Il ne me semble pas avoir vu ça dans la plupart des manuels qui nous sont proposés. Je crois qu'il existe une progression et je pourrai dire par exemple que certaines tentatives en Suisse

dans le canton de Lausanne, qui ont abouti à la rédaction de manuels pour des enfants de l'âge de six ans à l'âge de quatorze ans, ont bien montré justement cette progression, et c'est parce qu'elles se sont appuyées sur un savoir psychologique très précis.

Nicole Casoli

L'IUFM a pour tâche la formation des maîtres, du premier et du second degré, dans une continuité qui devrait s'avérer fructueuse. Pour ma part, je participe à la formation des professeurs des écoles qui se destinent à l'enseignement dans le premier degré. Leur mission sera de conduire les enfants à la pratique et à la maîtrise de la langue : les instructions officielles insistent beaucoup aujourd'hui sur le caractère essentiel de cette maîtrise et sur le rôle primordial des premières années dans sa mise en place. Ces maîtres auront là une tâche difficile, avec un public scolaire très varié dans un métissage qui peut être la source de difficultés ou la promesse de richesse. Et c'est le plus souvent la maîtrise de la langue qui va assurer la réussite. On peut se demander quelle place faire à la poésie dans ce programme austère : objet d'un enseignement spécifique ou support privilégié exploité dans d'autres visées ?

Les enfants que nous accueillons à l'école maternelle sont en cours d'expérimentation sur le langage dans le domaine phonique, dans le domaine sémantique, dans le domaine syntaxique : ils construisent des paradigmes, tâtonnent sur l'axe syntagmatique, cherchent des régularités et nous charment par une certaine pratique de l'écart. Ils diront : "un avion, le navion, un arbre, le narbre, le cheval, les chevals". Ce matin, une intervenante a évoqué le joli mot de "luminer" dont la création témoignait de l'intensité de ce travail sur la langue auquel se livre le jeune enfant. Il prend aussi les mots au pied de la lettre. S'il faut appeler l'ascenseur, on l'appelle vraiment : "ascenseur" ! Et s'il lui reste à découvrir la polysémie, il nous fait parfois croire, et Madame Gardes-Tamine vient de le dire, qu'il pratique la métaphore. Les étoiles sont ainsi pour l'un d'eux des "gouttes de soleil dans le ciel", tandis qu'un autre fera observer que "l'arbre n'a pas de pieds". Ici, comme Queneau, on prend les mots et on les fait frire ; comme le menuisier de Guillevic, on compare, on assemble. Bien sûr, ces enfants ne sont pas des poètes au sens où il n'y a pas là un travail lucide et délibéré sur la langage,

encore que ce regard natif sur les mots dans leur relation avec les choses ait peut être, dans sa gravité, plus à voir qu'on ne croit avec l'interrogation poétique.

Mais alors que ce formidable labeur se fait chez tout enfant qui apprend à parler, des fossés se creusent très tôt et la discrimination s'installe. Il y a bien sûr des âges dans le développement, mais il y a aussi des déphasages brutaux à l'entrée dans une école dont le projet déclaré est la maîtrise de LA langue. Car la langue en question n'est pas la même pour tous et les enfants doivent affronter cette rupture fondamentale. Comment exploiter l'effervescence initiale quand l'enfant entre dans l'âge du raisonnement logique et devient capable d'analyser la relation qu'il entretient avec le monde extérieur ? Dans la mise en œuvre d'un processus dont je crois encore que c'est un processus de conquête, la poésie est un allié précieux, en ce sens que c'est dans sa pratique que l'enfant trouvera le modèle le plus fortement codé tout en ayant le plus fortement le sentiment d'échapper à la contrainte de la norme et de se soustraire aux interdits. On a parlé d'"aveu" ce matin et je crois qu'il faut ici avouer qu'on apprend aux enfants à casser les poèmes, à les démonter, à les trafiquer : grâce à cette entrée ludique dans la langue, il y a une espèce de laisser-passer, de permis de séjour qui est donné à celui qui a su se glisser dans le modèle syntaxique de Paul Fort ou réemployer le vocabulaire de Supervielle. Et quand, aux murs d'une classe, Ahmed ou Magali voient leur production à côté de textes signés Apollinaire, Jacques Prévert, Henri Michaux ou Jean Tardieu, c'est un grand pas vers la réussite.

Et pour nos futurs maîtres à qui la tâche peut parfois sembler insurmontable, quand ils sont stagiaires dans des classes souvent bien difficiles, il y a dans cette manière de se servir de la poésie, un espace de régulation entre l'imprégnation et la structuration, espace précieux s'il en est. Dès l'école maternelle, on apprend à reconnaître la "silhouette" d'un poème, à faire un tri parmi des recettes ou des lettres dans une initiation sommaire à une typologie de textes. Très vite, on s'apercevra que la poésie ne peut aller sans la grammaire, qu'il s'agisse de l'expansion nominale, des présentatifs ou d'une structure syntaxique dont on aura besoin de connaître le nom pour la manipuler aisément. Le but de tout cela est bien sûr l'accès à une écriture autonome et consciente qui est quelque peu du ressort de la créativité voire de quelque chose de plus grave qui pourrait être la poésie. Car bien des enfants, protégés par les contraintes typologiques et syntaxiques, connaissant enfin les termes du contrat d'écriture, peuvent enfin se dire.

Il faudrait évoquer aussi l'importance de l'appropriation du mot par la matérialité graphique, appropriation aussi, et il en a été question ce matin par la matérialité sonore : c'est l'autre manière de s'emparer des mots, d'avoir le plaisir du mot en bouche. Georges Jean évoque la fonction qu'exerce le rythme poétique, comme un retour à la langue première, non pas au sens du verbe, mais au sens du bercement ; l'enfant a en effet un goût pour la litanie, pour la répétition, bonheur de parler, de dire le mot, bonheur de le crier, de savoir qu'on possède un instrument de musique, avec des cordes vocales et une caisse de résonance. Là aussi, le poème, dans la variété des rythmes qu'il offre, peut être un support à l'expression de soi.
Sujet de nombreux mémoires professionnels, la poésie, ou la manière de s'en servir à l'école séduit nos étudiants alors même que beaucoup d'entre eux ont des formations initiales bien éloignées de cette préoccupation : promesse de fédération de ces enfants si différents qui vont leur être confiés, espace de liberté qui au-delà des apprentissages fondamentaux forgera peut-être à certains un autre regard...

Thierry Martin

J'exerce dans une école maternelle à Vitrolles depuis plusieurs années et je suis donc confronté à des enfants qui ont entre quatre et cinq ans et demi. Je suis donc dans la section des grands et mon action, ma réflexion, se situe plutôt sur l'attitude poétique. Cette année, je travaille sur la mise en place d'un projet d'atelier de pratique artistique qui s'intitule *Correspondance* et cet atelier permettra de mettre en valeur un nouveau champ esthétique, une relation entre les arts plastiques, la poésie et les mots.

Nous avons, au sein de l'école, développé depuis deux ans plusieurs autres ateliers de pratique artistique et ils nous ont permis de sentir la relation étroite qu'entretiennent l'acte plastique et l'attitude poétique, l'écriture, notamment par la création et la parution d'un livre, une histoire inventée par les enfants et illustrée par eux. Ce projet *Correspondance* permettra de nous mettre en relation avec une plasticienne-écrivain, que je remercie d'être là, Anne Astier, qui vit à Marseille, et afin de clarifier mon intervention, dans un premier temps, je vais donc présenter ce projet, ensuite je vous présenterai les pistes que les enfants explorent actuellement dans la classe, en commentant un petit objet que je me suis permis d'amener avec moi.

Le projet est une action qui se situe dans un cadre pluridisciplinaire, en relation avec l'intervention d'Anne Astier. Nous allons proposer aux enfants de vivre des ateliers d'écriture. Les enfants de l'école maternelle découvrent l'écrit au fur et à mesure de leur scolarité. En section des grands, on développe des séances de travail à propos des types de texte, le plus souvent possible à partir de situations vivantes et attractives les concernant. Ils se détachent en effet très difficilement de ce qu'ils peuvent vivre personnellement. Ainsi, à partir de cette démarche, nous avons installé dans l'école un lieu d'écriture, dotée d'une imprimerie et de six machines électroniques. Ce lieu est ouvert en permanence pour des activités conduites ou libres.

Notre expérience à partir des bilans de précédents ateliers de pratique artistique, et la force dans laquelle les enfants s'investissent pour créer de plus en plus de sens, utilisant de plus en plus les mots, m'ont permis de construire un projet d'atelier où l'on développerait une activité artistique mettant en valeur la relation du mot et de l'image, du mot et de l'objet. La découverte d'un nouveau champ esthétique, une activité qui pourrait être poétique. Les enfants seront en contact avec la démarche plastique et poétique d'une plasticienne-écrivain, ils pourront s'exercer vis-à-vis de l'écrit, par rapport à elle. Anne Astier rencontrera donc les enfants, pour communiquer, échanger, comparer les démarches de création, comparer les envois des écritures. On va donc instaurer un système de correspondance, entre son atelier et notre école.

Des situations d'apprentissage vont naître, relation de la langue et de la pensée, le rôle de l'écrit, notion d'échange, une activité d'écriture vraie, enrichie par les arts plastiques. On va donc découvrir aussi le sens des mots, ce sont des mots que l'on va tordre dans tous les sens pour les rendre magiques. Ce sont des activités de jeux puisque pour des enfants non lecteurs, la première approche est celle du jeu.

Des notions poétiques de l'image et du mot, donc, et de l'objet et du mot. Nous développerons des démarches d'écriture et d'analyse, des écrits individuels et collectifs. La correspondance permettra de faire vivre aux enfants une situation de production plastique liée à une relation aux mots. Dans ce projet collectif, on ne devra pas oublier de permettre aux enfants de développer des démarches d'écriture personnelles. La difficulté sera de respecter l'émergence et le développement des projets individuels, seule condition de réussite du projet collectif. C'est indiscutablement lié au degré d'investissement de chaque élève. L'acte d'écriture est personnel et déjà à

l'école maternelle on s'en rend compte tout de suite dès qu'on laisse les enfants commencer à s'exercer à l'écriture, on est très vite placé devant la multiplicité, la différence que peuvent traduire les enfants face au mot. Toute leur attitude est extrêmement individuelle.

J'ai amené avec moi un petit objet qui me permet d'illustrer l'investissement personnel et la première relation à l'écriture que peuvent exercer les enfants de cinq-six ans. C'est une activité complètement individuelle, c'est une enfant de six ans qui l'a fait, c'est un petit objet... Sans vraiment définir si l'enfant est poète ou non, déjà il y a le jeu. Yaëlle avait amené ce bocal avec un petit poisson qui est un calicoba, une petite espèce de poisson de rivière qu'on a bien regardé tous ensemble ; ensuite est née une toute petite histoire, par rapport à l'allure du poisson qui avait un regard très agressif. Yaëlle a eu envie d'écrire l'histoire pour sauver la vie du poisson, donc le poisson est retourné dans sa rivière mais il existe sous forme d'un petit collage et d'une écriture.

Pour conclure, je voudrais dire que l'écriture se vit, se construit avec les enfants dans l'école, et que la prise de conscience de l'écriture par rapport à eux est aussi le fait que c'est un procédé qui est susceptible de produire des effets puissants, extraordinaires. Ça permet aux enfants de rencontrer l'écriture dans son espace le plus riche c'est-à-dire celui qui donne une véritable dimension sur notre existence qui est celle de l'imagination.

Mireille Guillet

On reviendra sans doute sur ce que vous faites. Quelques questions pendant dix minutes qui permettront de réagir à chaud sur les quatre premières interventions.

Philippe Castellin

J'ai une question à poser à Monsieur l'Inspecteur. Il me semble que, à l'heure actuelle, le discours le plus avancé est tenu par une institution et j'en suis très frappé. Sur le terrain cependant, et je le regrette, mais je ne constate pas le reflet des excellentes dispositions que vous avez affirmées. Certes, il y a de-ci, de-là, des gens qui mènent des aventures avec beaucoup de courage et qui sont parfaitement intéressantes mais, dans l'ensemble, la vision que j'ai me paraît beaucoup plus noire quant aux pratiques réellement présentes.

Alors moi, ça me gêne. Je pense que le débat aurait été un peu éclairé si on avait procédé à un état des lieux. J'appelle état des lieux un examen précis

de l'ensemble des textes effectivement poétiques étudiés dans les classes du primaire, un examen des cahiers utilisés par les professeurs dans les classes et effectivement l'inventaire des poètes présents. Je pense que par exemple on aurait été extrêmement surpris de constater que des gens comme Carême, Fombeure, sont énormément représentés dans la culture de ces classes-là, alors que l'histoire de la poésie, – certes contestable, parce que le jugement dernier n'est pas arrivé, et sans doute n'arrivera-t-il jamais – peut induire à parler de sur-représentation en ce qui les concerne.

De même je pense que dans le secondaire, au-delà des exemples que vous avez cités (vous avez parlé de Queneau) dans la majorité des cas nous sommes loin de ce type de situation. Pour une bonne raison, c'est que au delà des dispositions dont vous avez parlé, il y a des contraintes qui pèsent sur l'ensemble du secteur enseignant et des contraintes diverses, qui ne sont pas nécessairement celles de l'institution, mais de la société dans son ensemble, qui font que le temps passé dans la poésie, dès lors qu'elle est entendue dans sa pleine dimension, et notamment dans celle d'une rencontre avec une attitude poétique, est du luxe.

C'est, d'une certaine manière, toujours du temps perdu du point de vue de l'enseignant qui se trouve confronté très souvent à des impératifs, sitôt qu'on s'approche des grandes classes, des classes à examen en terme de programme, qui font que la poésie passe après, qu'elle reste une séance, certes inoubliable pour l'enseignant, parfois aussi pour l'enfant, mais comme un dimanche égaré au milieu d'une semaine grise. Entre le dispositif général des textes et ce qui se passe dans le réel, il y a souvent un grand hiatus et j'ai l'impression que votre intervention masquait ce hiatus.

Alain Attali

Je vous remercie d'avoir fait à la fois la question et la réponse, puisque vous avez formulé vous-même une idée que je partage entièrement, à savoir qu'il y a des contraintes. Il est vrai également qu'il y a un véritable hiatus entre les intentions dont j'ai fait état et la pratique dans bien des cas. Cela dit, il me semble qu'un effort doit être tenté, y compris compte tenu de ces contraintes. Le fait qu'il y ait par exemple des épreuves de baccalauréat ne doit pas du tout nous empêcher d'étudier les auteurs que les élèves présenteront ou qu'ils utiliseront dans leur dissertation, dans leur composition française comme nous disons, d'une façon qui ne soit pas justement dans une optique comparable à celle que Madame Gardes-Tamine et moi-même

avons indiquée tout à l'heure. C'est vrai qu'il y a un certain nombre de contraintes, mais il ne faut pas non plus que les professeurs se réfugient derrière ces contraintes, même si elles sont prégnantes, pour continuer à présenter la poésie d'une façon tout à fait artificielle, ce qui permet ensuite aux contempteurs de l'école justement d'insister sur ce qui ne va pas plutôt que sur ce qui va.

Je suis frappé par le fait que, en préparant ce colloque, en lisant un certain nombre de publications, j'ai pu noter que l'on s'arrangeait pour faire de son chien un animal enragé pour pouvoir le tuer. Donc, on expliquait que, par exemple, la lecture des textes poétiques est mauvaise parce qu'elle est essentiellement une lecture d'ordre théorique, ou une étude du signifiant poétique seulement. Mais il y a également une pratique dans les classes qui est souvent une bonne pratique. Cela dit votre intervention ne fait que concrétiser ce que j'ai pu constater depuis deux ans que je suis inspecteur, à savoir que la pratique dans les classes est effectivement très souvent éloignée de ce que souhaite l'institution, et je vous remercie au passage d'avoir rendu cet hommage à l'Inspection Générale…

Nicole Casoli

Je voudrais dire qu'on trouve aussi bien dans l'enseignement élémentaire des gens qui travaillent encore sur Tristan Klingsor ou Maurice Carême mais on rencontre aussi des amateurs de Paul Fort ou de Jules Supervielle : c'est la vie en train de se faire... On assiste encore à des séances de récitation où l'élève va au tableau avec son cahier, regarde le tableau parce qu'il craint de regarder ses camarades ; et le maître note... En ce sens on a peut-être raison de nous dire que nous discourons sur un élève imaginaire, dans de la pure fiction pédagogique. J'aimerais ajouter que j'ai bien aimé entendre ici parler d'arts plastiques parce que c'est une entrée, comme peuvent l'être le rap et le tag évoqués ce matin avec une pratique corporelle et un investissement total qui pourraient être exploités.

Joëlle Gardes-Tamine

Je ne suis absolument pas d'accord sur ce dernier point. Je pense que le rap, c'est très bien, j'en écoute, le tag c'est très bien mais nous sommes en train de parler de l'école et de l'institution et ça n'est pas le rôle, en tout cas ça n'est pas ainsi que je conçois l'école, que de caresser les gens dans le sens du poil. Il y a le rap, il y a le tag mais à côté il y a Baudelaire. Baudelaire, ils ne

le rencontreront pas dans la rue, ni Rutebeuf, ni Villon, ni Racine. Il faut que l'école le leur apporte.

Intervenant dans la salle

Je voudrais intervenir pour poser deux questions associées à la fois à Monsieur l'Inspecteur et à Madame Gardes-Tamine, concernant les définitions qu'ils nous ont proposées de la poésie, auxquelles je souscris tout à fait. La première définition qu'ils nous ont proposée est étymologique, celle de la poésie comme fabrication. Ne vous semble-t-il pas que cette définition reste relativement extérieure ? Je m'explique. C'est une définition valable pour les enseignants, ceux qui font fonction d'enseigner, puisqu'elle présente la poésie comme objet de savoir historique ou linguistique ou comme objet même de plaisir ou de lecture. Cela dit l'objectif de savoir reste en soi institutionnel, c'est celui de l'école, et l'objet de plaisir ou l'objet de lecture du texte poétique reste lui fonction d'une relation qui est tout à fait aléatoire, celle d'une rencontre de circontance entre un auteur et un élève.

Autrement dit, ce sera ma deuxième question, comment l'enseignant peut-il faire de la poésie une démarche interne ou intérieure à l'élève ? Ne risquons-nous pas à trop vouloir faire des démarches qui soient institutionnelles ou culturelles dans un sens plus large, une manipulation langagière au sujet des textes poétiques, conçus à ce moment-là comme objet de fabrication ou un historicisme érudit si nous tombons dans l'étude strictement historique du texte poétique ? Le plaisir, propre au texte poétique, est-il communicable, est-il transférable ?

Mireille Guillet

Je voudrais intervenir à propos de la note, c'est-à-dire de l'évaluation ; mais dire tout d'abord, en total accord avec Joëlle Gardes-Tamine, que depuis quelques années, il y a un mot qui sévit dans l'Éducation Nationale : le JEU ; le jeu pris comme amusement, comme s'opposant à l'effort, la difficulté. Ainsi, la langue de l'effort est devenue interdite à l'école.

Or je crois que *rien* ne remplace l'épreuve. C'est vrai qu'il n'est pas facile de se coller à un texte de Baudelaire ou d'Apollinaire. Mais il faut, à un moment donné, l'imposer, sans hésiter. De même, il importe d'évaluer, parce que les enfants ont besoin de savoir où ils en sont, y compris par rapport aux autres. Quand un élève produit un énoncé, une phrase qui paraît "belle", l'assimiler à du Baudelaire ou à du Mallarmé, c'est "le caresser dans

le sens du poil" comme disait Joëlle Gardes-Tamine tout à l'heure, et donner dans un système où tout est égal à tout, où on met sans sourciller Wagner ou Mozart sur le même plan que le rappeur à la mode. Il faut faire un sort à cet éloge de la facilté et, sans excès dans un sens ou dans l'autre, revenir à de réelles exigences, et à des pratiques qui situent le travail, à l'école comme à l'université, dans l'effort.

Marie-Louise Issaurat

Je ne crois pas qu'on dise, à l'école : "Faites selon votre bon plaisir, ne faites plus d'efforts !". Ce qui me semble dominer aujourd'hui, c'est une dissociation très forte du plaisir et de l'effort, avec l'idée sous-jacente que le "scolaire" ne signifierait que l'effort, voire surtout l'ennui. Les explications de textes, les exercices canoniques seraient inévitablement ennuyeux ; le plaisir de lire, la poésie vivante ne pourraient exister qu'en dehors de ces parcours obligés. Ce n'est pas nécessairement vrai, ces exercices donnent aussi lieu à de véritables lectures initiatrices qui ne dénaturent pas les textes, nous pouvons en outre nous demander de façon plus essentielle s'il n'y a pas du plaisir dans l'effort et de l'effort dans le plaisir défini autrement que par sa connotation actuelle de facilité consommatrice. Je crois que cette scission s'est intériorisée dans l'Institution et chez les enseignants.

Pour répondre à Philippe Castellin et dans la suite de ce qu'affirmait Monsieur l'Inspecteur Général Attali lorsqu'il notait que l'Inspection était en avance sur ce qui se passe dans les classes, je ne pense pas que ce soit parce que les professeurs manquent d'imagination ou d'initiative, mais parce qu'ils s'autocensurent. "Aujourd'hui, on se permet un moment de plaisir" m'arrive-t-il d'entendre lorsque j'assiste à un travail qui s'écarte un peu de la représentation assez figée et académique qu'on se fait des exercices canoniques. Par rapport à quel interdit se situe-t-on ? Par rapport à quel "interdicteur" ? Parce que si ce n'est pas l'Inspection (je suis moi-même inspecteur) qui interdit ni les Instructions Officielles caractérisées en Français par leur ouverture, qui donc interdit ?

Est-ce une sorte de sur-moi produit par l'Institution ? Je force l'image mais il existe une sorte d'interdit intériorisé ? À croire que la langue n'est pas maternelle pour rien puisqu'on y fait des fautes et non des erreurs... On a

d'ailleurs insisté tout à l'heure sur l'interdit du langage en présentant la poésie comme ce qui permettait de s'en emparer. Je ne peux pas réagir à cela exactement de la même manière si je me pose la question en tant qu'écrivain ou comme le professeur que j'ai été pendant dix-huit ans. Il n'y a pas nécessairement contradiction mais points de vue différents dont résulte une complexité d'approche reflétée par les propos tenus ici et issus de multiples expériences.

En tant qu'écrivain, il m'est clair que le langage peut être perçu sous le signe de l'interdit (c'est aussi un fait d'époque qui reflète une définition de l'être et un rapport au monde). J'ai dit précédemment que la poésie était jouissance de la langue. Dans cette perspective, l'interdit, ou la difficulté de la langue, ou la perception de la langue comme étrangère, ne sont pas nécessairement à éliminer, comme si l'on rêvait d'une transparence originelle, comme si existait une langue première saisissable dans une immédiateté émotionnelle, qui ferait, qu'antérieurement à toute culture, dans une intériorité de paradis terrestre, on serait immédiatement (au sens de sans médiation) poète. Une illusion de cette sorte traverse les débats sur la poésie. Elle nourrit l'opposition entre le travail rejeté du côté du scolaire et du stérile et une immédiateté du plaisir et du sens située ailleurs, dans ce qui apparaît comme un avatar de l'inspiration. Or nous savons que l'opposition est loin d'être aussi manichéenne. Du point de vue de la création poétique, c'est une évidence. Du point de vue de l'enseignement on se retrouve face à des représentations très contradictoires : tantôt, par exemple, la poésie est perçue comme difficile voire inaccessible, tantôt, à l'inverse, comme ce qui peut immédiatement libérer le rapport à la langue.

Il me semble que c'est aussi le lieu ici de se poser la question de cette intériorisation par l'Institution de représentations qui la dépassent. Sur celles-ci se greffe la tendance normative dont je parlais précédemment. Les corps d'Inspection, les Instructions Officielles représentent la règle, non la norme – la règle instaure la liberté alors que la norme stérilise. Pourquoi cette transformation de la règle en norme ? Est-ce dû à l'Institution elle-même, à la pression sociale ou à autre chose encore ? La question peut se poser.

Intervenant dans la salle

Je voudrais relever un terme qui m'a profondément choqué dans une des interventions précedentes. Il s'agissait de la rencontre aléatoire d'un auteur, d'un texte et d'un élève. C'est le terme aléatoire qui me choque le plus parce

qu'il me semble que nous, les enseignants, représentons cet aléa. Il me semble que c'est à ce moment-là et dans l'attitude que nous avons pour produire une communion, qu'il y a effectivement la possibilité d'éveiller, de créer, de réaliser ces moments qui sont toujours privilégiés mais qui ne doivent pas être exceptionnels.

Intervenant dans la salle

Sur le problème de la contrainte, et sans aller très loin, on peut dire que, au-delà même de la poésie, l'explication de texte, la lecture méthodique en question a un inconvénient profond, c'est que l'élève que nous avons devant nous ne doit pas seulement y apprendre quelque chose, se cultiver, et être sensible à la beauté du texte, il doit un jour précis, convoqué par le rectorat, être performant sur ce texte. Je crois que cette performance, ce qu'on appelle l'oral de Français, est en train de fossiliser complètement l'apprentissage ou le plaisir du texte.

Dans les périodes précédentes, les gens très cultivés qui apprenaient le Français ou la littérature dans le Lagarde et Michard n'avaient pas à être un jour performant sur un texte. Comment faire lorsqu'on sait, par expérience, que l'élève va se voir demander tout d'un coup, où il y a des oxymores dans le texte ? Comment faire quand on est, comme ça, corseté d'expériences douloureuses, d'interrogations. Il faut que l'élève soit armé de pied en cap comme pour la bataille de Marignan. Je crois qu'on a fait fausse route en introduisant cet oral complètement sophistiqué, c'est presque une forme d'art de ne pas avoir l'air de réciter quand on récite. Je crois que cet oral-là a fait son temps, il a duré dix ans, ça suffit.

Évelyne Pouzalgues

Je souhaiterais apporter quelques précisions concernant l'intervention sur le bachotage. Premièrement il ne s'agit que de la classe de Première, d'une extrême classe de première et donc pas de l'ensemble du lycée. Je sais très bien qu'en classe de seconde, un certain nombre d'expériences se font qui ne sont pas nécessairement du bachotage.

Deuxièmement, vous dites que la lecture méthodique a instauré le bachotage, ce n'est pas vrai, il existait déjà. Au contraire la lecture méthodique voudrait instaurer des pratiques différentes, et je

crois que nous sommes nous-mêmes, dans une certaine mesure, responsables des pratiques que nous avons, et il ne faut pas dire toujours que c'est l'horizon du baccalauréat qui obère toutes nos pratiques.

Intervenant dans la salle

J'ai juste un témoignage à faire et une question perfide après.

Je suis malheureusement enseignant depuis plus de vingt ans en lycée et malgré cela, je peux apporter peut-être à Madame l'Inspectrice un élément sur l'origine de la contrainte. Cela fait environ douze ans que j'introduis systématiquement chaque année en première, sur mes listes de textes des éléments que je juge à tort ou à raison novateurs. J'ai moins de 10 % de mes élèves qui sont interrogés dessus. Ceci uniquement à titre de témoignage pour avoir notamment fait intervenir, je donne un exemple mais ce n'est peut-être pas le lieu puisque ce n'est pas de la poésie, François Bourgeon, *Les passagers du vent*, sur une liste de textes en première F. Aucun élève sur les 36 que j'avais, n'a été interrogé dessus.

Alors quand on me parle de faire de la poésie, de faire de la vie, très bien, mais les contraintes on sait d'où elles viennent, alors je rejoins volontiers ce que dit Monsieur l'Inspecteur Général sur l'absence de contraintes ou la liberté des instructions officielles. Maintenant moi je ne parle pas comme Madame l'Inspectrice Régionale, d'autocensure ou de schizophrénie mais je crois que le système génère lui-même ses propres perversions.

Une question perfide maintenant. J'ai entendu dire que l'enfant n'est qu'accidentellent et non intentionnellement poète. Je voudrais savoir qui peut se prétendre à 100 % intentionnellement poète ?

Joëlle Gardes-Tamine

C'est moi qui suis visée par cette perfidie. Nul ne peut répondre dans l'absolu, j'en ai bien conscience, mais je me placerai sur un plan méthodologique où il me semble que l'on n'a pas du tout affaire au même phénomène selon que c'est un enfant de trois ans ou de dix ans qui dit une petite phrase étonnante, par exemple qui appelle serpent le mouvement d'une petite voiture, et je pense qu'il est important qu'on reconnaisse cette différence. Je sais que le critère de l'intention n'est pas décisif, et je vais dire les choses autrement. Je ne me place pas sur le plan de l'intention, je regarde l'étendue de vocabulaire dont dispose un enfant de deux ans et dont dispose un enfant de dix ans qui dit la même chose, je repère ce qu'un enfant de

2 ans, 3 ans, ou 4 ans peut comprendre dans un texte et ce qu'un enfant de 10 ans peut comprendre et je dis, ce n'est pas la même chose. Je ne dirai pas celui de 2 ans est moins ou plus poète que celui de 10 ans, je dis ce n'est pas la même chose parce qu'ils n'ont pas les mêmes mécanismes intellectuels. Il faut en tirer la conclusion sur le plan de l'enseignement sinon, et là j'irai jusqu'au bûcher pour ce genre de choses, on nivelle tout et je trouve que c'est dommage. Ceci dit, je peux admirer, si on me propose sur une feuille, des choses dites par un enfant de 2, 3, 4, 10 ans. Extraites de leur contexte, je serai incapable de les juger. Mais il me semble que l'enseignement est un enseignement en situation qui prend des enfants qui ont un âge et qu'il faut en tenir compte.

Sylvain Aschero

Je suis un enseignant qui enseigne la poésie. Pour autant je ne la confisque pas. Je reste ouvert à ses différentes expressions. Je ne dédaigne pas une certaine poésie rhétorique, le jeu des mots, l'espièglerie verbale : la langue parfois aime la langue et à se prendre dans ses ornements. Pourquoi pas ? Pourquoi pas le plaisir ? Mais, à travers les instructions et les permissions qui me sont données, je vise quelque chose à quoi je tiens s'agissant de la poésie : la manière dont l'élève lui-même peut se penser dans ce monde.

Il y a cette poésie qui révèle le réel, le fait être et permet à l'élève de l'approfondir. Comme une certaine peinture moderne, je pense à Klee, à Kandinsky par exemple, se dégage de la vision ordinaire et conduit à voir le monde autrement, une certaine poésie le donne à penser autrement. Le réel ne se montre pas, il se démontre avançait Bachelard. Et cette poésie a la propriété d'être éclairante, de faire valoir des zones jusque là cachées. Si elle n'était plus là pour éclairer diversement des objets qui n'ont rien de nécessairement visibles, le monde, mais aussi bien soi-même, pâliraient. De l'extinction des feux à l'ankylose… En ce sens la poésie est chose grave. Elle nous ouvre à l'altérité du monde, à notre propre altérité, à un espace toujours à conquérir, à un monde qui, sans elle, se figerait. Alors, si le monde est un réservoir inépuisable de sens il est bon que les élèves soient sensibles à la puissance imageante de la poésie.

Bien entendu, je n'enseigne pas tout. Je n'y suis pas tenu. J'enseigne aux élèves à accomplir un parcours, à être inquiets, à s'interroger, à ne pas se

fossiliser dans des convictions brutales, à ne pas vouloir avancer avec des idées arrêtées. J'en espère, au-delà du bénéfice scolaire, une ouverture au dialogue, une écoute plus fine, une meilleure prise en compte de l'Autre sous ses formes les plus diverses, mêmes celles qui étonnent ou dérangent. Je pense à Jabès : "L'étranger te permet d'être toi-même, en faisant, de toi, un étranger".

Tout le monde aura compris que je profite de la situation : par la poésie, avec mes élèves... nous apprenons à rester ouverts au monde.

Jean-Marie Gleize

Je vais être un peu décevant par rapport à tout ce qui a été dit pour deux raisons. La première c'est que, malgré l'apparence, malgré une pratique d'enseignement, de dialogue ou de monologue "pédagogique", j'ai un rapport *écrit* à la poésie, pour moi la relation au fait poétique, qui est d'abord la réaction au texte poétique, c'est d'abord une réaction écrite. Par conséquent il m'est toujours très difficile de m'expliquer oralement là-dessus même si les circonstances m'y amènent et m'y contraignent.

La deuxième raison c'est qu'il y a un certain nombre d'années, je croyais avoir une idée relativement précise, j'étais très militant dans des organisations pédagogiques, j'avais une idée très précise de ce qu'était enseigner donc le mot "enseignement" ne me posait pas de problèmes, et la notion de "poésie" était plus claire pour moi avant. Mais à mesure que j'apprends à connaître la poésie, c'est précisément pour moi ce qui n'a pas de définition très stable. Je fonde ma présence d'enseignant sur cette idée que la poésie est quelque chose que je ne connais pas très bien, c'est vraiment le lieu même d'une sorte de vacillement définitionnel. C'est pour ça que chaque fois que j'entends des définitions de la poésie, la poésie c'est le rythme, c'est le jeu avec les mots, à chaque fois je me dis non. On peut très bien imaginer une poésie qui évite toute musicalité, qui se situerait dans une sorte de recherche utopique de neutralité absolue.

Dès lors je me sens presque heurté d'entendre que la poésie c'est le rythme, c'est la musicalisation de la langue, ou l'harmonie, l'eurythmie, encore pire, pourquoi pas la cacophonie ? Corbière cacophonique c'est autant la poésie que Lamartine ou Verlaine euphoniques, à un certain moment de leur travail. Ce n'est pas plus l'euphonie que la cacophonie. Je dis en fait que

chaque poète était bien évidemment face à la question de savoir ce que c'est et de savoir ce qu'il fait.

Pour me situer par rapport à ce que j'ai entendu tout à l'heure, Joëlle Gardes-Tamine est dans la même situation que moi, je me sens très proche de son propos et en même temps dans un certain décalage. Il y a deux mots que j'ai relevés qui m'intéressent beaucoup. Réagissant à des choses qui ont été dites ce matin, elle a parlé de *gravité* à propos de l'acte poétique en s'opposant à cette idée ludique de la poésie. Elle a souligné que le travail poétique était du côté d'un acte grave. Elle a situé la gravité d'une certaine manière. Pour ma part je la situerai autrement ou complémentairement à ce qu'elle a dit.

Pour moi la poésie concerne une certaine difficulté des individus que nous sommes vis-à-vis de l'expression, vis-à-vis du langage. La poésie commence là où il y a un malaise, là où il y a crise, là où on se met, au fond, à chercher sa langue, là où on commence à ne plus savoir exactement comment faire avec ça, comment s'exprimer, comment s'exprimer vraiment. Pour moi la poésie s'origine dans ce malaise, et je le constate chez énormément d'écrivains, aussi bien chez quelqu'un comme Lamartine pour qui la poésie formulable, la poésie formelle, dans ses conventions métriques, était très éloignée de l'idée utopique qu'il se faisait de la poésie idéale. Il s'affronte à un problème insoluble, à une aporie en quelque sorte, il va écrire une poésie faute de mieux. Il n'est pas le seul, n'importe quel poète est animé par cela, Rimbaud, Ponge, Michaux.

Je commenterai donc la gravité dont a parlé Joëlle du côté du malaise parce que je ne supporte pas – mais je ne veux pas non plus imposer mes obsessions aux gens qui sont là –, les gens pour qui la poésie serait une façon de s'ébaudir dans la langue, qui n'ont que le mot plaisir du texte à la bouche. Il me semble que toute expérience poétique un peu sérieuse, un peu réelle a toujours été un débat d'un individu avec une difficulté, voire, dans certains cas, une impossibilité de parler. Et le poète n'est pas non plus forcément celui qui parle mieux que les autres, une espèce de virtuose du langage. C'est plutôt quelqu'un qui parle un peu moins bien que les autres, et qui avec cette difficulté fait œuvre finalement.

L'autre mot que j'ai relevé dans les propos de Joëlle Gardes-Tamine est la notion de *savoir*. Elle dit que si on enseigne la poésie, c'est clair, il faut s'appuyer sur un certain savoir et là elle part en guerre contre certaines tendances à évacuer le savoir au nom de l'immédiateté, la spontanéité etc.

Effectivement, enseigner la poésie, c'est par exemple, enseigner de toute façon l'histoire de la poésie, et c'est en tout cas, sinon l'histoire de la poésie exhaustivement, du moins enseigner que la poésie a une histoire. Parce que la plupart des malentendus concernant la poésie proviennent du fait que les gens croient qu'il y a une espèce d'immutabilité, il y a la poésie in abstracto, la poésie c'est une espèce d'entité, d'essence qui ne bouge pas. Or on n'écrit pas de la poésie de la même façon avant et après Rimbaud, ou avant Mallarmé et après Mallarmé. Il y a une histoire de cette pratique particulière qu'est la poésie et nier cette histoire me semble être la grande opération dangereuse et provocatrice d'énormément de malentendus.

Donc moi je resitue ces langues dans leur histoire, et c'est aussi pour cela qu'il me semble très mauvais d'autonomiser complètement la poésie, d'imaginer qu'il pourrait y avoir un enseignement de la poésie qui serait complètement à part de l'enseignement de la littérature. Dire qu'on enseignerait la poésie comme on enseigne la danse me paraît dangereux. Ca serait couper la poésie, or elle avance et elle progresse, au contact de ce qui n'est pas elle évidemment. La poésie elle a à s'appuyer, à chercher la rencontre, c'est Olivier Cadiot qui parle de genre d'accueil, je crois qu'elle n'avance que par l'impureté, par la contamination d'autres genres, par sa compromission avec la prose. Une des notions les plus perturbantes que je connaisse est celle de poésie pure.

Je ne connais pas de poète qui ne reécrive pas à sa manière l'histoire de la poésie. Les poètes sont constamment à s'interroger sur l'origine de leur parole, non seulement l'origine personnelle mais aussi l'origine historique. Je suis donc d'accord avec le fait que du savoir est en jeu dans l'enseignement de la poésie mais je dirai aussi qu'il ne faut pas se bloquer sur l'idée d'un savoir positif, sur l'idée d'un contenu positif du savoir. C'est vrai que la poésie a affaire aussi fondamentalement à une *ignorance*, au non-savoir. Je crois que la poésie ne s'achève dans aucun savoir. C'est peut-être aussi la différence malgré tout, même s'il est question de connaissance de part et d'autres, c'est le même mot mais ce n'est pas la même chose, entre la démarche scientifique et la démarche poétique. Certains voudraient la faire coïncider, y compris Saint-John-Perse dans son fameux discours de Stockholm mais je n'y crois pas du tout. Il y a quelque chose de tout à fait particulier dans la démarche poétique, c'est qu'elle ne s'achève, elle ne se résout dans aucun savoir. Elle est un mouvement vers un savoir, vers une connaissance, elle est un procès mais elle ne peut s'arrêter, ne peut se proposer aucune vérité.

J'enseigne la poésie contemporaine, avec tous les guillemets possibles, au sens historique du terme, puisque j'enseigne aussi bien Ponge, Michaux que Bonnefoy, Dupin, que Deguy, Roubaud, que Hocquard, Alferi. Pour moi la poésie contemporaine est la poésie jusqu'à aujourd'hui. Pourquoi je l'enseigne sachant qu'elle est peu enseignée et qu'il est assez difficile de l'enseigner ? Je le fais parce que je résiste aux résistances, je résiste à l'hégémonie d'un certain nombre de pratiques littéraires qui sont largement médiatisées, je résiste à l'hégémonie du narratif en général. Je pense que la poésie est une pratique riche, multiple, complexe mais elle est largement socialement invisible et il y a des lieux où elle se rend visible, par exemple le cipM. Certains enseignants devraient avoir comme travail de fabriquer des lecteurs pour ça. D'autre part je résiste à l'exclusion de la poésie contemporaine dans l'enseignement secondaire et on rejoint là un problème qui a été évoqué tout à l'heure. Ça va jusqu'au point où beaucoup de jeunes, et de moins jeunes et même de gens cultivés croient que la poésie contemporaine n'existe pas. Il n'y a plus de poètes. C'est très curieux pour un art vivant et si créatif.

Si vous regardez les programmes d'agrégation depuis un certain nombre d'années, vous voyez ce qu'on appelle la poésie au XX^e^ siècle. Si la poésie n'est pas enseignée dans les lycées, sauf rare exception, c'est aussi parce que pour une large majorité des professeurs qui enseignent le français, la poésie au-delà du surréalisme est un espace obscur et indistinct. On comprend que certains professeurs qui s'y intéressent n'osent pas envoyer leurs élèves au casse-pipe en mettant des noms sur les listes du bac. Dans le meilleur des cas l'élève n'est pas interrogé mais si il est interrogé, qu'est-ce qui va se passer ? On manifeste donc une prudence tout à fait légitime pour éviter tout malentendu et pour que l'élève soit dans les meilleures conditions possibles.

Je suis donc de ceux qui enseignent qu'il existe une poésie expérimentale, une poésie sonore, une poésie visuelle, une poésie performance et d'autres formes de poésie. Il faut informer et un des problèmes effectivement est l'inaccessibilité des documents. Je souhaiterais qu'une institution comme le cipM soit plus largement ouverte sur l'université, avec une plus grande possibilité d'utiliser la bibliothèque, et les matériaux d'archives. Il faudrait prendre des initiatives dans ce sens parce qu'il y a une complémentarité entre cet enseignement tel que je l'envisage et cette banque de données qui est là, d'une richesse inouie.

Evelyne Pouzalgues

Je veux revenir sur la dichotomie déjà longuement dénoncée au début de l'après-midi entre d'une part le fait qu'on goûterait le plaisir de la poésie en dehors de la classe et que d'autre part la poésie ennuierait au sein de la classe.

Ce que je vous propose donc de choisir c'est l'entrée la plus difficile, c'est l'explication de texte en classe de lycée, c'est là souvent qu'on a l'impression que le goût du texte, le plaisir du texte, la joie du texte, peut se perdre le plus facilement.

Je n'apporterai qu'un élément de contribution, pour engager le débat : je vais essayer de faire le lien entre la lecture et l'explication. Faire un peu le lien entre l'émotion que peut éprouver l'élève et l'intelligence, le lien entre le plaisir de sentir et le plaisir de comprendre. Le premier avantage de l'explication de texte dans une classe, c'est que l'élève a l'occasion de goûter le plaisir qu'il y a à comprendre. Au départ, il peut éprouver le plaisir de lire. Ce qui lui arrive ensuite c'est que, grâce à l'ambiance de la classe, il va vouloir entrer pour lui-même dans une démarche d'élucidation, c'est-à-dire chercher à comprendre pourquoi le poème, qui a produit sur lui cet effet-là, pourquoi ce poème a produit cet effet, pourquoi il communie avec le poème. Trouver les réponses à ces questions procure un certain plaisir personnel mais comprendre ce qui l'a fait entrer en contact avec le poème c'est aussi l'expliquer à autrui et de là vient progressivement pour l'élève le plaisir de faire comprendre à autrui.

Il y a un échange dans la classe et c'est cet échange qui peut contribuer à créer un espace de communication. C'est ce qui fait une partie du dynamisme de l'explication dans l'univers de la classe.

Nous avons parlé de la lecture méthodique comme découverte de sens. C'est vrai que dans la classe il peut y avoir un au-delà qui est enfin perçu. Au départ on comprend quelque chose du texte et par la rencontre avec ce que disent les autres, avec le professeur, on peut jouir de nouvelles perceptions du texte. Donc il y a dans l'explication une forme de dynamisme dont on pourrait peut-être s'aider au moment difficile où l'on sent que les élèves de lycée ne peuvent plus suivre.

D'autre part en lycée comme ailleurs on pourrait se centrer beaucoup plus sur la lecture elle-même. On a tendance à expliquer le poème et à ne pas suffisamment proposer aux élèves la lecture de poèmes. On fait faire des lectures de romans, des lectures de théâtre avec les problèmes que cela

pose, mais lorsqu'il s'agit de faire lire des poèmes, on a peur que les élèves ne les comprennent pas, on retourne à cette idée du difficile dont on parlait précédemment et comme on a peur qu'ils ne comprennent pas, on a tendance à les laisser aller seuls vers le recueil poétique. On a tendance à vouloir passer toujours par l'explication dans le cadre de la classe.

D'ailleurs on remarque que les élèves, quand on leur demande s'ils sont lecteurs, pensent toujours à la lecture de romans ou de pièces de théâtre mais ne pensent pas à la lecture de poèmes. Telle anecdote rapporte les préoccupations d'élèves qui disent à leurs professeurs, "non je ne lis pas", et le professeur découvre plus tard qu'ils lisent de la poésie ; et le professeur découvre aussi, s'il observe un peu, que pour lui-même lire signifie essentiellement lire des romans, à la rigueur des pièces de théâtre, que la lecture n'est pas la lecture de poésie mais la lecture de roman. Une forme de réhabilitation de la lecture de la poésie pourrait aider un peu.

Ce qui est intéressant également dans la lecture de la poésie, tout autour de l'explication de texte, c'est que la lecture de la poésie, à la différence de la lecture de roman, peut permettre à l'élève de découvrir la lecture lente : on peut passer du plaisir de l'histoire, puisque en général la première expérience de lecture est celle du roman, au plaisir du texte lui-même. Comme disait Barthes, "Ne pas dévorer, ne pas avaler, mais brouter, tondre avec minutie". Il est vrai que la lecture peut permettre aux poèmes d'entrer dans la classe de cette autre façon, de continuer à entrer dans la classe de cette autre façon.

Et puis la lecture du poème, c'est aussi l'importance de la voix. À ce propos, nous sommes actuellement à la MAFPEN dans une situation de formation : cette année et l'année prochaine d'ailleurs puisque c'est une entreprise à long terme, nous essaierons d'aller un peu plus loin dans la réflexion sur la poésie, sur la didactique de la poésie ; la formation de formateurs peut peut-être aider, à sa façon, à aller plus loin. Dans l'année nous avons un certain nombre de rencontres prévues et nous commençons à imaginer la possibilité de produire des textes à partir de ces recontres. Nous aurons un week-end de travail avec une comédienne chanteuse, qui travaillera donc sur la voix et qui nous offrira certainement d'autres ouvertures ; elles permettront ensuite, par la formation dans les classes de collège mais aussi et surtout dans les classes de lycée, d'aller plus loin que les écueils que nous rencontrons à l'heure actuelle.

Marie-Louise Issaurat

Le débat a été très riche. Beaucoup de choses ont été dites que je souhaitais évoquer et sur lesquelles il est à présent inutile d'insister.

Tout d'abord une précision par rapport à ce que j'ai dit dans ma précédente intervention à propos de l'autocensure. Je ne parlais pas des personnes mais de l'Institution et me posais la question en tant que membre de cette institution : comment réagir lorsqu'on voit se creuser le fossé entre d'un côté la poésie vivante définie par une série d'équivalences sur lesquelles je reviendrai et d'un autre, le système scolaire perçu comme stérilisateur ? Cette dichotomie pose un réel problème.

Je voudrais l'illustrer par mon expérience de professeur et d'inspecteur. Ceux qui préparent les sujets d'examen, ceux qui interrogent au baccalauréat, ceux qui enseignent sont les mêmes professeurs. J'observe chez eux un très grand souci de ne pas défavoriser les élèves et de les conduire à la réussite de leurs examens. Ce souci est légitime et il ne peut aller sans répercussions sur l'enseignement dispensé. Pour obtenir le plus de réussite possible, on se dit qu'il faut prendre le moins de risques possibles, ce qui se conçoit par rapport à un minimum minomorum de connaissances d'ailleurs fort difficile à définir et qui mériterait d'être explicité.

Lorsque j'enseignais en lycée et qu'on me demandait des sujets de bac, j'étais devant un dilemne. Choisir un poème de Bonnefoy, par exemple, m'aurait tentée mais c'était prendre le risque de dérouter des candidats qui, dans leur majorité, n'en auraient jamais entendu parler. Chacun est confronté à ce problème. Le professeur se retrouve Janus bifrons, avec des comportements différents devant la classe ou dans la perspective de l'examen. Ce n'est pas psychologiquement que les enseignants seraient habités par une contradiction – les collègues sont cohérents et conscients – c'est parce qu'ils sont face à la pression de nécessités divergentes voire contradictoires.

Ce type de question a des incidences très concrètes. Doit-on, par exemple, maintenir ou supprimer le commentaire composé au baccalauréat ? On connaît les raisons des deux partis. En tant que poète (puisque plusieurs ici me connaissent sous le pseudonyme de Claude Ber, même si j'interviens à cette table en tant qu'inspecteur) j'ai moi-même parfois envie de dire : "Assez, ça suffit ! À quoi bon maintenir un exercice initialement enrichissant mais que fige souvent (pas toujours heureusement !) l'abus de grilles stérilisatrices et de schémas mécanistes incompatibles avec une véritable lecture ?". Dans ce cas, l'approche de la poésie se scolarise au sens péjoratif

du terme et on risque d'entretenir l'illusion d'une initiation à la lecture plutôt que de la conduire réellement. Mais, d'un autre côté, supprimer cet exercice, renoncer au texte poétique jugé par les uns trop difficile, par les autres rebelle à l'étude, c'est risquer d'éliminer définitivement la poésie de la classe. Par pression sociale. Si c'est inutile à l'examen combien l'aborderont encore ? Les instructions et recommandations officielles auront beau insister sur la nécessité de ne pas réduire l'enseignement à une préparation mécanique de l'examen – au bachotage – je crains qu'elles ne soient impuissantes face à l'exigence sociale de réussite. Ainsi y a-t-il d'un côté le danger de voir le texte poétique devenir objet de préparation parfois dangereusement stérilisantes et d'un autre celui le voir disparaître des classes faute d'être au programme des examens. Le problème est complexe et délicat.

L'Institution est là devant une contradiction qu'elle a à assumer et sur laquelle elle a à s'interroger. Elle a une fonction d'enseignement, de transmission de connaîssances, de savoirs, de repères culturels, à laquelle elle ne peut pas se soustraire. Je rejoins l'analyse de M. l'Inspecteur Général et de mes collègues. Dans cette fonction d'enseignement intervient effectivement l'appropriation de multiples éléments d'échange social. L'école a un rôle de socialisation qu'elle ne peut ni ne doit négliger. La voie médiane qui permette d'assurer ce rôle tout en évitant le schématisme, la simplification, n'est pas toujours aisée à trouver.

Je voudrais aussi revenir sur un autre point, à savoir celui de la définition de la poésie. De multiples propositions ont traversé les débats. M. l'Inspecteur Général Attali a commencé en parlant d'une dimension apollinienne et d'une dimension dyonisiaque, plaçant la poésie à la fois du côté de la clarté, de la rationalité, de la mesure et du côté de l'irrationnel, de la pulsion, de la démesure. Si on analyse brièvement ce qui a été dit par chacun de nous, tantôt c'est le terme de plaisir qui apparaît comme indissociable de la poésie, tantôt c'est celui de souffrance. Pour les uns la poésie est plaisir immédiat et ludique, pour les autres souffrance par rapport à la langue, conscience d'un manque. Devant cette alternance, je m'interroge non pas sur la définition de la poésie car je ne pense pas qu'il puisse y en avoir et encore moins de définitive, mais sur ce à quoi renvoie cette présence de définitions sans cesse mouvantes voire contradictoires. Il y a certes l'historicité de ces définitions – j'ai fait moi-même allusion à l'évolution des formes poétiques et la théorie du poétique – mais il y a plus.

Matisse disait qu'un peintre n'est pas quelqu'un qui aime les beaux paysages

mais quelqu'un qui aime la peinture. J'ai envie de dire qu'un poète est sûrement quelqu'un qui aime les beaux sentiments, qui a certainement de belles émotions, mais que c'est surtout quelqu'un qui aime la poésie, la langue, l'écriture. C'est quelqu'un qui a un rapport à la poésie telle qu'elle a existé antérieurement à lui et telle qu'elle existe en même temps que lui. On écrit, il me semble, à la fois dans une contemporanéité et dans une mémoire. Un écrivain, un poète est quelqu'un qui travaille à l'intérieur de cette mémoire de la langue. On ne peut pas écrire comme si les autres textes poétiques n'avaient pas eu lieu. Il y a intégration de la parole de l'autre. On écrit avec, dans, contre, pour une parole qui préexiste à la nôtre et qui lui succèdera. Désigner la poésie comme une "mémoire du futur" c'est, pour partie, stigmatiser cette inscription dans le temps et définir le texte poétique non comme un texte clos mais comme un appel au déchiffrement toujours renouvelé.

La notion de contemporanéité (on disait justement tout à l'heure que le problème de la contemporanéité est contemporain...) n'est simple qu'à première vue. Ou bien on s'en tient aux seules dates ou bien on entre plus avant dans la réflexion et on voit tout de suite qu'à une même époque s'enchevêtrent des expressions très différentes qui se réfèrent à de multiples esthétiques. Il en est de même pour les modes de lecture. Virgile peut être contemporain de Deguy quand à la lecture de l'œuvre émerge un sens contemporain en cela qu'il n'avait pas été activé jusqu'alors. Il y a l'œuvre poétique mais aussi sa réception, sa lecture. Lorsqu'on parle de poésie vivante peut-on faire seulement allusion à des écrivains en vie ou doit-on penser aussi à une lecture vivante des œuvres ? Il me semble que les deux questions doivent être liées. Lire de la poésie vivante à l'école c'est aussi lire de la poésie à la lumière de la contemporanéité poétique. De quelque côté qu'on l'approche, ce terme de "vivant" est plus ambigu qu'il n'y paraît. Lorsqu'on parle de la poésie comme quelque chose de vivant – et c'est une expression qui est revenue fréquemment – c'est tantôt pour insister sur l'émotion qui serait indissociable de la poésie tantôt au contraire pour mettre en avant son intellectualité, son rapport à la pensée. La poésie fait sentir mais elle fait aussi penser; elle sert à penser. Et le mot émotion serait alors à prendre dans son sens étymologique de "mise en mouvement" qui réconcilierait les deux aspects. Une poésie vivante c'est pour moi une poésie qui "met en mouvement", qui donne vie, qui, quelle que soit sa date, pose ses questions dans l'urgence du présent. Il me semble qu'il existe des

manières de lire le texte poétique qui se situent dans cette perspective et que c'est cette approche vivante qu'un enseignement doit chercher.

J'ai aussi noté ce matin le terme d'"aveu". On avouait faire de la poésie. Le terme n'est pas innocent... Il traduit, lui aussi, tout un arrière-plan lourd de sens. Peut-on rendre l'enseignement seul responsable des images que l'on se fait de la poésie ? Il a sans doute sa part de responsabilité mais le problème est plus vaste. L'école est prise dans le tissu social. Elle est un agent de socialisation essentiel mais elle n'est pas le seul. L'image de la poésie, sa situation par rapport au corps social ne dépendent pas que de l'école. C'est pourquoi, d'ailleurs, le débat s'ouvrira demain aux médias. Il me paraît important de ne pas perdre de vue cette situation relative de l'école sous peine de risquer un débat trop fermé sur des questions exclusivement scolaires.

C'est bien pour aborder ce type de questions, pour faire se croiser des paroles distinctes et susceptibles de s'enrichir mutuellement , que se tient ce colloque dont le cip*M* a eu l'initiative et dont j'ai pris la responsabilité du côté de l'institution. Au delà de mon intérêt personnel pour la poésie, j'ai eu le souci de répondre à ce qui me semble être un besoin réel. J'ai souvent entendu les enseignants me confier qu'ils étaient démunis devant la poésie contemporaine, vous avez été témoins ce matin de propos semblables. Il faut répondre à cette demande. L'université vers laquelle je me tourne, a aussi à donner aux futurs enseignants des outils qui leur permettent de ne pas être démunis face à la poésie de notre temps.

Du côté de l'Institution et du Rectorat de l'Académie d'Aix-Marseille, il faut aussi s'interroger sur la manière de donner aux enseignants qui ont le réel désir de s'ouvrir à la poésie contemporaine, les moyens de forger leurs propres démarches et d'acquérir l'assurance nécessaire. La réalisation de ce colloque est un point de départ qui permet à des enseignants de tous les niveaux d'enseignement, de la maternelle à l'université, mais aussi à des poètes, des éditeurs, des journalistes, des institutionnels, des représentants d'organismes locaux et régionaux de se rencontrer et de confronter leur point de vue.

Formation des professeurs, mise en rapport de personnes toutes concernées par la poésie mais qui n'ont ni le même point de vue ni le même propos sur le poétique, tels sont deux aspects importants de ces rencontres. Notre souhait, du côté de l'Éducation, est que tout cela ait des répercussions à l'intérieur des classes, que tout ce qui aura été dit au cours de ces journées donne lieu à des évolutions, à des initiatives, à des prises de contact fécon-

des. Il y a des réponses à imaginer pour que l'enseignement se débarrasse de certaines lourdeurs et œuvre plus efficacement pour l'initiation à la poésie car, à mon sens, c'est en termes initiatiques que se pose la démarche poétique en cela qu'elle met en cause l'être et en appelle à un "état de conscience". Et en matière d'imagination la richesse des débats et la passion qui les anime incite à la confiance !

Intervenant dans la salle

Je suis un peu étonnée de la manière dont les choses ont été perçues ce matin.

Par exemple on oppose gravité et jeu. Après les surréalistes, ça me paraît un peu dur, je ne sais pas si on ne confond pas gravité et tristesse quelque part.

D'autre part, on oppose théorie et pratique et je crois que l'institution est incapable d'imaginer un autre mode d'approche du savoir qu'un savoir théorique. Chaque fois qu'on se réfère à l'histoire de la poésie, on pense cours, on pense enseignement, et j'ai l'impression que ces pratiques d'ateliers d'écriture on ne les prend pas au sérieux, qu'elles sont marginalisées, même si quelque part elles sont soutenues par la MIADAC et la DRAC. Ce qui se passe à l'intérieur de la classe c'est sérieux parce qu'on aborde d'autres moyens.

Quand un élève écrit, essaie d'écrire en vers par exemple, on lui dit qu'au XX^e^ siècle c'est difficile d'écrire en vers parce qu'il y a une histoire de la poésie. Il le rencontre de manière vivante dans ses tentatives d'écriture. On dirait que l'institution est incapable de concevoir un autre apport qui ne viendrait pas d'elle-même, ou qui ne viendrait pas de l'université. Or je crois que l'impact des gens qui font des choses à l'extérieur, des écrivains, des poètes, des éditeurs, des gens qui font des revues etc., c'est ça qu'il faut ouvrir. On dirait toujours qu'on s'adresse à l'institution qui fonctionne en vase clos, et on ne peut pas concevoir une autre approche que l'approche théorique.

Intervenant dans la salle

Mon intervention est assez en relation avec l'intervention précédente. Ce que je voulais dire c'est qu'on a l'air de faire une confusion un peu regrettable entre jeu et amusement.

Le jeu est quelque chose d'extrêmement sérieux, il est constitutif de la personnalité d'un enfant. Un enfant qui ne joue pas est un enfant malade, soit

c'est un enfant dépressif, soit c'est un enfant autistique, donc le jeu est quelque chose de sérieux dont on peut tirer du plaisir. Je ne vois pas la contradiction entre la difficulté et le plaisir. On peut avoir beaucoup de plaisir à se trouver confronté à une contrainte, parce qu'on arrive à la vaincre.
On parlait de contrainte d'écriture. Je pense en particulier à la sextine qui est une forme pas évidente de poésie. Les jeunes dont je parlais ce matin, de classes spécialisées, ce sont des enfants qui ont fait une sextine, ils avaient une contrainte, difficile, et ils ont pris beaucoup de plaisir à la faire. Donc le jeu, c'est sérieux, le plaisir peut aller forcément avec le sérieux, il ne faut pas tout mélanger.

Mireille Guillet
Certes, j'entends bien, sauf que ce matin dans les interventions il a été fait une espèce de confusion précisément entre jeu, amusement, légèreté, fou-rire et que moi j'entends alors jeu comme passe-temps, comme quelque chose de pas très constitutif.
J'ai vu souvent dans ma pratique d'enseignante utiliser le jeu pour éviter la confrontation avec la difficulté et je l'ai peu vu dans le sens de la construction. Je répète qu'il me semble que le jeu a sévi cruellement dans les pratiques de l'enseignement. Tout devait passer par le jeu avec des bricolages et cela ne me paraît pas aboutir à quelque chose qui est de l'ordre du travail. S'il est vrai qu'on peut avoir du plaisir à s'affronter à un texte, je ne crois pas aujourd'hui que l'affrontement aille toujours avec plaisir dans l'enseignement et dans certains esprits en tout cas.

Intervenant dans la salle
Je pense à des gens comme Raymond Queneau, il a joué, il s'est amusé, et Perec... ce sont des défis qu'on se lance à soi-même, et le jeu c'est ça, c'est un défi...

Joëlle Gardes-Tamine
Je sais très bien que le jeu est très sérieux, je suis d'accord avec cette idée d'Octavio Paz qu'il ne peut pas y avoir de poètes sans humour, donc j'ai bien conscience de cela. Je voulais simplement dire de manière antithétique, que ce matin, un aspect n'était jamais venu dans la bouche des intervenants, c'était cette idée que la poésie permettait de se situer par rapport au langage, Jean-Marie Gleize l'a dit, mais il n'a pas été évoqué que la poésie permet

de se situer par rapport au monde et que donc la poésie a une dimension existentielle. Il me semble ne jamais avoir entendu prononcé le mot d'existence et c'est ce que je regrettais. Je suis cependant tout à fait d'accord avec vous et il est bien évident qu'une approche très large ne doit pas dire, la poésie ça n'est que cette dimension là, la gravité, le sérieux, pas du tout, mais c'est aussi une dimension qui existe, et c'est tout ce que j'ai voulu dire.

Intervenant dans la salle

Ce que j'ai à dire est tout à fait désordonné. C'est au titre de 34 ans et 8 mois d'enseignement de la poésie dans mes classes que je parle. J'ai relevé cinq mots : lire, dire, expliquer, créer, et le plus horrible, évaluer.

Lire de la poésie. Il est évident que c'est plutôt une démarche d'adulte. Nous lisons de la poésie, nos élèves n'en lisent pas, sauf si on leur demande de choisir eux-mêmes, librement, le poème qu'ils vont lire. C'est très intéressant la recherche libre. Je vous assure qu'ils arrivent avec des poèmes qui ne sont pas toujours faciles et pas toujours très courts.

Dire pour les autres. Là c'est évidemment proche du théâtre. C'est un travail de voix, un travail de courage, pas question d'aller regarder le tableau, l'émotion est partage avec les autres et parfois on entend, si l'élève dit bien, quelqu'un dire dans la salle, oh, que c'est beau ! J'ai comme ça des enregistrements de voix d'élèves, que je n'ose pas jeter.

Expliquer : Une prof de français trouve que c'est difficile d'expliquer un poème. Je préférerais à ce mot le mot éclairer. Pendant des années j'ai corrigé le bac et j'ai remarqué que les plus beaux devoirs étaient les commentaires composés et c'était sur le poème. Il y avait bien sûr le côté technique, il n'était pas question de jouer, il fallait des compétences, mais il y avait des moments de contamination du beau, c'est-à-dire que l'élève disait des choses géniales parce qu'il travaillait sur un poème génial.

Créer : là on revient vers les jeunes élèves parce que ceux qui créent le mieux, ce sont les enfants. Les adolescents nous cachent leurs poèmes souvent. Là on peut repartir sur le jeu, jeu avec les mots, trouvailles, et je dois vous confesser, puisque je viens de m'arrêter, que j'ai jeté tous les rapports de mes inspecteurs mais que je n'arrive pas à jeter les poèmes de mes élèves.

Évaluer : on peut évaluer le commentaire composé, on est même payé pour ça, surtout pas avec la grille castratrice dont avait l'air d'avoir peur Madame Issaurat mais je l'ai toujours fait. En ce qui concerne le dire, je reviens donc à la voix, le courage, l'émotion, le partage au tableau, sur une scène de

théâtre. Comment l'évaluer ? Les élèves se disputaient dans toutes les classes pour dire des poèmes, ils prenaient rendez-vous. Je pratiquais l'évaluation par la classe et je ne mettais que d'excellentes notes.

Intervenant dans la salle

Je voudrais savoir quelle est la finalité d'un enseignement de la poésie ou sur la poésie ? Parce que aujourd'hui on a parlé sur un plan pédagogique de ce que pouvait apporter la poésie, mais, par rapport à l'intervention très intéressante de Jean-Marie Gleize, et je partage tout à fait son approche de la poésie, je voudrais savoir à quelle fin il enseigne l'histoire de la poésie contemporaine ? Pour faire des poètes ?

Jean-Marie Gleize

Non pas du tout. J'ai répondu extrêmement modestement à cette question. J'ai dit qu'il me semblait qu'il y avait là objectivement une pratique d'une diversité, d'une complexité extraordinaire aujourd'hui et cette pratique, elle est, pour des tas de raisons, socialement invisible ou peu visible et il n'y a pas véritablement de lectorat. Il ne s'agit pas de s'en plaindre. Une fois qu'on a constaté ces choses, il faut agir. Alors si on souhaite qu'un accès soit donné à ces textes, il est évident que si ces textes sont dits difficiles, voire parfois obscurs, c'est parce que ces textes exigent une conversion de notre regard. Il nous appartient de réapprendre à lire pour accéder à ce qui se passe, ce qui a lieu dans ces textes. Réapprendre à lire, c'est ce que je m'efforce de faire. Je mets sous les yeux de jeunes gens qui arrivent à l'université des textes définis à priori comme extrêmement difficiles, voire comme impossibles, comme illisibles, des textes comme ceux d'Anne-Marie Albiach, qui présentent une grande résistance à l'interprétation, à la lecture. Et on essaie de voir, pourquoi, comment c'est fait, à quoi ça ressemble, à quoi ça rime, d'où ça vient. Je dirai donc simplement que je forme, ou j'essaie de former des lecteurs pour ça.

Je n'entre pas dans la polémique à cet égard mais je n'ai jamais fait aucun atelier d'écriture. Je n'enseigne pas l'écriture, j'enseigne la lecture simplement. Donc j'apprends à lire, je donne des textes à lire, j'avance dans cette lecture et il se peut qu'au terme d'un cheminement dont je ne vois pas forcément le résultat, parce que le temps importe vraiment en cette affaire, il se peut que certains étant allés jusqu'au bout de leur lecture, débouchent sur un désir d'écriture.

Éventuellement je pourrais dire, c'est ma formule intime, qu'enseigner la lecture équivaut pour moi à viser dans certains cas, à produire un déclenchement de désir d'écriture. C'est tout. Et certainement je n'enseigne pas l'écriture et je dis pourquoi, mais ça ne condamme en rien l'existence des ateliers d'écriture et leur multiplication. Je suis pour que ça existe mais je suis incapable de le faire.

La relation que j'ai à l'écriture m'apprend que l'écriture est à la fois une pratique, c'est-à-dire qu'il s'agit de la mise en jeu d'un certain nombre de procédures qui sont parfaitement descriptibles et qui sont parfaitement transmissibles, d'opérations avec la langue, avec la culture, avec un certain nombre de choses. Il s'agit de transformer, de mettre en jeu des contenus, des formes, et cela peut se transmettre parfaitement. Écrire n'est pas seulement une pratique, écrire relève d'une certaine expérience. Cette expérience il est évident qu'elle ne se transmet pas et que si on peut très bien transmettre des procédés d'écriture, on n'apprend pas à vivre, à mourir, à faire l'amour, tout ce qui permet d'écrire.

Je sais que l'atelier d'écriture n'a pas pour but de produire des écrivains mais simplement de produire de l'écriture. Je n'ai pas le goût d'enseigner cela et donc j'enseigne la poésie contemporaine parce que, d'une part, je lutte ou je résiste contre tout ce qui, dans notre société, censure ces pratiques qui sont parfois des pratiques déviantes ou des pratiques difficiles, et d'autre part parce que j'espère, sans en avoir la certitude, amener un certain nombre de jeunes gens et de jeunes filles vers le désir d'accéder à leur proche langage, c'est-à-dire de s'y mettre. Mais je ne peux pas le vérifier et ça ne me regarde pas directement.

Nicole Casoli

Je voudrais préciser ma position qui a été peut-être un peu ambiguë sur cette opposition qu'on a semblé souligner entre le jeu et la notion d'effort, la notion de qualité dans la production.

J'ai bien aimé ce qu'a dit Madame Garnier-Genevoy ce matin sur cette exigence avec laquelle on peut faire travailler des enfants, en particulier, dans l'enseignement élémentaire, lorqu'on les conduit au terme de leur production, lorsqu'ils vont arriver au graphisme, au choix du support, au choix des caractères. Je pense aussi à l'exposition *Poésure et Peintrie*, à laquelle j'avais amené des enfants et des formateurs, et à la manière dont elle a eu des retentissements, peut-être pas sur le plan théorique, tellement conforme,

mais dans le sens où cette poésie concrète, ce travail sur la graphie en même temps que sur le mot, a pu solliciter leur volonté de produire jusqu'au bout, et avec une exigence qui me paraît extrêmement importante.
Je ne crois pas qu'on peut dire ou sous-entendre que si on entre dans le langage par le jeu, on fait n'importe quoi. Ce n'est pas ça du tout. Quand on voit un enfant interroger un mot, c'est peut-être un préalable à une interrogation sur le monde. Ça ne me paraît pas complètement anodin et superficiel, comme on a pu le laisser croire.

Philippe Castellin
Une première question pour préciser la question. Jean-Marie Gleize a très bien répondu quant aux motivations qui sont les siennes pour enseigner la poésie de la manière dont il l'enseigne à Aix. Par contre je n'ai pas bien saisi quelles sont les *motivations des étudiants* qui sont inscrits au cours en question. C'est une question simple, pour saisir le statut de la chose en question. S'agit-il de gens qui à la fin de l'année passent des UV, s'agit-il d'un séminaire de troisième cycle ou de je ne sais quoi, c'est une question qui est importante par rapport aux objectifs que Jean-Marie Gleize peut se fixer.
Deuxièmement, en ce qui concerne la distinction lecture-écriture, pourrait-on apprendre à lire sans pour autant apprendre à écrire ?
Troisièmement, dans le domaine des arts plastiques par exemple, l'hypothèse d'enseigner les arts plastiques sans qu'en même temps il y ait une possibilité de pratique de la part des étudiants est quelque chose qui est irrecevable. Tu proposerais ça dans n'importe quelle école des Beaux-Arts, les étudiants montent au plafond. Je crois que derrière ce que tu as dit il y a cette idée qu'on ne peut pas avoir un rôle de formateur, à supposer que la demande des étudiants soit précisément de s'intéresser à la poésie d'une façon créative. Pourquoi pas ? Ça existe aux États-Unis. Quel mal y aurait-il, à partir du moment où tu affirmes : "ceci est ma démarche, la vôtre, à vous de la trouver", à partir du moment aussi où tout le reste est présenté comme des éléments, des moyens, des chemins plus ou moins réutilisables par les uns ou par les autres pour parvenir à cet objectif. Quel mal y aurait-il à cela ? S'il s'agissait d'une école des Beaux-Arts qui envisagerait de scinder de manière aussi nette la "lecture" de l'"écriture" ?

Jean-Marie Gleize
Je comprends. Je ne scinde de manière aussi nette que très personnellement.

Je dis ce dont je me sens capable. Je souhaite finalement que par ailleurs, il y ait l'enseignement de la production écrite mais moi je ne m'en sens pas capable pour les raisons que j'ai dites. Au fond, je souhaiterais d'autant plus cela, qu'en France, comme tu le sais, contrairement aux États-Unis, il existe un fossé totalement inadmissible entre l'université et la création.

Disons qu'en France on est soit professeur, soit écrivain et poète, comme tu le sais. Il existe quelques espèces étranges de gens qui font les deux, et tu sais que ces gens sont soupçonnés des deux côtés. Je le sais puisque je le vis. Mais je ne suis pas le seul. Les professeurs soupçonnent les écrivains d'être des gens parmi eux qui ne sont pas absolument sérieux du côté de la connaissance. Il vaut mieux censurer cet aspect-là de sa personnalité quand on enseigne.

Inversement dans les milieux de poètes que tu fréquentes, tu sais très bien le soupçon qui est porté sur les intellos, les professeurs, les gens qui finalement écriraient uniquement parce qu'ils ont la vague impression qu'ils savent de quoi il retourne, à cause de leurs études et que sais-je, enfin je te passe ce discours totalement aberrant. En tout cas, aux États-Unis, il est naturel de voir des écrivains dans l'enceinte des campus, il est naturel de voir des étudiants souhaiter devenir des écrivains, ce qui pour nous est assez étrange, mais ils le déclarent ouvertement et naïvement.

Je suis pour une ouverture des choses. Ma démarche n'est nullement exemplaire ni rien. Comment se fait-il qu'ayant une pratique d'écriture et publiant des livres, dits de fiction, je n'enseigne pas l'écriture ? Souvent on me pose cette question et je réponds que je ne m'en sens pas capable, je ne peux enseigner l'écriture qu'indirectement, par l'enseignement de la lecture telle que je la pratique. C'est une réponse extrêmement individuelle. Il n'y a donc aucune position de principe hostile.

Les motivations des étudiants sont les suivantes : une certaine partie vient à mes cours parce qu'ils sont contraints pour des raisons matérielles, d'horaires, d'UV obligatoires. D'autres simplement parce qu'ils sont attirés a priori par un certain type de sujets. Je ne peux pas accéder facilement à ces motivations. C'est seulement avec les étudiants que je connais depuis un certain temps que je le peux. J'ai donc essayé de m'organiser de telle manière que je pouvais voir des étudiants, les suivre, les inciter à s'intéresser à la poésie, des étudiants du DEUG, – de la première année de DEUG que je faisais jusqu'à l'année dernière –, au séminaire de maîtrise et de DEA, et avec des étudiants qui sont en thèse. Je me suis aperçu très rapidement que si je

voulais, en année de maîtrise, inciter des gens à travailler sur Jacques Roubaud ou Bernard Noël ou Denis Roche ou Anne-Marie Albiach, il fallait qu'auparavant, ils aient rencontré ces noms, ces pratiques d'une manière ou d'une autre.

Donc j'y vais progressivement. J'essaie d'établir ce que Joëlle Gardes-Tamine appelait une progression. Effectivement l'étudiant qui arrive en première année de DEUG, il sort de son Bac, et pour lui la poésie n'est pas évidente. Certains de mes étudiants, je les retrouve année après année, certains se décident à faire un travail avec moi parce qu'ils ont fait leur chemin, ils ont rencontré un auteur qui correspond à leur sensibilité, à leurs intérêts intellectuels.

En fait, à mesure que j'ai enseigné dans ce département de littérature française, j'ai essayé de n'enseigner plus que la poésie moderne et contemporaine, à tout niveau où j'avais à intervenir, de façon à rendre un peu plus cohérente mon intervention.

JEAN-PIERRE DEPÉTRIS

Je ne voudrais pas que l'on termine avant de souligner cette question qui me semble essentielle, importante et évidente et à laquelle on n'a jamais pensé encore, c'est que les ateliers d'écriture sont aussi un très bon moyen de vérifier ce qui est enseigné de la poésie. Je rencontre des enfants à l'école communale, dans les collèges ; des jeunes, des gens plus âgés ; des petits enfants qui savaient à peine écrire, des universitaires. Ce que je vois systématiquement, c'est que quand des gens écrivent de la poésie, et quand ils pensent poésie, ce qu'on a généralement à lire, sans être méchant, c'est quelque chose d'un peu fadasse, et d'un peu convenu. S'ils ont appris ce qu'est la poésie, pourquoi en donnent-ils cette image ? Là il y a quand-même une question qui mérite d'être posée. Quand je pense avoir compris quelque chose, quand je pense connaître quelque chose, ça veut dire je sais un peu m'en servir ou m'apercevoir au moins que je ne sais pas le faire. Il ne m'est jamais venu à l'idée d'aligner des signes algébriques sans voir que ça ne voulait rien dire. Or c'est ce que je rencontre dans les ateliers. À peu près à tous les âges : de la reproduction de formules convenues dans lesquelles on s'empêtre plus ou moins et de choses très peu intéressantes. Lorsque je vois des choses intéressantes, c'est que des dizaines de pages les avaient précédées. Je me rends compte qu'au bout d'un certain nombre de dizaines de pages, les gens trouvent des choses : en écrivant. Sans moi ou avec moi.

Je pose alors la question : si systématiquement on trouve des choses en écrivant, pourquoi faut-il perpétuellement faire semblant de les retrouver tout seul ? Alors qu'on pourrait aussi bien montrer comment faire ? Ce n'est pas le génie qui nous fait bien écrire. Il y a d'abord le travail. Mais la progression par le travail ne suffit pas.

Mes professeurs de poésie ont été des poètes. Qui ont pu me montrer, qui ont pu me critiquer, qui ont eu "des sourires gentils" face à ce que je leur montrais. D'une certaine manière il y a un savoir qui s'échange. Ou qui des fois n'est que contradictoire. C'est-à-dire que parfois il y a des choses irréductibles. Je n'aime pas ça. Un autre n'aimera pas ce que j'aime. Et puis il y a des choses qu'on connaît. Que pratiquement tout le monde dira à un jeune poète qui écrit quelque chose... C'est une dimension de l'atelier d'écriture qui est tout à fait intéressante, et tout à fait instructive, le fait que dès qu'on parle poésie, ce qui sort est assez incroyable.

Gérard Crespo

Je voudrais dire juste un mot, dans le droit fil de ce qu'a dit Madame Garnier-Genevoy tout à l'heure. J'ai l'impression que ce qui a été dit ce matin a été mal perçu et cela m'étonne. Il y a des choses qui m'ont choqué.

M. Attali a parlé d'enseignement parallèle par rapport à l'école, moi j'ai parlé de lieux complémentaires. On a parlé de plaisir et d'effort et je crois que quand des enfants sortent de la classe pour aller en plus de leurs cours, chercher un savoir, il y a un effort et ils y trouvent aussi un certain plaisir.

Je voudrais terminer en disant que modestement moi aussi j'ai la double casquette puisque j'écris et j'enseigne, et que je me suis rendu compte que c'était difficile de transmettre, de faire apprendre à écrire, et je dis que quand on a la possibilité de faire appel à un poète, à un écrivain et qu'il vient me seconder, qu'il vient m'aider, apporter son savoir à des élèves, je crois qu'il ne faut pas laisser passer l'occasion.

Intervenant dans la salle

À propos de pourquoi on enseigne la poésie, je voudrais ajouter quelque chose. J'enseigne la poésie pour enseigner une façon de penser autre, dans l'espoir qu'il y aura un monde autre, qui sera toujours déçu.

Marie-Louise Issaurat

Je voulais intervenir à la suite de la question "pourquoi s'entêter à enseigner la poésie ?" et je rejoins tout à fait ce que vient de dire Monsieur.

On a beaucoup insisté sur l'incidence de la poésie dans l'apprentissage de la langue. On a dit qu'elle aidait à dépasser des blocages, qu'elle favorisait notablement la maîtrise de la langue. En bref qu'elle servait l'enseignement du français et ce n'est pas négligeable, loin de là. Mais il faut aussi poser la question inverse et se demander dans quelle mesure l'enseignement sert la poésie.

Un mot n'a jamais été prononcé, c'est celui d'académisme. Or il me semble que c'est là une menace qui pèse non seulement sur l'enseignement, mais sur tout mouvement littéraire ou artistique dont on voit les innovations, les audaces se figer en académisme chez les épigones. Quand on interroge des élèves sur ce qu'ils entendent par poésie, on s'aperçoit souvent que dominent des stéréotypes. Pour beaucoup d'entre eux la poésie est non seulement caractérisée par la seule versification mais encore assimilée à un sentimentalisme un peu fadasse qui ne rend pas du tout compte de la réalité de l'expression poétique. Même lorsqu'ils ont étudié des textes poétiques anciens mais qui n'ont vraiment rien de commun avec une sentimentalité sirupeuse (je pense à des auteurs systématiquement étudiés tels que Racine ou Baudelaire qu'on peut difficilement accuser de mièvrerie) cette image lénifiante de la poésie l'emporte sur leur expérience de lecture. Pourquoi ? Peut-on dire que l'école est seule responsable de la persistance de ces stéréotypes ? Sans doute en véhicule-t-elle plus qu'elle ne croit mais il y a une image dominante de la poésie qui dépasse les limites de l'école et qui est très prégnante. Je ne crois pas qu'il suffise de changer d'institution pour la combattre. On a, en effet, évoqué tout à l'heure l'École des Beaux Arts qui enseigne à la fois à lire l'œuvre d'art et à la produire. Je ne doute pas de la qualité de ce type d'École dans lequel j'ai moi-même enseigné l'histoire de l'art il y a quelques années, mais je ne pense pas qu'on y soit nécessairement à l'abri des académismes et des stéréotypes, d'autres sortes d'académismes ou de stéréotypes mais qui n'en sont pas moins des obstacles par rapport à la liberté créatrice qui a toujours, à sa source, maille à partir avec l'art officiel quelque forme qu'il prenne – l'histoire de l'art et de la littérature sont à cet égard suffisamment éloquentes.

Les a priori et les préjugés existent à tous les niveaux. J'en donnerai un exemple précis. Ce n'est qu'une anecdote mais elle peut donner à réfléchir. Avec la complicité de quelques collègues du Lycée technologique où j'enseignais, j'avais tenté une expérience dans une classe de première d'adaptation. Un ensemble de textes très disparates sans possibilité d'identification (ni

nom d'auteur, ni paratexte, orthographe modernisée...) avait été distribué aux élèves qui devaient les classer dans leur ordre de préférence et justifier leur choix. De notre côté, nous les professeurs, avions établi une liste un classement en fonction de ce qui nous paraissait devoir leur être le plus accessible, de ce qui, à notre avis, pouvait susciter leur intérêt. Il a eu des convergences mais quelques grosses surprises. Le plébiscité par les élèves fut Blaise Pascal. Nous l'avions classé dans les derniers parce que nous avions à l'esprit la complexité de son œuvre et les savoirs nécessaires à une approche rigoureuse. Les élèves eux avaient avancé de très bonnes raisons pour justifier leur choix. Je me souviens très précisément de certaines réponses: première raison "parce que c'est clair" (oui Pascal est clair, plus que bien des articles de journaux jugés a priori plus accessible), deuxième raison "parce que ça nous parle de ce qu'on nous parle pas d'habitude" (la faute de Français n'ôtait rien à la pertinence de la remarque !). Un autre texte arrivait dans le groupe de tête des élèves alors que nous l'avions repoussé à une approche ultérieure pour cause de difficulté, c'était un texte de *Plume* de Michaux. Là le présupposé que la poésie et encore plus la poésie contemporaine est par définition hermétique avait joué. Les raisons avancées par certains élèves étaient diverses mais ne traduisait pas du tout un refus a priori. Je me rappelle l'une d'entre elle. Il s'agissait du texte dans lequel, assailli par des catastrophes, Plume se rendort systématiquement. Un élève avait écrit textuellement ou presque : "j'aime beaucoup parce qu'on fait pareil en classe quand on s'ennuie !". Au-delà du pittoresque et de l'anecdote, apparaît clairement le fait que nous véhiculons des préjugés. Le souci d'être efficace, accessible est légitime mais les critères ne sont pas aussi objectifs qu'on voudrait bien le croire. Si l'on observe attentivement ce qui se passe dans les classes, on se rend compte à quel point les faits sont complexes et nuancés. Tel texte jugé difficile par un professeur, retiendra aussitôt l'attention avec tel autre et inversement. Telle classe s'enthousiasmera pour une œuvre à laquelle une autre classe trouvera un moindre intérêt alors que l'approche est faite par le même enseignant. Les généralités deviennent vite dangereuses dans un domaine où on a affaire à des personnes. Penser éliminer la subjectivité alors même que ne dialoguent que des sujets (le professeur, les élèves, l'écrivain, le poète à travers son œuvre) me semblerait aussi illusoire qu'inquiétant. Je me méfie donc lorsque j'entends proférer des assertions un peu péremptoires du type "les élèves n'aiment pas la poésie" ou à l'inverse "les élèves aiment la poésie", "la poésie est difficile,

le roman est bien plus accessible" (on a à ce propos justement stigmatisé ici l'impérialisme du narratif) etc. Certes un enseignant parle à juste titre à partir de son expérience, mais pour authentique et respectable qu'elle soit, il me paraît hasardeux de passer sans précautions à la généralisation. C'est ainsi, à l'école comme ailleurs, que se constituent les idées toutes faites et qu'apparaissent des rigidifications.

Malgré ce danger des académismes, à mon sens inévitable quelles que soient les structures, malgré les fautes dont on accuse l'école (dessèchement, manque de contact avec la poésie vivante etc.) je voudrais dire pourquoi en tant que poète comme en tant qu'inspecteur, en tant que professeur, je suis irréductiblement attachée à l'enseignement de la poésie à l'école : c'est tout simplement parce que ce que dit la poésie rien ne le dit. Non pas "personne" mais "rien" ne le dit. Et qu'il faut que chacun ait la possibilité d'entendre un jour cela. L'école doit rester un lieu de possible rencontre. Est-il vraiment en son pouvoir qu'elle ait toujours lieu ? Sans doute que non, mais au moins un possible reste ouvert.

Si je remonte à ma propre rencontre avec la poésie, je me souviens qu' elle a eu lieu grâce à l'école comme pour tous ceux venus d'un milieu social où on ne la pratiquait pas, où les livres de poésie étaient absents. Très banalement, comme beaucoup, j'ai lu mes premiers textes poétiques dans des manuels scolaires. Aurais-je aussi rencontré la poésie si l'école ne me l'avait pas faite découvrir ? Ce sont là de vaines spéculations, mais un fait demeure : l'école est un lieu qui donne à voir à tous de la poésie. Cela je crois vraiment qu'elle doit continuer à le faire ; à l'enseignement ensuite de veiller à ne pas céder à toutes les formes d'académisme, à ne pas être prisonnier des idées toutes faites, à rester en mouvement grâce à la confrontation, comme elle a lieu ici, avec d'autres types de paroles venus d'autres lieux que l'école et dont elle peut s'enrichir tout en restant elle-même.

Mireille Guillet

Merci à tous. La troisième et dernière table ronde aura lieu demain, samedi à 9 h 30.

Journalistes, metteurs en scène,
libraires, institutionnels qui favorisent
la rencontre entre public et poésie.
La place reconnue à la poésie dans les
médias et les dispositifs institutionnels.

Médiations et diffusion

Modérateur

Arnaud Labelle-Rojoux

Intervenants

Francis Audoin
Directeur de la MIADAC

François de Banes Gardonne
Directeur de la DRAC PACA

Corinne Bartoli
Mission Départementale d'Action Culturelle (Conseil Général)

Gérard Bodinier
Journaliste au Provençal (Édition d'Arles)

Dominique Bouquet
CRDP de Marseille

Claude Galli
Libraire

Paul-André Pouderoux
Libraire

Jean-Pierre Rafaeli
Théâtre de la Criée

André Ughetto
Professeur de Lettres au Lycée Jean Perrin à Marseille

Daniel Vesperini
Librairie Alinéa de Martigues

Arnaud Labelle-Rojoux

Ce nouveau débat est d'une nature un peu différente des autres puisque l'enseignement ne s'y trouve pas au premier plan. Le débat s'intitule d'ailleurs "Médiation et Diffusion".

Je serai tenté de le lancer à partir de trois phrases, provocantes, sinon provocatrices. La première est une phrase de Lacan : "La femme n'existe pas". On peut analogiquement se poser la question : est-ce-que la poésie existe ?".

Deuxième phrase de Marcel Duchamp : "Ce sont les regardeurs qui font la peinture". Est-ce-que ce ne sont pas les lecteurs qui font la poésie ? La troisième phrase est de Christian Prigent : "La poésie c'est crevé." Avec un é. La poésie c'est mort donc. Alors à quoi bon la poésie ? "À quoi bon" renvoie d'ailleurs à une citation de Hölderlin qui a donné son titre à un livre publié naguère au *Soleil noir* dans lequel précisément ce texte de Christian Prigent se trouvait.

On a parlé de poésie dans les différents débats, à travers le filtre de l'enseignement sans que les enjeux que je viens d'évoquer n'apparaissent comme les véritables enjeux de la poésie.

Tout le monde en conviendra, le terme de poésie, le mot poésie est impossible à définir de façon satisfaisante. On a essayé de le faire à de nombreuses reprises hier, sans succès, et les États Généraux qui se sont réunis ici en 1992 ne nous ont pas éclairés davantage. Donc on bute sur le mot en même temps qu'on s'y cramponne. Notre incompétence à en donner une définition pertinente n'empêche personne d'avoir son idée sur la poésie. Une idée singulière car il s'agit bien de cela : la poésie est une affaire intime et c'est tout le paradoxe de ce débat. Cette ferveur intime propre à la poésie, qui est plutôt une ferveur solitaire, ne peut exister sans médiateur. Le terme choisi de médiateur a quelque chose de technocratique et de froid. Dans un livre récent, Guy Debord parle de "médiatique", mot qui sonne plus désagréable à l'oreille mais qui me convient mieux le plus souvent.

En tout cas, au terme de médiation, je préfère celui de contagion. On ne diffuse pas la poésie sans contagion. On rencontre, rarement, seul, un poète. Il nous a été donné à lire, il nous a été donné à entendre, il nous a été donné de l'approcher. Quelqu'un a favorisé cette chance, quelqu'un ou plutôt quantité de personnes. Donc cette troisième table ronde concerne précisément ces passeurs nécessaires et multiples qui ne sont pas seulement les

enseignants, bien que les enseignants naturellement en fassent partie. Ce sont les éditeurs, les organisateurs de festivals de poésie ; ce sont toutes les personnes qui, à un titre divers, sont amenées à présenter de la poésie. Je dois dire que lorsqu'Emmanuel Ponsart m'a demandé d'être le modérateur de cette table, je me suis posé la question de savoir pourquoi il me choisissait moi. Etait-ce parce que je suis poète ? Je le suis en effet même si l'on me crédite plutôt du qualitatif d'artiste. Est-ce justement parce que j'enseigne dans une école d'art où l'on se préoccupe de transversalité des pratiques ? J'imagine un peu, parce que la poésie, dans une école d'art, a sa place ne serait-ce, comme on l'a dit hier, parce qu'on ne peut pas séparer réflexions sur l'art contemporain et poésie. Autre hypothèse : est-ce parce que, pendant un certain nombre d'années, j'ai été un des membres de Polyphonix, organisateur d'un festival de Poésie et Performance, créé par Jean-Jacques Lebel, au côté de Jacqueline Cahen, Tibor Papp, Bernard Heidsieck, Julien Blaine, Joëlle Léandre ? Je l'imagine également, Polyphonix, de toute évidence, jouant ce rôle de médiateur.

Une autre raison serait que je ne suis guère modéré dans mes propos : la médiation, en effet, ne suppose pas la tiédeur. On ne peut transmettre sans passion ; on ne parle bien que de ce que l'on aime. L'orientation que je voudrais donner à ce débat pourrait être celle-ci : n'y a-t-il pas une mission à accomplir lorsque l'on parle de poésie, sachant que l'existence même de la poésie pose problème, sachant que seul le lecteur ou le spectateur fait vivre la poésie, alors même que certains pensent qu'elle est morte ?

Je vais faire un tour de table pour présenter les intervenants. À ma gauche Monsieur Bodinier qui est journaliste au *Provençal*, ensuite Madame Bartoli qui représente la Mission Départementale d'Action Culturelle du Conseil Général, Madame Dominique Bouquet qui représente le CRDP de Marseille et qui est elle-même enseignante. Juste à côté de moi Monsieur Claude Galli qui est libraire mais qui, en fait, a aussi maintenant une pratique d'éditeur et c'est à ce titre peut-être qu'il aura envie de parler. À ma droite, Monsieur Paul-André Pouderoux qui est libraire à *L'Odeur du temps* à Marseille, ensuite Monsieur André Ughetto qui est professeur de Lettres au Lycée Jean Perrin de Marseille et également poète, et Monsieur Vesperini de la Librairie *L'Alinéa* de Martigues et enfin Monsieur Rafaeli, metteur en scène au théâtre de la Criée.

Pour lancer le débat donc cette question de l'éventuelle mission qu'il y aurait à accomplir lorsque l'on parle de poésie. Est-ce que la poésie a besoin d'être

ressuscitée ? Est-ce que l'on transmet quelque chose qui est de l'ordre de la passion ? Je crois que l'on pourait connaître le sentiment de Monsieur André Ughetto, qui est à la fois poète et enseignant.

Christian Poitevin

Je regarde et je vois avec intérêt que tous les invités des différentes tables rondes ont été présents pour prouver leur intérêt par rapport à ce problème qui en effet me paraît grave et important, et une fois de plus, (je le dis parce que j'ai participé avec Emmanuel Ponsart à la création de ces tables rondes), une fois de plus, la DRAC est absente.

André Ughetto

À partir du sujet qui nous était proposé, *Médiation et Diffusion*, je me suis posé une sorte de problématique personnelle, comme professeur mais aussi comme participant à une aventure poétique, qui est personnelle et collective, celle de la revue *Sud*, et je me suis dit qu'il me fallait être "médiatique" quand je suis simplement médiateur de poésie, dans mon métier de professeur, et qu'il me fallait le plus possible être "médiateur" quand je travaille pour le médium, je veux dire pour la revue.

Être médiateur est une position un peu inconfortable, un peu moyenne, un peu tiède. On pourrait dire aussi qu'être médiateur c'est s'efforcer de reconnaître parfois une valeur à des choses pour lesquelles on n'a pas un goût personnel, accorder une valeur à des poèmes qui ne correspondent pas à ce que l'on écrit soi-même ou à ce que l'on peut aimer spontanément et je crois qu'un des rôles du découvreur de poésie, pour une revue, c'est de savoir repérer ce qui méritera la publication, même si cette écriture est loin de la nôtre.

Je dirais aussi qu'il faut être honnête à l'égard des élèves. Lorsque je suis simplement le médiateur en place et en classe, je dois esquisser pour eux, dans le temps qui m'est imparti, qui est évidemment très réduit, une approche de la poésie, autour d'un thème, autour d'une préoccupation donnée ou dans une époque donnée. Il ne s'agit pas alors de prétendre être exhaustif.

Bien souvent quand je suis médiateur, je veux être médiatique. La situation exige que la médiation se fasse avec le plus d'influence possible sur le groupe des élèves.

Il ne convient pas ici de s'effacer. Je n'ai, à ce propos, rien à dire sur les interventions d'hier. Simplement je crois que le problème n'est pas venu jusqu'à cette question et je voudrais évoquer, à propos de ce non effacement du professeur, ce que Mac Luhan nous a dit, dans des travaux qui sont déjà un peu anciens, sur le médium qui se vend lui-même avec le message. Passer du stade de médiateur à celui de "médium" est un état idéal mais quelque peu incertain. C'est, je crois, se montrer comme une personne qui est concernée par ce qu'elle dit. S'affirmer comme touché par la poésie. S'afficher devant le public que l'on doit conquérir – car c'est un "public" –, comme quelqu'un qui est plongé dans la poésie de façon très existentielle.

Certes mon but n'est pas d'avoir sous les yeux un public passif et fasciné – encore que la communication en classe n'exige pas toujours des réponses qui sont amenées par une progressivité parfois contestable – mais je ne peux laisser aucun doute à ce public sur le caractère, pour moi, essentiel de la poésie. Je ne peux qu'essayer de faire plonger ces élèves dans le monde de nécessité formelle et spirituelle que la poésie, les poètes, proposent à notre perception.

Pourquoi ? Parce que, comme la plupart d'entre nous, je suis arrivé à la lecture poétique, avant d'arriver à l'écriture, et à l'écriture poétique, par l'admiration, et je pense qu'il s'agit de faire admirer ce qu'on aime. Moi j'aime de façon éclectique et je m'en fais un devoir dans ma classe. Je veux rendre ce que j'ai reçu. Je veux faire passer le courant de l'admiration, et c'est là que je vois mon rôle de médiateur en tant que professeur. L'admiration sera, me semble-t-il, pour les élèves qui l'auront partagé envers les poètes présentés en classe, le motif le plus puissant de création pour l'avenir.

Enfin, et c'est sans doute une forme de truisme, quand nous écrivons un poème, je crois que nous essayons aussi de devenir pour d'autres ce que d'autres ont été pour nous. La poésie passe à travers les poètes, elle se transmet à travers une parole qui peut ne pas être personnelle. En classe je n'évoque pas ce que j'écris moi-même. Je ne me propose pas moi-même comme un produit littéraire mais je m'efforce de faire passer cette sorte d'enthousiasme, y compris pour la poésie dérangeante. Il ne s'agit pas de cultiver l'admiration dans l'euphorie, (je tiens bien à distinguer admiration et euphorie !).

Je suis donc tout à fait d'accord avec la présentation qui a été faite. Être médiateur, c'est être passeur, c'est être transmetteur et je dirais même, c'est continuer une tradition. J'emploie le mot tradition sans connotation

négative. Je dirais tradition au sens de faire renaître quelque chose. On parle de la tradition des clefs, de la remise des clefs et je crois qu'il faut être le porteur de cette tradition. Je crois qu'en tant que professeur, en tant qu'animateur de revues littéraires, nous avons le devoir de transmettre une tradition, mais pour éclairer l'avenir.

J'ajouterai que je suis hanté, comme d'autres, par la perspective de la mort de la poésie, par l'angoisse de voir s'abîmer, non pas la poésie dans son ensemble car il y aura toujours des poètes, mais la poésie française, effectivement, est menacée. Il est évident que ces trésors de poésie que nous aimons et que nous voulons faire passer dans l'avenir, sont très dépendants, pour leur survie des choix linguistiques de la future Europe. Je crois que nous devons ne pas lésiner sur l'effort de transmission, nous devons essayer, soit en tant que professeur, soit en tant que poète et traducteur, ce que je suis également, ou en tant que lecteur de jeunes poètes qui nous adressent leurs textes, de transmettre notre flamme et c'est aussi comme ça que je vois mon rôle.

Arnaud Labelle-Rojoux

Merci. J'ai envie de donner immédiatement la parole à Madame Bouquet qui s'occupe du Centre Régional de Documentation Pédagogique pour prolonger cette question de la transmission à travers une institution qui s'adresse aux enseignants.

Dominique Bouquet

Je suis venue ici avec un double titre, puisque je suis professeur de lettres classiques dans un lycée et également professeur animateur au CRDP de Marseille, que je représente aujourd'hui. Je ne suis pas venue avec des réponses, je suis venue avec des questions et je voudrais vous en livrer quelques-unes.

Mais d'abord, je voudrais préciser le rôle du CRDP comme médiateur de la poésie. C'est malheureusement un rôle assez minime. Le CRDP est un organisme national qui a deux missions, d'une part une mission d'information et d'autre part une mission éditoriale.

Pour ce qui concerne la circulation de l'information, nous disposons de moyens de liaison avec les enseignants qui sont notre public privilégié, (les

élèves le sont aussi mais de manière indirecte). Nous diffusons dans tous les collèges et lycées de l'académie les *Feuilles de Liaison* et également des messages télématiques. Peut-être certains d'entre vous sont-ils ici aujourd'hui parce qu'ils ont lu l'information concernant le colloque dans ces *Feuilles de Liaison*.

Nous faisons également connaître un certain nombre d'expériences pédagogiques, et à cet égard nous sommes ouverts à toutes les propositions que pourraient nous faire les gens qui sont dans cette salle. Si vous avez vous-mêmes conduit des expériences concernant la poésie, vous pouvez les faire connaître par le biais des organes de diffusion du CRDP.

Nous jouons également le rôle de relais, par exemple lorsqu'il s'agit de faire connaître l'existence de concours. Il existe des concours de poésie comme le Prix Arthur Rimbaud du Ministère de la Jeunesse et des Sports, qui ne sont peut-être pas suffisamment connus et qui peuvent inciter les jeunes à écrire.

Notre rôle consiste aussi à produire et à diffuser des outils pédagogiques, soit seuls, soit en partenariat avec différents organismes ou des éditeurs du secteur privé. Par exemple, il est prévu que nous co-éditions avec le cipM les actes de ce colloque. Nous pouvons également rendre compte des expériences qui ont été conduites par des enseignants, (non pas publier des textes d'élèves parce que c'est vrai qu'en général, cela ne touche pas un public très large, mais publier des comptes-rendus d'expériences détaillant des protocoles mis en œuvre par des enseignants). Nous pouvons publier des ouvrages à caractère pédagogique ou didactique concernant, pourquoi pas, la poésie.

Je dois dire que lorsque j'ai voulu faire le tour des publications CNDP-CRDP concernant la poésie, (j'avais l'intention de faire une bibliographie qu'éventuellement j'aurais diffusée aujourd'hui ou dans les colonnes de notre bulletin de liaison), il s'est trouvé que cette bibliographie a tourné court parce que, à part quelques numéros de la revue "Textes et Documents pour la Classe" consacrés exclusivement à la poésie, je me suis aperçue qu'il y avait très peu de publications du réseau CRDP concernant spécifiquement la poésie. Là encore nous nous trouvons dans le cadre de l'hégémonie du narratif, qui a été signalée hier par Monsieur Gleize, et je dirais aussi l'hégémonie de l'argumentatif. Il est certain que presque toutes les publications touchant notamment le second cycle tournent autour de ces types de textes actuellement.

Je ferai donc quelques suggestions. Pourquoi ne pas essayer de faire publier, par le réseau CRDP, des ouvrages concernant spécifiquement la poésie ?

Je m'inspirerai aussi de démarches qui ont été ces derniers temps mises en œuvre, et qui me paraissent extrêmement intéressantes : vous avez certainement entendu parler par exemple du Prix Goncourt des lycéens, pour lequel une classe de seconde d'un lycée de Marseille a fait partie du jury. Pourquoi ne pas imaginer un prix de poésie des lycéens auquel on pourrait donner une ampleur nationale ? Vous avez certainement aussi entendu parler du livre *Comme un roman* de Daniel Pennac, qui a fait un grand succès en librairie et auprès de tous les enseignants, et qui remettait les pendules à l'heure en ce qui concerne la lecture, spécialement du genre narratif. Ne pourrait-on pas imaginer un *Comme un poème*, qui remette aussi les pendules à l'heure dans ce domaine-là ?

Je voudrais en venir maintenant à un personnage qui me fascine. C'était un jeune professeur de lettres de 22 ans, qui prenait son premier poste dans une petite ville de province. Ça se passait en janvier 1870. Ce professeur s'appelait Georges Izambard, il aimait la poésie, il écrivait lui-même des poèmes, certainement pas très bons. Il faisait lire à ses élèves de la classe de rhétorique du lycée de Charleville-Mézières les poètes qu'il aimait, c'était Victor Hugo, c'était Banville, c'était François Coppée. Il a joué son rôle de médiateur, et après il s'est effacé, quand ça a dépassé complètement ses compétences. Nietzsche disait : "On récompense mal un maître en restant son élève". Je crois que le jeune Arthur Rimbaud, qui était dans cette classe de rhétorique, a récompensé son maître au-delà de toute expression... Alors je me pose la question, 120 ans après, d'un jeune professeur nommé Georges Izambard ou de son descendant, d'un jeune lycéen nommé Arthur Rimbaud, ou de son descendant. Avec tous les moyens techniques dont nous disposons aujourd'hui, avec tous les moyens d'information dont nous disposons, avec tous les réseaux de communication, de mise en vente, avec le poids de l'industrie du livre, est-ce que finalement, ce jeune professeur serait mieux armé pour faire aimer la poésie à ses élèves en 1870 ? Est-ce que ce jeune poète serait davantage aidé pour arriver à trouver un public et continuer à écrire ? C'est une question que je vous pose...

Il y a également une question qui me brûle les lèvres depuis que l'on m'a demandé de participer à cette table ronde : celle de la chanson comme médiateur de la poésie. Cette question me vient de mes élèves de première, avec lesquels j'ai préparé ce débat, puisqu'ils sont les premiers concernés. Ils m'ont dit qu'ils avaient connu des poètes par la chanson, et aussi que pour eux il y a des chanteurs qui sont d'authentiques poètes. Évidemment je

suis tout à fait d'accord avec Joëlle Gardes-Tamine quand elle a parlé hier du rap et du tag. C'est vrai que c'est à nous, les enseignants, qu'il appartient de faire connaître à nos élèves Baudelaire, Racine ou Saint-John Perse, tout ce qu'ils ne découvriront pas à l'extérieur. Mais justement, un poète comme Rutebeuf, par exemple, a été chanté par Brassens, par Joan Baez. Je sais bien qu'Aragon a dit : "Défense de déposer de la musique sur mes vers", mais en même temps, est-ce que Léo Ferré, est-ce que Jean Ferrat, est-ce que Brassens lui ont fait du tort, ou ne lui ont-ils pas permis de franchir des barrières qu'il n'aurait pas franchies autrement, d'accéder à un public qui n'aurait jamais été le sien autrement ? Aujourd'hui c'est Bernard Lavilliers qui chante *Est-ce ainsi que les hommes vivent,* et nos élèves connaissent *Est-ce ainsi que les hommes vivent* à cause de Bernard Lavilliers. C'est Robert Charlebois qui chante *Sensation* d'Arthur Rimbaud. Je dirai : honnêtement, qui d'entre nous connaissait Antoine Paul avant que Brassens ne mette en musique *Les passantes* ? Personnellement, un poème comme *Sanguine* de Robert Desnos que chantait Yves Montand, est une de mes découvertes érotiques d'adolescente, et je crois que quand le même Yves Montand chante *Les Bijoux* de Charles Baudelaire, on ne peut pas ne pas être sensible à l'accord parfait entre la beauté du texte et celle de la musique. Sans parler d'auteurs-compositeurs-interprètes, dont certains sont quand même d'authentiques poètes, je pense que personne ne peut le nier. On a cité Brassens, Ferré, il y en a bien d'autres sans compter les Anglo-saxons, les gens comme Bob Dylan, comme Leonard Cohen, qui sont publiés dans la collection *des Poètes d'aujourd'hui* chez Seghers et que nos élèves connaissent.

J'ai conscience de toutes les dérives possibles, bien évidemment. Je pense qu'il y a là un danger, on peut glisser vers quelque chose qui serait tout sauf de la poésie au sens où nous l'entendons, et c'est vrai que la poésie c'est aussi la page, le texte, dans son incontestable difficulté. Mais la poésie et la musique n'étaient-elles pas mariées à l'origine ? N'est-ce pas un retour aux origines que de retrouver la lyre derrière le texte écrit, qui a quand même été postérieur ?

Si j'ai voulu vous poser cette question que je savais provocatrice, c'est pour me faire l'écho de ce que disent mes élèves, tout simplement. Peut-on rejeter a priori les médias de grande diffusion ? J'ai constaté, par exemple, que tous mes élèves savent ce que signifie *carpe diem*. Comment le savent-ils ? À cause du film *Le cercle des poètes disparus*, qui est un film que je n'aime pas personnellement pour beaucoup d'autres raisons. Peut-être nous appartient-

il de leur dire : *carpe diem*, c'est dans une ode du poète latin Horace. Peut-être nous appartient-il de les faire revenir à ce texte, à la pureté du texte. Sans doute nous appartient-il de leur dire que Sapho, avant d'être une chanteuse de rock, était une femme poète, originaire de l'île de Mytilène, il y a bien longtemps. Notons au passage que ses poèmes ont été mis en musique par Angélique Ionatos et je ne pense pas que ce soit lui faire injure que de dire que c'est une œuvre admirable.

Je voulais simplement soulever ce débat, et je n'ai pas une opinion tranchée là-dessus. Je crois bien sûr qu'il est absolument nécessaire de se confronter à la difficulté du texte poétique écrit sur une page, dans le cadre d'un recueil de poèmes, et qu'il faut que nous amenions nos élèves à cela. Je me demande cependant, puisqu'il n'y a pas de représentants aujourd'hui à cette table des médias audiovisuels, si nous pouvons nous priver de ces supports et de ces instruments-là, et si nous ne risquons pas de nous enfermer complètement.

Arnaud Labelle-Rojoux

Merci. Sous-jacent à mes propos introductifs, il y a plusieurs choses notamment la notion de public. On est passé naturellement de la transmission orale dans la classe, à une transmission par le livre, parmi les médias, par le disque, par la scène. Il y a un public spécifique qui est celui des acheteurs de livres. Plusieurs libraires sont ici présents à qui je vais donner la parole mais je voudrais souligner que la librairie c'est aussi parce qu'il y a relation au public, un commerce. Il faut vendre le livre et, on le sait, en ce qui concerne la poésie ce problème est particulièrement aigu. Monsieur Vesperini a orienté précisément sa communication sur cet aspect non négligeable de la médiatisation.

Daniel Vesperini

La librairie dont je suis l'un des responsables est la librairie *L'Alinéa* à Martigues ; elle aura 15 ans l'année qui vient ; elle s'inscrit dans une zone de chalandise de 100 000 habitants environ.

Excusez, pour commencer, cette évidence qu'il n'est peut-être pas indifférent de rappeler : la librairie, c'est d'abord un commerce, sans doute pas comme les autres car ce qui s'y livre a quelque chose à voir avec la pensée : le livre, objet à la fois sensible et insensible, qui s'échange, se monnaie, circule et

s'épuise parfois. De Kant à Bocuse, de Proust à Van Loc, de Cavalcanti à Platini, de livres d'Epicure aux livres de pédicure, ma librairie est générale, voire généraliste au sens médical du terme : touche à tout pour ne pas dire touche sur tout. Elle ne cherche pas à briser les flux éditoriaux tels qu'ils se présentent mais accueille ce qui paraît, ce qui s'édite et promeut, de ce fait, à sa façon, une espèce de métissage du culturel et de l'artistique. Si, comme on a pu le dire ici ou là, des défauts ou des manques structurent le commerce du livre, ces dysfonctionnements sont à rechercher autant dans la texture même de cet objet que dans l'organisation de sa circulation matérielle.

La fonction de libraire est, en partie, ancillaire : il se met au service d'un auteur, d'un lecteur, voire d'un éditeur. Il répand, propose, étale, range ce qu'il a reçu d'en-haut, du très haut avec, du reste, une liberté restreinte quant aux choix, aux sélections : il apparaît, en effet, de plus en plus tributaire des autres médiations, notamment de celles que l'on nomme justement "médias", sa marge de manœuvre est étroite devant l'afflux et le flux continu de produits et d'informations, modes d'emploi, standardisés à l'extrême. Dans ce contexte, la poésie, elle qui nous occupe aujourd'hui, ne cesse de hanter toute librairie comme un malaise dont on a du mal à se défaire, comme une origine qui serait celle de toute écriture, comme un symptôme qui renverrait à un lieu nodal dont l'étiologie même ferait défaut.

Quelques chiffres maintenant, sous le charme desquels il ne faudrait pas toutefois pas succomber corps et âme, puisés dans une expérience forcément singulière mais révélateurs d'un certain état des lieux, du moins de celui dont je parle et d'où je parle.

De novembre 1992 à novembre 1993, en termes de chiffre d'affaires, la littérature française et étrangère – hors théâtre et poésie – représente environ 18 %, dont 6 % de nouveautés. Dans le même temps, la poésie française et étrangère représente 0,80 % environ, dont 0,10 % de nouveautés. D'autres éléments pour fixer les idées : le rayon philosophie, deux fois plus important en nombre de volumes, représente seulement 1,5 % du chiffre d'affaire quand le roman policier, lui, culmine à 1 %. On pourrait ainsi multiplier les comparaisons avec les 150 rayons de la librairie, on s'apercevrait alors que la poésie qui ne se porte pas plus mal que la philosophie, résiste du mieux qu'elle peut au laminage des écrits transitifs.

L'analyse détaillée du rayon poésie (composition, rotation de certains titres, caractères cycliques de cette rotation suivant les époques de l'année, types de récurrences) dévoilerait l'existence de trois comportements du lectorat, trois

manières d'acheter : premièrement, l'achat de prescription, lié le plus souvent aux études et à la scolarité ; deuxièmement, l'achat de confirmation qui se porte sur des poètes connus, reconnus, pléiadisés ou pléiadisables ; troisièmement, l'achat d'invention ou de communion, plaisir de découvrir, d'aller à la rencontre de l'inconnu.

Il est certain que prescription et confirmation l'emportent très largement sur la communion : des tonnes de Hugo, des séries de Baudelaire, des torrents de Char, des cageots de Ponge, etc. Bien entendu, il va de soi que ce qui est confirmation pour l'un peut être invention pour l'autre : nous avons tous, à un moment donné, découvert Rimbaud ou Lautréamont. La tâche du libraire, pour modeste qu'elle soit, serait d'essayer de donner à lire, de participer à ce moment où un livre s'invente, ce n'est pas toujours facile, pas toujours possible. La librairie est un lieu de paroles par excellence où la promesse se doit de valoir la promise. Frapper juste est souvent une exigence.

La promesse, quand la parole se tient, c'est justement ce qui habite toute lecture organisée. Au fil des ans, des rencontres ont lieu chez nous, ou, à notre initiative, dans des structures d'accueil autres (bibliothèques, galeries, et même une fois tribunal !) avec des écrivains que par commodité mais aussi par la nature même de leur écriture, nous appelerons des poètes : Edmond Jabès, Charles Juliet, Roger Laporte, Pierre Guyotat, Louis Calaferte, Bernard Vargaftig, Jean-Pierre Ostende, Dominique Sorrente, Jean-Marie Gleize. Venu dire, comme on dit, l'auteur se fait alors lui-même de son énonciation, excédant les mots dans ses mots, car la parole qui prend corps laisse soudain parler cette altérité en elle.

Ces lectures, à propos desquelles il me faut souligner le rôle déterminant du CNL et de la DRAC, créent un courant de sympathie, une espèce de champ magnétique dont bénéficie la poésie dans son ensemble même si le lecteur ne se précipite pas immédiatement sur le ou les livres de l'auteur invité.

La plupart du temps, nous avons associé à ces lectures l'exposition ou les traces d'un travail en art plastique, et avons pu constater que la présence de l'un renforçait l'autre, comme si l'autre devenait l'hôte de l'autre.

Enfin, ma librairie a toujours eu une affection particulière, une attention soutenue à l'égard des petits éditeurs de poésie qui, dans la qualité et le sérieux, se sont souvent prêtés à ce jeu de la manifestation : je pense particulièrement à La Délirante, à l'imprimerie De Cheynes, à Fata Morgana, aux éditions Colodion de Martigues, je pense à l'association *Autres et pareils*, à Galli, à la revue *Sud*, etc.

Le problème, par contre, avec les grandes maisons d'édition, celles qui inondent le marché, c'est que, à de très rares exceptions près, elles ne promettent rien en matière de poésie, c'est le degré zéro : ne promettant rien, elle ne tiennent rien, ne prenant ainsi aucun risque. Elles se situent du côté de la prescription, voire de la confirmation, et pour ce qui est de l'invention, elles paraissent un peu lasses, hélas : il est symptomatique de constater que souvent le concours du CNL, seul, les pousse à se risquer en poésie, autant dire à limiter les risques, à tel point qu'on est en droit de se demander, non sans inquiétude, jusqu'à quand, jusqu'à quelle profondeur de ressources va-t-on pouvoir puiser.

En conclusion, quitte à paraître un peu utopique, ou même uchronique, j'aurais deux propositions à soumettre : la première concerne la distribution et la diffusion des petits éditeurs de poésie, la seconde une certaine articulation avec les arts plastiques.

Chacun sait que dans le circuit commercial du livre, il existe deux niveaux distincts, celui de la distribution et celui de la diffusion : la distribution, c'est le nerf de la guerre commerciale, la vente brute de décoffrage, aveugle : la diffusion inscrit son activité dans un groupe de distribution (plusieurs diffuseurs pour un même groupe) et travaille dans la connaissance de son produit, grâce à un réseau de représentants qui assurent une médiation, un rapport de proximité, irremplaçable, d'autant plus quand il s'agit de poésie. Les grandes maisons d'édition ont une présence, une force d'annonce qui assure et rassure leurs ouvrages. En revanche, pour la plupart des petites maisons d'édition, disséminées sur tout le territoire, cette diffusion, c'est-à-dire ce rapport direct, immédiat, personnalisé, n'existe pratiquement pas. Aussi, puisqu'on peut bien rêver le temps d'un colloque, ma proposition est la suivante : que les grands groupes de distribution, par un système d'incitations par exemple, assurent en quelque sorte un rôle de soutien, une forme de tutorat à l'égard de ces petites maisons d'édition.

Seconde proposition : ne serait-il pas possible de créer, de mettre en place un dispositif qui permettrait, si ce n'est une automaticité, du moins une facilitation plus grande dans l'organisation de rencontres poésie-arts plastiques.

Pour vraiment en finir, le rêve du libraire ne serait-il pas de s'entendre dire un jour, ce qu'évoque Paul Celan dans sa conférence intitulée *Le Méridien* : "J'ai trouvé l'intermédiaire et comme le guide conduisant le poème vers la rencontre".

Arnaud Labelle-Rojoux

Merci. La transition est toute faite puisque j'ai à ma gauche Claude Galli qui est libraire mais qui est également éditeur et j'ai envie qu'il rebondisse immédiatement sur ces propositions...

Claude Galli

Je voudrais illustrer mon propos consacré à la diffusion de la poésie par un retour en arrière.

En 1914, un grand poète presque inconnu en france, Dino Campana, aujourd'hui étudié par tous les lycéens italiens, publiait à ses frais un texte fondamental dans l'histoire de la poésie contemporaine italienne intitulé *Les Chants Orphiques*. Dans la vaine tentative de récupérer un peu de cet argent qui lui faisait cruellement défaut, et aussi naturellement pour que le livre de sa vie soit lu et reconnu, Campana allait le vendre lui-même, dans les rues et sur les places de Florence, sous les quolibets de l'intelligentsia toscane. De 1914 à 1918, date de son définitif enfermement en hôpital psychiatrique, le poète réussit à placer ainsi environ 200 exemplaires de son ouvrage.

Nous sommes aujourd'hui en 1993, les circuits de diffusion et de distribution se sont considérablement améliorés et multipliés. Les librairies, les bibliothèques, les écoles n'ont plus grand chose à voir avec leurs homologues de cette époque, ni en nombre, ni en qualité, ni dans la somme des connaissances qu'elles proposent. Pourtant aujourd'hui, en 1993, un auteur comme Dino Campana aurait encore moins de possibilités qu'en 1914 d'assurer la moindre pérennité à son livre. Nous avons nous-mêmes, Mireille Guillet et moi, pour les éditions *Via Valeriano*, publié la traduction de ce texte il y a un an, nous appuyant alors sur des structures de diffusion-distribution reconnues nationalement et considérées comme plutôt efficaces. Nous avons vendu aujourd'hui 163 exemplaires, et rien ne peut nous faire penser que nous aurons vendu plus que Campana dans un an.

D'autres exemples célèbres en France peuvent être cités : 40 exemplaires pour la première édition des poésies de Mallarmé, Rimbaud qui publie à compte d'auteur en 1873 *Une saison en enfer* à 500 exemplaires, qui seront retrouvés dans la cave de l'imprimeur par un bibliophile en 1901. *L'Allégresse*, un poème important de Ungaretti, publié en 1915 à 80 exemplaires.

On peut trouver à cette situation des raisons, des responsabilités d'ordre mécanique, déjà évoquées tout à l'heure par Daniel et dont on parlera sans doute plus tard. Le disfonctionnement des diffuseurs ou des distributeurs, les contraintes économiques qui laminent les libraires, la baisse éventuelle du pouvoir d'achat des lecteurs, le manque d'audace des gros éditeurs, qui, du fait de leur puissance, de leur taille, influent fortement sur le marché, la carence de la critique médiatique, etc.

Ce qui m'importe d'essayer de comprendre ce matin, et aussi par rapport à ce qui s'est dit hier, c'est si cette question de la diffusion de la poésie, donc une part non négligeable de ce débat, ne porte pas en soi une contradiction formelle qui nous interdit même d'envisager, d'imaginer pouvoir résoudre d'une quelconque façon les problèmes afférents sur le strict plan quantitatif.

J'assistais l'autre soir à un débat organisé à l'Institut Culturel Italien sur les avant-gardes. Au cours de cette soirée d'ailleurs très intéressante, Paolo Fabbri a tenté de fournir une définition intemporelle du poète : "Le poète écrit pour une mémoire à venir", phrase que Julien Blaine amplifiait, citant Pierre Bourdieu : "Le poète écrit pour un peuple à venir". On peut s'interroger sur l'impertinence qu'il y a à vouloir élaborer des stratégies de diffusion et de distribution très sophistiquées, concernant une discipline dont la nature même est de n'être pas en phase avec son temps et, donc destinée à ne pénétrer qu'un réseau forcément modeste en nombre. On peut même, se référant à l'histoire de la poésie depuis son origine, émettre quelques doutes sur les qualités avérées de tel ou tel poète qui se vend bien auprès de ses contemporains, c'est-à-dire d'un peuple déjà venu et non à venir.

Cette figure du poète prophète, réfractaire à la technicité nécessaire aux moyens de sa propre diffusion, met-elle pour autant un terme à toute réflexion et toute tentative en vue d'améliorer une situation dont la dégradation, je dois le dire, s'accélère gravement, rapidement, depuis 3 ou 4 ans ? Certainement pas. Des libraires, tels que ceux qui sont présents ici ce matin persistent, malgré d'innombrables difficultés, dans la voie d'une promotion exigeante de certaines revues, de certains auteurs, qui forment cette sorte d'étrange communauté muette dont le cri est parfois assourdissant.

Il me semble d'ailleurs qu'une préoccupation identique se retrouve chez certains intervenants, entendus hier après-midi, comme Sylvain Ascherro et Jean-Marie Gleize. Alors que leur propos n'est pas de mettre en place des cadres de pratique d'écriture poétique, mais de fournir à leurs élèves et leurs étudiants les outils intellectuels et sensibles permettant à ces derniers de

repérer le poète, la poésie, de même nous prétendons concourir à cette rencontre entre le poète et son lecteur, même si nos méthodes sont parfois jugées archaïques ou inefficaces au vu des moyens mis en place par les éditeurs ou libraires traditionnels. Des éditeurs, des bibliothèques, des associations s'acharnent, jour après jour, à tisser un entrelacs relationnel primordial entre les auteurs prophètes et ceux qui ont l'incroyable bonheur, la chance de pouvoir distinguer leurs voix dans la société spectaculaire qui nous impose ses marchandises séduisantes et glacées.

Les institutions culturelles doivent à ce point du parcours jouer leur rôle, ce qui n'est pas toujours le cas. On constate en effet qu'il existe souvent un hiatus entre les intentions déclarées de certaines instances municipales, par exemple, et leurs objectifs réels, s'inscrivant davantage dans une recherche de plus-value d'image à court terme et donc en opposition à la lenteur qui caractérise notre travail d'éditeur ou de libraire. Sans l'indispensable appui des responsables officiels de la culture dans les villes, le département, la région ou l'État, sans l'instauration d'une véritable collaboration entre les universitaires, les bibliothécaires, les associations et les libraires, hors de toute préoccupation corporatiste, notre action spécifique d'éditeur de poésie et de libraire sera de plus en plus difficile à maintenir. Et viendraient ainsi à manquer les lieux de stockage de ces "alluvions séculaires" permettant au poète ignoré aujourd'hui d'être reconnu demain.

J'ai commencé cette brève intervention par Dino Campana, que j'aime beaucoup, et c'est avec lui que je voudrais terminer. "Il n'y a pas de place pour moi dans cette machine perfectionnée qu'est la société" écrivait-il, "Je suis la pièce défectueuse que l'ouvrier écarte, le pollen qui ne prend pas et fait un tapis dans les bois". Merci.

Arnaud Labelle-Rojoux

On pourrait reprendre certains points qui viennent d'être énoncés, en particulier la question des responsabilités, dans ce champ de la diffusion. J'ai noté une phrase évoquant la carence de la critique médiatique. Est-ce que le journaliste que vous êtes, Gérard Bodinier, se sent concerné par cette critique ?

Gérard Bodinier

Inutile de dire qu'il n'y a pas de journaliste spécialisé en poésie contemporaine au *Provençal*. On me demande très rarement d'écrire sur la poésie contemporaine. J'essaie quelquefois d'en créer le besoin, la nécessité, par

conviction. Je ne suis pas du tout représentatif, ou alors je représente, pour reprendre le chiffre de tout à l'heure, 0,80 %.

Poésie et journal, poésie et information : situation inhabituelle où il faut dire je, quand ordinairement on dit l'autre. Il faut parler quand ordinairement on porte la parole. M'obsède une phrase d'André Breton, dans *Nadja* : "La poésie est incompatible avec la lecture du journal". Bien sûr André Breton parlait du journal à haute voix et de l'écriture poétique. N'empêche. Quoi de plus prosaïque qu'un journal ! Mallarmé, qui était entre parenthèse contre l'enseignement de la poésie, distinguait bien la parole reportage de la parole poétique. Au journal il oppose précisément le poème à fermoir d'or.

Alors est-ce que se rejoignent, peuvent s'articuler, la parole de tous les jours, courante, et la parole poétique ? Quelle place pour la poésie dans l'espace si contraire du journal aux colonnes serrées ? Quelle place au milieu de l'écho et de l'écume du monde pour le silence qu'approfondit le poème ? C'est celle du territoire plus ou moins exigu de la rubrique littéraire, l'équivalent journalistique de vos cours de Français, rubrique généralement hebdomadaire mais, pas de merveilles, la poésie contemporaine y a la place qu'elle a dans l'enseignement et l'édition, concédée plus ou moins dédaigneusement. Un territoire défendu par des francs-tireurs à l'entêtement militant et marginal.

On rêve à certains journaux des pays de l'Est où des poèmes étaient publiés régulièrement. C'est une autre tradition, c'est déjà une autre époque. Les mots avaient plusieurs sens ; sous les mots, la liberté. La poésie est dissidence, l'ultime refuge de la dissidence, comme me l'expliquait l'autre jour Breyten Breytenbach. On comprend alors qu'elle ait difficilement droit de cité.

Comment le prosaïsme d'un journal, comment la parole-reportage peuvent-ils accueillir la poésie qui leur est antinomique ? Il s'agira moins de critique dans ses aspects théoriques et universitaires – une autre langue –, que d'information. Mais quel grand écart entre une poésie contemporaine, souvent expérimentale, une poésie de recherche, – ce qui est un pléonasme –, une poésie considérée comme élitiste, centrée sur le moi, interrogeant le langage, et un journal qui cherche à se vendre, qui s'adresse au plus grand nombre pour qui la poésie est un coucher de soleil ou des petites fleurs mièvres !

Comment mettre en communication ces deux mondes étrangers ? “Tout ce qui n’est pas littérature m’ennuie”, disait Kafka. Et Erasme : “Plus une chose est inepte, plus elle rencontre d’admirateurs ; ce qui est mauvais plaît toujours”. On est prévenu. Il ne faut pas chercher à plaire, mais rester dans l’intransigeance, même si on a changé de registre en s’exprimant dans un journal. Et ce qui compte c’est, au-delà de ce qu’on en dit, la place qu’on accorde à la poésie, l’intérêt qu’on lui manifeste, la qualité qu’on lui reconnaît. Au passage, tordre le cou à cette idée reçue d’une littérature difficile.

Un sentier oblique, un sentier de traverse, c’est situer la littérature contemporaine par rapport à l’histoire de la poésie, pour montrer, comme pour la peinture, qu’elle n’est pas n’importe quoi, comme on dit souvent.

Je vais faire une digression. J’ai assisté à une animation dans une prison, organisée par le cipM de Marseille. C’était très intéressant. Trois poètes y rencontraient des détenus. Les détenus étaient un peu dans la situation de mes lecteurs, ils en étaient à la rime, certains à Baudelaire. Ils n’ont pas bien compris les trois poètes contemporains. Moi, j’aurais voulu leur raconter l’histoire entre Baudelaire et les trois poètes qu’ils avaient devant eux, leur parler de Laforgue et du vers libre, du surréalisme, des poètes prisonniers et peut-être de Roger Giroux qui témoigne de la difficulté du langage à dire le monde aujourd’hui.

La poésie, bien sûr, c’est sa nature errante, s’évade quelquefois de la rubrique littéraire des journaux. Parce qu’elle est expérience intime, au plus profond de soi, la poésie est universelle. Etant à chacun elle est à tous, elle est l’une des choses finalement les plus partagées. Quand elle remet en cause les codes du langage, elle s’en prend à sa propre incapacité et, par là, repousse les frontières de l’inexprimable. Ce faisant elle rend encore plus obscure la nuit. Si la poésie se nourrit aux sources les plus secrètes, elle ne cesse jamais d’être un rapport au réel. Même chez un romantique comme Keats, même chez Artaud quand il écrivait : “Rimbaud nous a enseigné une nouvelle manière d’être, de nous tenir au milieu des choses”.

La poésie est un combat pour Breytenbach. La présence de la poésie dans les journaux, c’est aussi celle, hélas, des poètes prisonniers ou des poètes qu’on tue. On parle moins des poètes qui se sont mis en jeu dans l’écriture même, parce qu’on l’oublie peut-être mais, l’écriture est dangereuse.

Poésie et information, poésie et enseignement, quelquefois les deux se fondent, vous en êtes assez souvent des exemples puisque vous êtes poètes et enseignants. Je pense plus particulièrement à René Guy Cadou, poète et

instituteur breton. Je pense à Léon-Gabriel Gros, poète et journaliste au *Provençal*.
Pour terminer je crois que la poésie dans un journal c'est une allumette dans un champ de neige. La brève incandescence de quelques noms, Caproni, Celan, Jaccottet ou Jabès. Elle fait fondre un instant la mer gelée en nous, et puis on se brûle les doigts.

Arnaud Labelle-Rojoux
On a parlé de poésie expérimentale et j'entends aussi qu'il y a une rareté de la poésie. La poésie, par sa nature, en effet, ne s'adresse qu'à un petit nombre. Je voudrais savoir ce que Paul-André Pouderoux pense de cet état de fait qui ne l'empêche pas tout de même de diffuser, de vendre des livres de poésie.

Paul-André Pouderoux
Je n'ai pas préparé grand chose et je voulais simplement au départ vous parler de mon expérience en tant que passeur de poésie en librairie. J'ai imaginé que la mort de la poésie était un peu le contraire de ce que l'on entend. La mort de la poésie serait lorsque, en chanson, on aurait des textes d'Yves Bonnefoy au Hit Parade, lorsque les enfants des écoles réciteront du Jacques Dupin et lorsque le samedi soir sur TF1 à 20 heures 30, on aura un débat entre Jean-Luc Sarré, Alferi et Joseph Guglielmi. Donc lorsqu'il y aura des rayons poésie extraordinaires dans les supermarchés, là je crois qu'on sera effectivement à la mort de la poésie.

On n'a pas à espérer que la poésie se vende à plus de 150 exemplaires. C'est peut-être bien comme ça et peut-être qu'on peut imaginer que ce qui va vers la mort de la poésie c'est aussi le CNL, l'aide aux poètes, le cip*M*, des lectures de poésie à *l'Odeur du temps*. C'est peut-être tout ce qui fait connaître la poésie qui va vers la mort de la poésie et que peut-être un jour il ne restera plus qu'un poète et un lecteur de poésie et la poésie sera vivante. On peut réfléchir là dessus. En ce qui concerne l'expérience de ce que sont les rayons de poésie en librairie, il semblerait qu'il est totalement inutile de faire un rayon poésie en librairie s'il n'y a pas quelqu'un dans la librairie qui aime la poésie. Donc il n'est pas nécessaire d'avoir des rayons de poésie dans toutes les librairies et partout. On a toujours un rayon de poésie classique

mais un véritable rayon de poésie avec de la poésie moderne et contemporaine ne semble pas nécessaire partout car, vous l'entendrez dans pas mal de librairies, on a arrêté la poésie parce qu'il n'y avait pas de rotations, ça ne tournait pas du tout. Il est évident que s'il n'y a pas un libraire pour conseiller, pour en parler, s'il n'y a pas d'animation derrière, c'est inutile. En revanche, si ce travail est fait derrière, je pense que pour vous donner simplement l'exemple de *l'Odeur du temps*, le rayon Poésie fait à peu près 10 000 francs par mois, ce qui n'est pas rien et qui représente 15 % du chiffre de la littérature et à peu près 5 % - 6 % du chiffre total de la librairie. Je ne veux pas dire par là que la poésie se vend bien, je veux dire que peut-être elle se vend correctement parce qu'on est les seuls à la vendre.
À la FNAC, avant, il y avait une fille qui connaissait très bien la poésie et il y avait un assez bon rayon Poésie. Cette fille est parti à Lille, la personne qui l'a remplacé connaît beaucoup moins bien et il est évident que le rayon Poésie de la FNAC s'est étiolé. C'est comme ça que les choses se passent et je pense que c'est bien qu'elles se passent ainsi, avec des gens qui aiment, qui ont envie de faire quelque chose dessus, de temps en temps c'est oui, de temps en temps c'est non, mais c'est la vie, c'est comme ça et c'est bien.
Je voudrais dire aussi que la majorité de ce chiffre se fait avec des poètes classiques, mais une grande partie se fait aussi avec des poètes modernes, des poètes contemporains notamment pour les plus connus, Bonnefoy, Dupin ou Charles Juliet qu'on peut conseiller en première lecture de poèmes contemporains à des gens qui avaient plus l'habitude de lire du Bellay, Ronsard ou même Rimbaud. Ça c'est aussi le rôle du libraire, petit à petit d'amener à un certain type de lecture. Ceci est tout à fait vrai aussi pour la littérature. Aujourd'hui qui connait des gens comme Bergougnioux, Pierre Michon, François Bon, Marie Redonnet, toute une gamme d'écrivains qui ont des ventes de l'ordre de 1500 exemplaires par livre, qui sont pourtant sans doute les écrivains de demain. C'est aussi le rôle du libraire de faire effectivement connaître ces gens-là.
Je ne suis pas du tout contre la littérature étrangère, mais je dirais quand même qu'il ne faut jamais oublier la française. Il est souvent en effet plus facile de vendre de la très bonne littérature américaine, c'est plus facile de vendre Jim Harrison qui est un grand auteur que j'adore, que Bergougnioux qui est déjà beaucoup plus difficile à lire mais qui est pourtant un auteur extrêmement important et qui sera peut-être au XXIe siècle quelqu'un qu'on aura beaucoup retenu.

Arnaud Labelle-Rojoux

Je donnerai bien entendu la parole à la salle pour réagir à tout ce qui a été discuté mais j'aurais souhaité au préalable terminer le tour de table. Lorsque vous entendez Madame Bartoli, que la mort de la poésie passe aussi dans le fait que les institutions subventionnent un certain nombre d'opérations, que pouvez-vous dire exactement ?

Corinne Bartoli

Je dirai que la question de la nature de la poésie s'est posée pendant ces deux journées. Monsieur Pouderoux dit d'abord que c'est une nature qui nous échappe, ensuite les enseignants hier ont bien montré la nécessité d'enseigner, de faire passer quelque chose de cette poésie, et aujourd'hui les libraires reconnaissent aussi qu'il faut des animations et qu'il faut faire un lien entre le lecteur et le poète.

Je pense que le Conseil Général et le département des Bouches-du-Rhône ont un rôle de soutien, des initiatives diverses, qui peuvent aussi bien naître de l'Éducation Nationale que de structures comme le *Refuge*, un soutien aux revues également et aussi à des lieux de poésie, dont on n'a pas parlé, et qui ont été à l'initiative de poètes régionalistes. Par exemple le Conseil Général gère les collections du Museon Arlaten qui a été à l'initiative du poète Mistral pour transmettre la culture provençale où se font des animations et un lien avec la poésie.

Le Conseil Général, les institutions, ont un rôle de diffuseur, de médiateur, mais pas d'impulsion. En ce sens, à mon avis, la poésie ne mourra pas. Je crois que si on impulsait la poésie, ça serait dramatique mais en tant que lien, pourquoi pas et je crois que vous n'avez pas ici à vous en plaindre.

Arnaud Labelle-Rojoux

Pour terminer ce tour de table, je l'ai dit, la poésie – c'est une évidence et on en a parlé tout à l'heure avec André Ughetto – c'est aussi une parole qui se transmet oralement, dès la classe. Cela peut se continuer par des lectures publiques. Ça se fait dans les librairies, ça se fait au cipM, ça se fait à travers des festivals de poésie, qui sont, il faut le dire, relativement nombreux dans le monde et peu répandus en France. Là je parle à titre personnel. Polyphonix a organisé depuis une quinzaine d'années un certain nombre de

festivals en France et à l'étranger mais, alors que nous invitons essentiellement des poètes français, Polyphonix bénéficie souvent, de beaucoup plus d'ouverture à l'étranger qu'en France même. Toutes ces initiatives procèdent de la parole. Précisément, le dernier intervenant est Jean-Pierre Rafaeli qui est homme de théâtre ; il est bien placé pour évoquer la dimension orale de la poésie, ou plutôt la diffusion orale de la poésie.

Jean-Pierre Rafaeli

Je crois que je vais apporter des témoignages qui, quoi qu'il en soit, resteront aussi fluides parce qu'il n'y aura jamais de méthode, il n'y aura jamais de réponses. Faire travailler un texte à des comédiens reste toujours quelque chose par rapport à la poésie, d'indéfini, on ne sais jamais comment s'y prendre, on ne sait jamais ce qui va se passer et on pourrait méditer là-dessus en disant qu'on fait œuvre à ce moment-là aussi avec le poème, on se retrouve côte à côte avec le poète et on se dit qu'il doit faire pareil.

Évidemment je ne suis pas là pour parler d'eux mais pour indiquer des choses, comment j'arrive à faire parler, et d'abord quelques symptômes. Le premier symptôme par rapport à la poésie, un texte poétique qu'on a ensemble, c'est-à-dire que là les médiations se font à deux ou à trois ou à quatre. Un comédien a un texte, moi j'ai le même texte que lui, on va médiatiser à deux et il va y avoir des échanges incessants. La première chose c'est la violence. N'entre pas sans violence dans cette bonne nuit. Même cette violence calme, douce, c'est violent, c'est perturbant, c'est impossible. C'est tout d'un coup le point le plus douloureux, le point le plus merveilleux mais c'est impossible. Comment être à la hauteur quelquefois alors qu'on ne sait même pas de quelle hauteur il s'agit, mais c'est impossible. Pourquoi ? Parce que tout d'un coup il y a un espace là, il y a quelque chose qui va toucher les sens ; l'essentiel c'est le corps. Alors tout d'un coup on se dit, qu'est-ce que je vais faire puisque c'est moi aussi qui est là, en tant que lecteur, impliqué, qu'est-ce que je suis prêt à risquer de moi, peut-on demander à l'autre de risquer quelque chose de lui ? Quel corps j'ai, moi, lecteur ? Qu'est-ce que je fais avec ce corps qui lit, où j'en suis ? Est-ce-que je suis capable d'ouvrir chez moi des espaces ? Est-ce que je les ai ouverts ? Est-ce qu'ils sont encore endormis pour pouvoir les indiquer à l'autre, lui ouvrir les sentiers ?

Le deuxième point ensuite est que s'il y avait un cheminement, comme disait Char, un chemin, ce serait simple. Mais tous les chemins sont ouverts. Ce n'est pas parce qu'on est arrivé un petit peu sur un texte que l'autre va marcher, que cet auteur va marcher. C'est qu'il n'y a pas une poésie, il y en a infiniment. Un mot, un vers, un espace, une respiration, un silence. Comment faire ? Alors on se dit, quand même on a été enfant, on a été bercé, on a été dans une matière qui est même la conception du corps. Alors on est un peu rassuré quelquefois, on se dit, tiens, il y a une parole mère, il y a la mère, c'est intéressant cette matière. On essaie de trouver des ancrages sur ce corps, cette langue maternelle, ah, ressuscité on est au moment, mais on se dit que c'est très précaire parce que quelqu'un en face vous dit, Monsieur, qu'est-ce que c'est la poésie ? Pourquoi c'est poétique ça ? Pourquoi vous voulez que je le dise comme ça ? Pourquoi c'est poétique ? Et si on décidait qu'a priori il n'y avait pas de poésie, qu'il faut que ce soit l'autre qui la fabrique avec ce qu'il est, avec son corps, qu'il écrive avec sa voix, comment l'en convaincre ? Alors là il y a tout un principe de travail qui est, par exemple, de dire à l'autre, ne travaille pas avec une photocopie. Prends ton texte et réécris-le, mets-toi à une table et prends un crayon, un papier et recopie le texte sur une feuille et on peut dire à ce moment-là ce que dit Borges, qu'en recopiant le Don Quichotte, on écrit autre chose. Effectivement le corps, là il réécrit, il redevient auteur de quelque chose.

Ensuite, il y a le corps qui est en face. On va lui dire qu'il y a une participation initiale forte, c'est le souffle, la respiration, naître à quelque chose qui était endormi. Quelquefois un comédien dit : "j'ai le vertige" parce que pour dire Claudel ou Saint-John Perse, il faut retrouver un corps de respiration, un corps respiratoire, et on s'apercevait à tel point que tout était fait pour qu'il n'y ait plus de cage thoracique.

Reste cette dimension du souffle, du corps entier, du corps pénétrant et du corps pénétré.

La deuxième chose est de rééduquer les lèvres, les dents, la langue, les muscles, le visage, de rire, de muscler, de retrouver la vie du corps, de faire claquer, de faire du bruit, d'envoyer sur les cavités, de découvrir que le corps est un espace extraordinaire. C'est pour cela que le poète a écrit, on le sent, que la seule réponse c'est tous ces frémissements. Toutes ces choses qui se passent dans le palais, dans la langue, dans la salive, quelque chose qui tout d'un coup se met à renaître, à naître, c'est cette immense possibilité des corps du corps.

En fait, le travail c'est retrouver en chacun qui est en face ce corps unique, pour avoir un texte unique, qui sera jamais plus avant, ni après. C'est ce moment de travail-là qui fait que la poésie ne peut jamais mourir, si quelqu'un s'y prend de toutes les manières possibles, pour qu'un homme, une femme qu'il a en face, sente que cet instant-là est l'instant de parole unique, qu'il est en train de l'écrire comme le poète a écrit. Je voulais juste faire une citation : "On ne sait pas ce que l'on sait, peut-être, tout au fond des cellules, prémonition ou mémoire". C'est tout au fond des cellules, vraiment.

Je voulais juste ajouter aussi, en donnant des exemples que écrire avec la voix, je disais tout à l'heure, mais il y a une liberté extraordinaire entre le mot écrit et la voix plastique, la voix mouvante, comme nue, obcène, dérangeante, mais là il y a une liberté extraordinaire, c'est le moment où je vais et le moment où je ne peux pas. Il y a un espace extraordinaire dont il faut faire prendre conscience dans le corps. Ça bute mais comme la langue bute sur les dents, aussi, il y a quelque chose qu'on peut retenir et donc là on découvre qu'à travers la poésie, ce qui est brut, c'est le temps, c'est-à-dire l'amour.

Partir définitivement sur le fait que l'écriture du poète est à l'origine quelque chose de glaise, d'humus et d'humain, et que c'est bien remodeler un corps, soi-même, mais aussi le corps de l'autre.

Je voudrais juste terminer en donnant un petit texte qui me parait essentiel et qui peut gouverner à un moment donné cette façon d'ouvrir à la parole et de découvrir la parole ; c'est que la passion de lire est extrêmement sensuelle. La voix est sans doute ce qui ressemble le plus à l'âme, et chaque fois ce rite simple d'ouvrir un livre nous laisse face à la voix de quelqu'un écoutant des histoires intimes. Désespérées ou joyeuses, comme des résurrections, confidences qui remontent à la préhistoire et qui cherchent de nouvelles formes de dire et d'être. Le poète, mais aussi celui qui dit, écrit, donc remonte à cette préhistoire. Je voulais donc terminer par un texte et dire de façon très humble que par rapport au médiateur, je me trouve comblé puisque j'ai ici un ancien professeur et aussi un libraire.

"Ce qui est propre à la poésie, c'est de donner matière à l'invisible, d'incarner l'âme étrangère du langage, et de se laisser habiter dans la lecture par l'âme d'autrui. Ce que l'esprit exige, c'est le corps. Le langage passe de corps à corps et ainsi se remplit le sens caché, deux manières de dire la même chose et, plus encore, de sens, de sens sans directions précises, de dessins, de schémas, de paroles qui touchent au plus secret et au plus intime du cœur.

Le passage à travers le corps est le raffinement le plus grand, la source anonyme de la grâce populaire, nous serons toujours quelque chose de moins que la totalité du langage dont nous héritons. Les poèmes émergent, entourés par la résonnance de tout le langage. La jouissance vitale qui accompagne cette émergence est, à son degré le plus haut, perte, gratuité, liberté, grâce, mélancolie, luxe et jeu. Quelquefois la pauvreté d'un poème n'est qu'apparente. Elle peut cacher un luxe inouï de lumière et de silence, comme certaines architectures de jardins zen. Il se peut que la manière poétique soit liée à la musique, comme la musique est liée au geste. Les poèmes alors font danser l'âme, ils sont peut-être mémoire de gestes et de musiques oubliés et retrouvés, inventés et ignorés plusieurs fois. La danse, le mouvement et le désir de danse sont présents dans toute la poésie. Les poèmes amoureux les plus tristes et les plus désespérés donnent envie de danser en secret."
Ma conclusion est simple : quel corps pour quelle poésie ?

Arnaud Labelle-Rojoux
Merci Jean-Pierre Rafaeli. D'une certaine manière la boucle est bouclée. En introduisant la question du corps, l'incarnation du texte, on revient à la pédagogie qu'on avait peut-être un peu oubliée dans ce débat, ou du moins à la pédagogie dans le cadre de l'enseignement. Il serait intéressant de parler de cette relation entre enseignement et médiateur. Est-ce qu'il y a là une communauté de vue, quelque chose qui est complémentaire, ou pas du tout ?

Philippe Castellin
J'ai l'impression qu'il y a une connivence beaucoup plus grande qu'il n'y semble entre l'enseignement et la poésie. Dans beaucoup de cas, l'un et l'autre sont liés à une sorte de culte du livre et c'est peut-être l'incapacité dans laquelle ils sont, l'un comme l'autre, le monde de l'enseignement comme celui de la poésie, d'assumer la complexité de la nouvelle situation dans laquelle nous sommes au niveau de la communication puisqu'il s'agissait de cela, des médias, etc. qui fait qu'on en est à se lamenter en permanence. Je pense que si on ne se pose pas cette question-là, on risque de rééditer ce genre de discours d'une année sur l'autre, pas très longtemps d'ailleurs, parce que comme l'a dit Claude Galli, au train où vont les choses, dans 3-4 ans, l'occasion de débat ne sera même plus donnée, du moins la nécessité.

Dans ce qui a été dit, j'ai relevé la question que Madame Bouquet a posée, concernant différents poètes. Quid du rôle de la vidéo, quid du rôle de l'ordinateur, quid du rôle de tous les moyens qui aujourd'hui se sont développés ? Ce qui ne veut pas dire que je considère que le livre a fait son temps, pas du tout. Il y a d'autres choses, il y a d'autres vecteurs, c'est une dimension qu'il faut nécessairement prendre en compte. Si on ne prend pas ça en compte, on passe à côté, à mon avis, y compris des solutions au problème posé.

Pour finir, je voudrais dire qu'on a sans arrêt assimilé l'expérimental par exemple, et la recherche avec l'incommunicabilité nécessaire, avec le malentendu inévitable, avec la solitude, l'élitisme, etc. Moi, je pense que ça n'est pas du tout le cas. Par exemple, hier soir, il y avait une soirée de poésie sonore, dans laquelle il y avait un poète tunisien : Sahli. Dans la salle il y avait des gens assez variés, y compris des gens qui n'avaient pas une culture, dans l'ordre de l'histoire de la poésie livresque, particulièrement développée, et à mon avis le contact et la communication ont été établis par Sahli de façon efficace. Ça a été atteint par lui et il faudrait se poser la question de savoir comment et pourquoi. Alors que, a priori, Sahli est quelqu'un qui travaille d'une manière très "expérimentale", très "recherche", et qui devrait nécessairement le conduire à une situation d'isolement total. Ce n'est pas du tout la situation dans laquelle j'ai cru me trouver hier soir, en tant que poète pratiquant des choses un peu similaires dans différentes circonstances. Ça ne veut pas dire que je crois à la communication instantanée sans arrière plan. Ces questions-là devraient être abordées. Je commence à en avoir assez du peuple au futur. Si le poète a un rapport avec un peuple au futur c'est parce que ce peuple au futur, il est d'une certaine manière déjà présent ici. Les choses, la langue qui est inventée par le poète pour ce peuple au futur, c'est précisément parce qu'il y a dès maintenant des manques, des lacunes, des désagrégations dans l'ordre de la langue présente qui ne permettent pas aux gens, tels qu'ils sont vivants aujourd'hui, de communiquer entre eux, de parler entre eux réellement. Sinon, quant au peuple du futur qui serait une sorte de projection utopique, une sorte de jugement dernier qu'on attend, c'est fini, je ne crois plus au jugement dernier.

Arnaud Labelle-Rojoux

Tu connais ce poème de Jean-François Bory qui se termine par : "la poésie : cet instant". C'est clair que la poésie c'est un instant.

Marie-Louise Issaurat

Comme Philippe Castellin, j'ai été un peu choquée par ce que j'ai entendu. Je crois qu'il faudrait vraiment qu'on en finisse avec la prétendue difficulté de la poésie. Ou alors préciser de quelle difficulté il s'agit. La réponse est dans l'intervention de Jean-Pierre Rafaeli qui a parlé de la violence inhérente à la parole poétique, de l'effraction dans le corps effectuée par la parole poétique. Si cela est une difficulté, c'est de difficulté vitale qu'il s'agit, d'épreuve qu'il n'y a pas à adoucir ou à éviter.

C'est pourquoi deux types de propos, qu'on a développés ici, me dérangent autant l'un que l'autre : d'un côté on dit qu'il faudrait s'efforcer de faciliter l'ingurgitation, si je puis dire, de la pillule poétique, par la mise en chanson par exemple. D'un autre on se résout à la confidentialité de la poésie définitivement inaccessible au plus grand nombre. Je suis portée à récuser ces deux positions. Ce qu'a d'absolument irréductible l'expérience poétique et qui est d'ordre ontologique, qui est une épreuve à affronter, ne peut ni ne doit être amoindrie. Je ne nie pas l'intérêt des chansons ni leur validité pédagogique ponctuelle, mais il ne faut pas que cela conduise à une impasse sur ce que la poésie a de spécifique. Si comme J.-M. Gleize le disait hier, la poésie est aussi épreuve de la langue et dans la langue, elle l'est autant pour celui qui l'écrit que pour celui qui la lit. Confiner, à l'autre extrême, la poésie dans la confidentialité ne me séduit pas non plus. Je comprends bien le point de vue du journaliste qui oppose le prosaïsme du journal à la poésie dont la place ne lui paraît guère être dans les quotidiens, mais je ne le partage pas absolument. De même je ne souscris pas à un point de vue qui déclare la poésie morte à partir du moment où elle entre dans les supermarchés. Je veux bien admettre que la poésie s'adresse à un happy few, mais à condition que celui-ci se dégage de lui-même et non par une désignation a priori de ses destinataires privilégiés. La poésie ne touche peut-être pas à tout le monde (et encore est-ce discutable), mais elle s'adresse à n'importe qui. Sans doute mon origine populaire est-elle gênée par cette restriction a priori qui coupe la poésie de ce qu'on appelle le grand public. Je suis aussi embarrassée par l'idée de mettre la poésie à la portée du public d'une manière qui en dénature l'exigence que par celle de la mettre à l'écart dans une sorte de marginalité qui risque fort de la transformer en signe de distinction sociale. Le discours de Claude Simon lors de la remise du prix Nobel était très explicite sur ce que peuvent recouvrir des notions comme celle de difficulté, de confidentialité. Elles introduisent un écran entre

l'œuvre et le public qui lui-même intègre vite l'idée que telle ou telle écriture lui est inaccessible par définition et il s'en détourne alors que rien, absolument rien, ne prouve qu'elle aurait été hermétique à tous.
Il m'est arrivé de lire à mes élèves aussi bien Ronsard que Bonnefoy ou Charles Juliet sans renconter plus d'obstacles dans un cas que dans l'autre. Les préjugés n'étaient pas les mêmes, mais les clichés entretenus sur Ronsard font autant écran à sa véritable lecture que ce que peut avoir de déroutant tel texte contemporain. Hier soir des rappeurs étaient présents lors de la lecture proposée par le cip*M*. Deux d'entre eux étaient scolarisés l'un en seconde, l'autre en CES. Ils avaient écouté avec intérêt un chant soufi et en discutant à bâtons rompus, j'ai fait allusion à ce groupe de rappeurs qui travaille sur des textes de troubadours. Tous m'ont demandé ce qu'était un troubadour. Le professeur a ressurgi et j'ai expliqué. Ils étaient visiblement intéressés puisqu'ils ont aussitôt demandé des références. N'en avaient-ils jamais entendu parler durant leur scolarité ? Avaient-ils oublié ? Je ne sais pas. Ce qui est apparu clairement ensuite c'est leur mauvais rapport avec l'institution scolaire. L'un se déclarait "paresseux" alors même que la somme de travail investie pour préparer ce qu'ils allaient présenter était énorme. Et ainsi à l'avenant... Tout ce qui avait trait à l'école était refusé parce que pris dans un contexte perçu a priori comme étranger. Ils avaient intégré l'idée que des pans entiers du savoir et la culture leur étaient inaccessibles et l'école n'est sans doute qu'en partie responsable de cela.

Intervenant dans la salle
Mais où est la contradiction avec ce qui a pu être dit ?

Marie-Louise Issaurat
Il me semble simplement qu'il doit être possible de trouver une voie intermédiaire entre les deux extrêmes de la vulgarisation et de la confidentialité. Quand le cip*M* met en contact des jeunes a priori étrangers à la poésie et des poètes contemporains il joue ce rôle. Dire "dans le milieu journalistique, je suis un apax, je m'intéresse à la poésie" reflète sans nul doute une situation réelle mais ajouter "il y a contradiction entre le prosaïsme d'un quotidien et la poésie" n'est-ce pas consentir, en partie, à la confidentialité de la poésie ? De même lorsque le libraire affirme que la poésie à la télévision ne serait plus la poésie.

Entre une tendance qui prône une diffusion de la poésie à travers des formes qui en facilitent l'accès au point de risquer de la déformer dans son essence et un consentement à sa marginalité, le choix me paraît réducteur. C'est implicitement admettre que la poésie n'est accessible qu'à un petit nombre. Or je ne suis pas convaincue de cela. Quand le poète italien cité précédemment (et que j'ai découvert grâce à vous, ce qui montre bien que vous jouez pleinement votre rôle de médiateur que je ne mets nullement en cause) déclare qu'il ne peut entrer dans la machine sociale de notre temps, son propos affirme moins la confidentialité de la poésie qu'il ne met en cause le rapport que la société contemporaine entretient avec les poètes et la poésie. C'est ce rapport qu'il faut peut-être mettre aussi en cause. C'est dans cette perspective que je défendais la présence de la poésie à l'école qui la diffuse auprès de tous.

Claude Galli

Je suis d'accord avec Arnaud sur le fait que vous ne contredisez absolument pas, ni toi Philippe, ni Madame, ce qui a été dit tout à l'heure. Ce n'est pas parce qu'on va passer d'un support papier sur d'autres supports de communication que ça résout le problème de la diffusion de cette parole. Ça ne change rien au fond à ce qu'on a dit.

Par ailleurs, quand tu parles d'un peuple futur, le terme de ce débat était quand même la diffusion et la médiation, nous l'avons rétabli dans cette thématique. Je trouve assez extraordinaire que ceux qui parlent le plus de la diffusion de la poésie et du cadavre sont ceux qui ne font pas le commerce du livre, comme il nous arrive à nous de le faire. On sait nous, dans notre chair si je puis dire, ce que ça veut dire que d'avoir, que d'entretenir un rayon de poésie. Donc soit la discussion était sur ce thème aujourd'hui, soit on en revient à ce qui a été dit hier par rapport à autre chose et à l'écriture. Aujourd'hui je me plaçais sur le plan de la vente et je te dis, la poésie n'est pas un cadavre, la preuve c'est qu'on est là et que l'on survit par ça. On fait les efforts chacun à sa mesure, pour pouvoir faire en sorte que cette poésie ne meure pas et c'est pour ça que je ne suis d'accord avec ce que disait Paul-André et avec ce que disait Madame. Il y a une grande confusion, me semble-t-il, entre la chanson et la poésie, et ça revient à la discussion d'hier sur la gravité de l'effort et sur le plaisir facile. C'est un peu comme les discussions que j'entends sur la bande dessinée et la littérature...

Philippe Castellin
Je n'ai absolument pas dit que vous, diffuseurs, distributeurs, libraires, êtes responsables quant à ce qui concerne "la mort" annoncée de la poésie, à quatre ans d'échéance.

Arnaud Labelle-Rojoux
C'est moi qui ai parlé de la mort, mais la mort ce n'est pas forcément un cadavre qu'on pleure.

Philippe Castellin
C'est une vraie question quand tu discutes avec les gens qui éditent de la poésie. Tu vois que pour eux c'est une question vitale et que en dessous d'un certain chiffre de diffusion, ça n'a plus de sens. On ne va pas s'amuser à les nommer mais on les connait ceux qui ferment boutique, ceux qui n'arrivent pas à subsister.
Une fois fait ce constat, est-ce qu'il y a ou pas des questions à poser ? Est-ce que ça n'est que le monde qui est responsable ? Est-ce qu'on va en finir avec le mythe du poète maudit ? Je dis que dans le peuple futur on retrouve encore d'une certaine manière ce mythe-là.

Claude Galli
Mais le peuple au futur auquel tu penses et auquel je me référai moi-même tout à l'heure, c'est un peuple dont on peut voir les symptômes, tout simplement dans le peuple de consommateurs de la librairie aujourd'hui. Et ce peuple futur aujourd'hui et le rôle du libraire et de certains éditeurs, c'est de repérer ici ou là celui qui est en mesure de comprendre cette voie du futur, sinon la poésie se vendrait parfaitement bien. Je ne comprends pas ce que tu veux dire. Si tu n'es pas d'accord sur cette vision du peuple du futur, à qui tu t'adresses ? Et je ne parlerai pas des problèmes de diffusion de la poésie.

Jean-Pierre Rafaeli
Je voudrais apporter un témoignage très simple. Pour un livre de poésie que j'ai apporté un jour, j'ai fait travailler 20 personnes qui n'ont pas acheté ce livre et qui connaissent 10 textes dans ce recueil. Il s'est diffusé, multiplié 10 fois 20 pendant une semaine. Pour un seul recueil que j'avais, nous avons fait des recopies du texte. Nous avons réécrit les textes chacun.
Deuxièmement, concrètement, je pense que quand je dis à quelqu'un,

apprends par cœur, sais des textes, sais-en le plus possible, et diffuse après, je crois que c'est important que les gens apprennent par cœur, qu'ils sachent beaucoup de textes, ça leur appartient, on ne pourra plus leur enlever. Si un jour ils se retrouvent en difficulté ils pourront réciter, et je vous assure qu'il y a beaucoup de gens, souterrainement, des humbles, des petits, des obscurs qu'on ne voit pas, qui savent des textes.

Claude Galli

Je ne crois pas que se soit le retour à l'oralité qui va sauver l'édition de la poésie en France. Je crois que c'est par des moyens économiques qu'on sauvera l'édition donc la présence, donc la continuité, donc la vie de la poésie. Le poète doit être reconnu. Un des problèmes de Campana qui l'a mené à l'asile, c'est qu'il n'a pas été reconnu socialement comme poète. Et pour être reconnu, il a fallu qu'il se paye lui-même l'édition de son livre. Et aujourd'hui le problème reste le même, et en fait il s'aggrave.

Intervenant dans la salle

Je ne suis ni enseignant ni enseigné, et qu'importe mon identité puisque je me trouve là parce que je me sens concerné. Et je ne veux pas dire des mots qui peuvent être désemparés comme une goutte de pluie dans la mer, ce qui veut dire que je préfère aller directement au but. Comme on sait tous que les paroles s'envolent et que les écrits restent, comme l'on sait tous qu'il y a des gens qui font ce qu'ils ne disent pas et d'autres qui aimeraient faire ce qu'ils disent, moi je ne dévoile pas mon identité mais je dis plutôt que j'ai des choses à offrir. Je suis un poète. J'ai des recueils, des romans, des nouvelles, j'écris et je ne sais pas où ce train va m'emmener. Finalement je suis venu ici parce que je me sens concerné.

Emmanuel Loi

Je voudrais parler en tant qu'écrivain et amateur de textes, de comment on lit les textes.

En tant que dramaturge et écrivain, j'ai écrit très peu de poèmes, je m'en sens incapable. Je voudrais rappeler un point historique précis : en 1975, Fiscar Pétain appelé VGE a enlevé l'histoire et la philosophie obligatoires dans l'enseignement secondaire. À partir de là, la poésie, comme genre littéraire, a commencé à mourir, à décliner en France. Donc, il faut se rappeler ça. Tout le monde a attaqué le grand pharaon qui a remplacé VGE mais

c'est une date terrible et aucun intellectuel ne s'est révolté contre cet oukase scandaleux d'enlever l'histoire et la philosophie comme obligatoire pour le baccalauréat général. C'est quelque chose de fondamental pour la poésie. Si on ne sait pas l'histoire, si on ne sait pas penser, que peut-on ressentir.
18 ans après, publier de la poésie maintenant est un art de haute volée pour des grands gourmets qui se payent une friandise, une gaufre parfois très onéreuse. Mais le discours sur la dissidence ou la grande différence, c'est un prétexte d'une morgue intellectuelle terrible étant donné que le poids social de l'écrivain qui n'est pas lu, pas entendu, qui ne peut pas partager ce qu'il fait lui coûte en général plus que la dissidence d'une dissuasion terrible, mortifère, métaphysique sans nom. La poésie est un genre mineur, pas en voie d'extinction, mais c'est un genre en sous-développement massif, et qui se cantonnera dans ce développement *ad eternam*. On pourrait dire que ça a toujours été son rôle historique dans toutes les civilisations scripturaires.

Paul-André Pouderoux
Je voudrais dire deux mots à Marie-Louise Issaurat, en lui demandant de quelle mission elle se croit investie pour penser qu'elle a à parler de poésie à des élèves, alors qu'ils préfèrent peut-être entendre parler de football. Je pense qu'elle se sent investie d'un amour immodéré qu'elle a pour la poésie et je l'en félicite. Moi, j'ai l'impression d'être investi lorsque j'ai un rayon poésie et que je parle de poésie et que je fais des lectures de poésie à la librairie. Je pense qu'on est exactement pareils. La différence c'est que vous avez un public captif, pendant une heure vous avez des élèves qui sont bien obligés de vous écouter, alors que nous on a des gens qui viennent aux lectures ou qui ne viennent pas, de même qu'ils vont au cip*M* ou pas, et qu'on a quand-même du monde et que vous-mêmes vous intéressez des élèves. Vous êtes bonne, vous aimez ça, vous savez communiquer, mais vous voulez que tous les profs de la France soient comme ça ? Vous y croyez ? Quand vous dites que vous voudriez être en supermarché, mais c'est la mort de la poésie, ça veut dire que chaque recueil se vendra à 25 ou 30 000 exemplaires puisque les supermarchés ont évidemment des taux de rentabilité à respecter. Ne pensez-vous pas qu'il y aurait plus de culture sans ministère de la culture ?

Marie-Louise Issaurat
Sans doute mes propos ont-ils semblés provocateurs ou paradoxaux aussi

vais-je essayer de reformuler ma pensée de façon plus nuancée. Bien sûr journalistes, libraires, membres de l'enseignement, nous avons tous un rôle analague de médiation tel que l'a présenté André Ughetto. Ce n'est pas ce que j'ai mis en cause.

Ce qui me gêne est l'association de la poésie et de la confidentialité comme si cette confidentialité était inhérente à la poésie alors que je crois qu'elle est davantage liée à la place de la poésie dans notre société, au rapport que cette société entretient avec la poésie ; l'histoire a connu d'autres exemples de rapport entre la création poétique et le corps social. Ne devrait pas aussi s'interroger sur ce rapport au lieu de l'accepter comme allant de soi à cause d'une prétendue difficulté de la poésie ? Si difficulté il y a, je me répète, elle me semble de nature fondamentale, de l'ordre de l'épreuve ontologique. Cette difficulté là n'a pas à être édulcorée ou éliminée. Son élimination du corps social dans sa généralité n'est pas sans signification. N'est-ce pas parce que la poésie introduirait ce qu'elle seule peut introduire et qui ferait question ?

Je partage tout à fait votre analyse de la situation marginale de la poésie dans les médias et l'édition, mais je n'accepte pas de recevoir sans examen une assertion selon laquelle la poésie ne serait pas faite pour tous. Je voudrais au préalable réfléchir un peu plus profondément ce qui se passe aujourd'hui entre le corps social et la poésie.

Cela dit, en ce qui nous concerne ici, nous pouvons déjà au moins, à notre niveau, envisager de tisser des liens plus concrets entre la librairie, les médias et l'enseignement en ce qui concerne la poésie. Les contacts, les relations ne peuvent être que fructueux.

Claude Galli

Je vais vous dire, nous avons tiré ce livre à 1000 exemplaires et notre intention de départ est donc de ne pas *ghettoïser* la poésie, c'est de la diffuser. Un an et demi plus tard, on constate que cet ouvrage s'est *ghettoïsé*, de quelque façon que se soit. On peut inculper tel ou tel maillon de la chaîne de distribution et de la diffusion du livre, ça c'est le résultat.

Par ailleurs ce n'est pas unique et les professionnels qui sont ici vous diront que c'est monnaie courante, même parmi les auteurs les plus connus, par des gens comme vous qui sont les plus inconnus par les autres. Donc ce n'est pas de propos délibéré, Philippe, qu'on veut cantonner la poésie ici ou là, notre intention est qu'elle soit diffusée le plus possible.

Philippe Castellin
C'est un constat que j'ai fait. On lutte, on résiste... Et cependant.

Arnaud Labelle-Rojoux
Le problème est toujours le même dans les débats : on ne s'entend pas sur les mêmes mots. Chacun parle de sa pratique, de ses problèmes, de son rapport à la poésie. Moi je parlais de ça en tant qu'état de fait. Lorsque l'on parle de confidentialité, c'est un état de fait. Qu'il y ait compréhension ou incompréhension, lisibilité ou illisibilité, c'est un autre problème qui n'a rien à voir avec le rapport à la confidentialité.

Intervenante dans la salle
Je voudrais intervenir sur deux ou trois points. Tout d'abord le point de la difficulté de la poésie où je rejoins volontiers Claude Ber. Si la poésie est une chose grave – et elle doit le rester –, c'est une chose qui n'est pas hors de portée d'un enfant, d'un élève quel qu'il soit, de quelque milieu qu'il soit.

Arnaud Labelle-Rojoux
Mais de quelle poésie, s'agit-il ?

Intervenante dans la salle
Toutes. Volontairement, je me refuse à faire cette dichotomie qui a été faite hier entre poésie moderne et poésie dite classique, poésie plus couramment diffusée. Pour un enfant, découvrir Ronsard c'est tout aussi difficile que découvrir des auteurs actuels. Pour eux la difficulté est ailleurs. Quand André Ughetto est intervenu sur le rôle de médiateur de l'enseignant, sur la passion qu'il y a à faire passer le langage poétique, même si cette passion prend l'intermédiaire de l'analyse des outils, c'est là que se passera la rencontre de l'enfant avec la poésie.
Je crois que le rôle de l'enseignant est essentiel. L'enseignant est investi d'une mission sans quoi nous ne serions pas là, nous ne nous sentirions pas concernés. Je crois qu'essentiellement il y a une réflexion à conduire sur ce pourquoi les enseignants hésitent à rentrer dans cette démarche d'une rencontre avec la poésie. Je crois qu'un élément de réponse est intervenu par la voix de Jean-Pierre Rafaeli avec qui j'ai eu l'occasion de travailler de nombreuses fois autour du théâtre, le problème c'est la voix. On a beaucoup parlé hier de lecture de poésie mais quel est l'enseignant qui sait lire, quel est

l'enseignant qui accepte cet effraction de son corps, quel est l'enseignant qui accepte cette démarche, et qui accepte par ce biais-là de permettre aux enfants une certaine rencontre avec le texte poétique ? Ça aussi c'est un vrai problème à se poser au niveau de l'enseignement et de la poésie.
Je pense pour l'avoir pratiquée dans les quartiers nords, dits difficiles, que la rencontre de la poésie par la voix, par le corps, est une rencontre qui rend accessible des textes difficiles de quelque époque qu'ils soient. Elle permet à des enfants qui ignoraient même l'existence seulement du langage poétique d'avoir une rencontre immédiate, – c'est le terme qu'on a employé hier –, et lorsque Jean-Pierre a dit faire lire ou lire dix textes à des élèves ou à des individus quels qu'ils soient, c'est faire de ces individus dix lecteurs potentiels d'autres textes. Je crois que c'est par ce cheminement aussi que la rencontre avec la poésie se fera.

Intervenant dans la salle
J'ai entendu dire ce matin : peut-on rejeter les grands médias et se priver de l'audiovisuel ? Je crois que là on inverse complètement le problème, je crois que c'est plutôt l'audiovisuel qui nous tourne le dos, et les grands médias qui nous tournent le dos, plutôt que l'inverse. J'ai entendu dire il y a deux minutes, comment peut-on aimer le foot et la poésie ? Je suis désolé, j'en suis.

Philippe Castellin
Gooooooooooal !

Intervenant dans la salle
Le simple fait de poser la question me fait m'interroger sur quelque chose qui m'a un peu troublé depuis hier, c'est que je n'ai pas l'impression qu'on réfléchisse sur la poésie, le plaisir de la poésie, ou le public du texte poétique ; j'ai l'impresion qu'on réfléchit sur l'idée qu'on se fait de la poésie, l'idée qu'on se fait du plaisir du texte et l'idée du public. Je voudrais rajouter une chose là-dessus. Je crois qu'on a un petit peu tendance à confondre l'intimité de la rencontre avec le texte et la publicité de la rencontre avec le livre. Je donnerai seulement une anecdote sans donner dans le mélodrame. J'ai été moi-même témoin d'un épisode qui va un peu rejoindre la qualité de l'intervention de Monsieur Rafaeli tout à l'heure. Je me trouvais à l'hôpital de la Conception à Marseille une nuit, dans un service difficile, et j'ai entendu une femme de service déclamer : "Quand vous serez bien vieille, ce

soir à la chandelle, assise auprès du feu...", une femme de service, la nuit, à la Conception et je me disais que cette femme là n'avait probablement pas ni Ronsard, ni du Bellay, ni qui que ce soit dans sa bibliothèque, mais cette femme là avait quand même le texte dans son esprit. Je rejoins ce que dit Monsieur Rafaeli, c'est sûr que les petites maisons d'édition vivent des temps très difficiles et pour être moi-même en relation avec pas mal d'entre elles, je sais la difficulté qu'il y a. Maintenant aussi sévère que puisse paraître ce que je vais dire, pourquoi ne pas, avec les poètes, aller à la rencontre du public. S'il se trouve dans les supermarchés, pourquoi ne pas aller à la rencontre du public et pourquoi continuer à cultiver cette confidentialité ?

Arnaud Labelle-Rojoux

C'est curieux, moi je n'entends pas la même chose ! Peut-être est-ce parce que je suis sur cette tribune et pas de l'autre côté. Je ne comprends pas du tout ce que vous avez compris. Ne serait ce que sur le football et la poésie. On peut transmettre aussi bien son goût pour le football que celui de la poésie. Ce n'est pas contradictoire.

L'autre point que je voudrais aborder par le biais du corps de la poésie est celui-ci : le débat s'est orienté vers une compréhension, une connaissance du texte à travers des techniques corporelles, que je ne conteste pas mais qui sont de l'ordre du jeu, non pas du jeu ludique, mais du jeu théâtral. Or il est une dimension poétique contemporaine qu'il ne faut pas oublier, qui passe par le corps sans passer par le livre. Il ne faudrait pas sous prétexte de défendre une chose, éliminer le reste. Je ne sens pas dans le multiplicité des contradictions obligées. Lorsque Philippe Castellin évoque la nécessité et la possibilité de passer par des nouveaux supports, je ne vois pas en quoi c'est contradictoire avec le livre par exemple.

Michèle Garnier-Genevoy

Le poète a une certaine image de l'enseignant, l'enseignant a une certaine image du poète, les élèves ont une certaine image de ce qu'est un poème et je crois qu'il faudrait qu'on réfléchisse un petit peu là-dessus.

Par exemple, hier, on a critiqué l'Éducation Nationale effectivement sur les représentations qu'elle donne ou celles contre lesquelles elle ne lutte pas non plus. En ce sens là je pense qu'il est important que les poètes viennent dans la classe pour que les élèves se rendent compte de ce que peut être un poète ou de ce qu'ils peuvent être dans leurs diversités, de ce que peut être un

éditeur, de ce que peut être un libraire, et qu'ils les rencontrent pour qu'on brise un peu des représentations, des préjugés, des à prioris, des schémas. Parce que quand un élève ne va pas acheter de la poésie, c'est parce qu'il a une certaine idée de ce qu'est un poète, de ce qu'est un écrivain. Les poètes c'est chiant, et là je vous rapporte les propos de mes élèves.
Les représentations des jeunes sont celles-là. Il est très important de leur montrer que c'est la vie, qu'il y a des choses qui les concernent complètement, que ça parle d'eux. Malheureusement parfois, et là autant je peux être critique par rapport à mon propre travail et par rapport à l'institution de l'Éducation Nationale, il faudrait que les poètes et les écrivains, parfois, se questionnent sur eux-mêmes et sur l'image de la poésie qu'ils véhiculent. Il m'est arrivée d'emmener un petit groupe d'élèves de l'atelier d'écriture à une soirée poétique et d'avoir été absolument renversée – je ne parle pas de ce que j'ai entendu au Refuge, des gens comme Serge Pey, très intéressant, qui vient briser une certaine image de la poésie –, mais on a vu des gens qui se congratulaient, des gens compassés, qui ne s'écoutaient qu'entre eux, et qui véhiculaient une certaine image de la poésie. Je me dis alors que nous les enseignants, on se questionne sur ce qu'on doit faire de la poésie et on est sans cesse questionné par ça, par les autres, qui nous disent que nous ne faisons rien, mais parfois les poètes ne servent pas la poésie dans la façon qu'ils ont de la présenter.

Arnaud Labelle-Rojoux
Cela veut bien dire qu'il n'y a pas une poésie mais tellement de poésies qu'il est impossible de parler de poètes en général et de poésie en général.

Intervenant dans la salle
Je voudrais juste rebondir sur ce que disait Philippe Castellin au tout début de l'échange. Lorsqu'avec Madame Garnier-Genevoy, nous avons fait venir un poète dans l'établissement pour la première fois, les élèves nous ont demandé, mais comment, il y en a de vivants ?

Paul-André Pouderoux
Je voudrais juste revenir sur un petit mot qui a été dit par les élèves, "la poésie c'est chiant". Je pense qu'ils ont totalement raison et contrairement à ce que vous dites, je suis en accord avec cette proposition en ce sens que lorsque je lis de la poésie, lorsque j'ai sur ma table de chevet un livre de

Mallarmé ou de Paul Celan, je le prends, je le repose, j'ai un polar à côté, c'est vrai que j'ai envie de reprendre le polar et d'avoir une lecture agréable et délassante et peut-être pas bête non plus. Par contre quand je reprends Paul Celan, je vais rester un quart d'heure sur trois vers, et je vais avoir du mal, et ça va me poser des questions dans ma tête, et c'est chiant ça.
Vous prenez deux risques lorsque vous prenez ou achetez un livre, vous prenez le risque que le livre vous change ou vous prenez le risque que le livre ne vous change pas. La poésie, celle qui est chiante, justement c'est parce qu'elle vous change, et je pense que la poésie c'est chiant et c'est bien.

Joseph Guglielmi

Je suis très heureux de voir que l'intervention de J.-P. Rafaeli a fait l'unanimité. Parce que d'une certaine façon, il n'était pas là hier, et il a dit autrement ce que j'ai essayé de dire, beaucoup plus maladroitement hier à savoir que le livre n'était pas quelque chose de mort et que la voix, le travail rigoureux, difficile, collectif pouvait redonner une vie au livre et je rejoindrai aussi un aparté que je tenais tout à l'heure, je crois que c'était avec Ughetto, en disant que la langue française est à peu près la seule langue où le mot livresque existe. Et en France, quand on dit livresque, on pense que c'est péjoratif. Je pense exactement le contraire. Il y a dans la poésie une sorte de saturation livresque. Sans cette saturation livresque, il n'y a pas de poésie possible.
Je crois que la poésie, et on oublie de le dire, n'est pas là pour donner une bonne image, ni du poète, ni de la société, ni rien, elle est là pour manifester un excès, un excès de l'expression. La poésie est excessive, elle est violente comme le fait remarquer Rafaeli qui sait de quoi il parle puisque pour lui, en fait, la poésie, le livre, il en fait son corps, peut-être que je l'interprète mal, il change la nature du livre qui peut paraître, sur les étagères de la librairie, comme quelque chose de mort, il en fait quelque chose de vivant et c'est pour cela que je suis toujours celui qui, même si c'est peut-être un peu vieux jeu, essaie de réabiliter le livre. Je dis toujours que s'il n'y a pas de lecture, il n'y a pas de poésie.
Après cela je reviendrai un petit peu, à ce que disait Arnaud Labelle-Rojoux, que la poésie était quelque chose d'intime. Je pense exactement le contraire. La poésie, pour moi, je ne sais pas si c'est un néologisme ou pas, c'est quelque chose d'*extime*, qui se manifeste. S'il n'y a pas de manifestations, il n'y a pas de poésie. Dans la prose, la langue se banalise, le plus souvent, sauf exception. Les grands noms banalisateurs de la prose, s'appellent Céline

pour la France, Joyce pour... Je fais une distinction praticienne entre la prose et la poésie. J'ai pratiqué les deux et je ne suis pas du tout dans la même situation au niveau du corporel pour revenir à ce que disait Rafaeli et qui m'a vraiment passionné. Il se passe autre chose quand on écrit de la poésie que quand on écrit de la prose. Nous avons parlé du temps et je pense que dans la prose il y a du temps. Il n'y en a pas dans la poésie. La poésie est le seul élément qui nous permette d'outrepasser le temps, de nous situer à côté du temps, et de nous mettre dans ce que j'appelerai, pour utiliser un terme qui appartient au bouddhisme zen, la poésie c'est du satori, dans le meilleur des cas. Ça peut être aussi de la soupe, mais alors ce n'est pas de la poésie. Un autre mot pour taquiner encore Arnaud. il parlait de la singularité de la poésie...

Arnaud Labelle-Rojoux
Non, je disais que chacun a de la poésie une vision singulière. On l'entend à chaque fois qu'on prononce ce mot. Il faut resituer le terme tel qu'on l'entend, et le *poïen* qui a été évoqué dix fois hier est effectivement le seul mot qui peut être juste. Si on s'arrête au terme faire, il y a quelque chose qui est juste mais au-delà de ça, chacun parle de sa poésie.

Joseph Guglielmi
Moi je pense que la poésie serait, même si c'est paradoxal, une langue plurielle. Je crois qu'il y a une pluralité de la poésie, je crois que c'est Jabès qui en parlait. La poésie, à toute époque de son histoire, est peut-être l'endroit où se concrétisent, où se manifestent toutes les contradictions, les expressions d'une langue.

Arnaud Labelle-Rojoux
Cet après-midi il y a un autre débat qui s'appelle Bilan et Perspective et je crois qu'on va encore redonner des perspectives à la mort de la poésie. L'objet de la table ronde reprendra certaines des interventions qui ont été faites depuis hier, on fera un point là-dessus et on reprendra l'idée du sens de la parole poétique. D'autres intervenants ?

Jean-Pierre Rafaeli
Je voudrais rajouter juste une chose importante sur cette ouverture, cette possibilité. Hier j'ai travaillé dans un atelier des textes d'un auteur. Ce sont

des personnes qui travaillent dans l'enseignement et je leur ai donné un texte et une cérémonie, que chacun aille avec son texte, puis après vienne, et fasse découvrir à l'autre ces textes. Il y avait donc une sorte de cérémonie, de tension, de propositions, sans donner le nom de l'auteur. Ensuite ils se sont faits découvrir ces textes, dans une sorte de fête, de stupeur, de joie, de penser qu'il y avait peut-être quelqu'un qui pouvait écrire ça en français. Cet auteur, c'était Ghérasim Luca. C'était des gens à qui on n'aurait même pas osé montrer le livre de Ghérasim Luca dans une maison. Ghérasim Luca est entré et vraiment les livres étaient sur la scène et une fois que nous avons eu fini, il y a eu une précipitation physique pour prendre le nom de l'auteur.

Je voulais par là revenir sur ces "ni optimistes, ni pessimistes mais réalistes". Et il faut faire comme cet homme de théâtre qui disait "Je ne peux pas changer le monde, mais je peux changer la seconde, je peux changer la minute et je peux changer l'heure". Il faut cesser d'avoir des idées générales, des concepts, et la poésie présuppose au moins deux choses : que le monde ne se résout pas à notre désir, à notre imaginaire mais présupposer peut-être qu'il y a des choses qui nous échappent et que peut-être ces choses-là il faudrait aussi qu'elles rentrent dans notre vie. Le monde ce n'est pas que nous, et il faudrait peut-être partir à la quête de ça, à la conquête de ça.

Le deuxième chose présuppose aussi que quand je travaille avec un acteur, il oublie qui il est, il oublie son corps, il oublie sa vanité. Monsieur, vous parliez tout à l'heure de satori, une espèce de vide, parfait, on n'y arrive jamais mais on tend à ça. C'est toi, change-toi pour que la forme de ce texte apparaisse en toi, bouleverse-toi pour qu'elle soit autre, que la poésie soit d'abord un acte au quotidien du transversal mais aussi de la réalité. Change-toi, c'est ça que la poésie propose, d'être meilleur, change-toi, mais d'être toujours dans l'instabilité de ça. On ne sait jamais, on est ignorant, infiniment.

Intervenant dans la salle

Je veux revenir à l'expression qui a été prononcée pour dire que je souscris à la proposition de Paul-André Pouderoux, la poésie est chiante mais je voudrais l'amender en disant, pas toujours, et ce n'est pas fatal. Effectivement, il faut rappeler ce genre de choses.

Deuxième remarque. Claude Galli a prononcé un mot, je ne sais pas s'il a été prononcé hier, mais je crois que c'est très important, il l'a proposé en parlant du support papier, en disant qu'il est archaïque et peut-être qu'il faut qu'on réfléchisse à cela. La poésie est-elle archaïque ? C'est pas un jugement

de valeur mais un constat historico... peut-être métaphysique comme d'autres formes d'art. Qu'est-ce qu'on fait avec ça ? C'est un des éléments du débat.

Troisième remarque. Quelqu'un a parlé des représentations. Ce qui me frappe beaucoup, c'est que l'image que renvoient les gens qui sont là, tous, renvoie en effet à ce qu'ils sont, à ce qu'ils peuvent dire, et c'est bien. Je ne vois pas comment les enseignants peuvent dire autre chose que des propos de pédagogues. Ils tiennent des propos plus ou moins intéressants mais ils sont là pour ça. Comment des libraires peuvent tenir des propos autres que des gens qui défendent des livres, ils préfèrent vendre des livres qu'ils aiment.

Comment susciter chez les futurs
enseignants le sens de la parole poétique
et le désir de la transmettre
grâce à la recherche méthodologique.

Bilan et perspectives

Modérateur
Philippe Castellin

Intervenants

Arnaud Labelle-Rojoux

Éric Audinet

Mireille Guillet

François Bazzoli
Enseignant à l'École d'Art de Marseille

Max Bensasson
Psychanalyste

Nicole Caucino
MAFPEN

Jacques Darras
Écrivain et poète

Guy Derbez
Chef de la MAFPEN

Annick Feissel
Psychanalyste

Dominique Serena-Allier
Museon Arlaten d'Arles

Bernard Veck
Chercheur à l'Institut National de la Recherche Pédagogique

Philippe Castellin

Nous allons attaquer la dernière table ronde intitulée *"Bilan et Perspectives"* qui présuppose donc un rappel de ce qui a été évoqué jusqu'à présent dans les autres tables rondes.

Avant d'improviser de mémoire cette synthèse, je voudrais vous présenter les divers participants. À ma gauche, Dominique Serena-Allier qui s'occupe du

Museon Arlaten d'Arles. Madame Cheilan qui est enseignante à l'IUFM et qui travaille spécifiquement sur les questions liées à l'informatique et à la poésie. Monsieur Bensasson et Madame Feissel qui sont psychanalystes. François Bazzoli qui est enseignant à l'Ecole d'Art de Marseille, Nicole Caucino qui travaille à la MAFPEN, Monsieur Veck qui est chargé de recherches à l'Institut National de Recherche Pédagogique, Monsieur Darras, écrivain, enseignant et poète et enfin Monsieur Derbez qui est responsable de la MAFPEN.

Les absents doivent être excusés : Madame Thérèse Aillaud, maire de Tarascon, qui a accueilli le Festival de Tarascon pendant plusieurs années, Christian Poitevin "Qu'un voyage éclair et impromptu oblige à se tenir éloigné de nous ce qu'il regrette très sincèrement". Je le lis dans une lettre qu'il m'a remise et dans laquelle figure également une question sur laquelle on reviendra. Monsieur Raymond Jean, écrivain et enseignant à l'Université d'Aix-Marseille, qui a été retenu à Paris et Monsieur Pierre Jullien, directeur de l'IUFM, qui n'est pas encore là.

En bon modérateur de la dernière table ronde, je me suis astreint à prendre des notes sur ce qui a été dit auparavant, dans l'esprit de restituer le contenu de ces précédentes tables rondes. Bien entendu la synthèse que je vais présenter sera de parti pris et il est tout à fait évident que je serai amené à oublier, plus ou moins volontairement, tel ou tel point qui ont été soulignés dans les débats précédents. Les autre modérateurs des autres tables rondes seront là pour me reprendre, me corriger, pour compléter, me sermonner.

Je crois que tout d'abord nous avons rapidement constaté la difficulté, voire l'impossibilité, à parvenir, et c'est heureux, à une définition univoque du terme de poésie. Cette définition n'est pas souhaitable, pour ainsi dire impossible, et pour des raisons très bien évoquées par Jean-Marie Gleize dans une table ronde précédente. En tous les cas nous sommes face à un terme ouvert par définition, à un terme instable, qui donc permet toutes les

transversalités d'une part, toutes les indécisions d'autre part, tous les malentendus aussi.

Ce dernier point m'amène à dire qu'au cours des différentes tables rondes, on s'est aperçu sans doute que beaucoup de différends tenaient à l'indécision même de ce terme et que, probablement, l'image de la poésie qui était présente dans les milieux enseignants n'était pas nécessairement la même que celle que les poètes, présents à ces tables rondes, avaient en tête. Cette image est sans doute également encore différente de celle que les enfants eux-mêmes peuvent avoir à l'esprit quand ils entendent prononcer devant eux ce mot.

De ce fait, s'est rajouté aussi une autre ambiguïté qui tient au titre même *Poésie & Enseignement*. En fait les relations entre poésie et enseignement ont été principalement envisagées, pour reprendre l'expression qui a été utilisée dans les débats, de la *poésie au service de l'enseignement*. Poésie devient pratiquement synonyme ici, dans un nombre de cas importants, d'activité de langage ou d'activité de langue ou d'activité poétique. Je crois que cette dimension, qui est tout à fait fondamentale en ce qui concerne la pédagogie et en ce qui concerne les devoirs des enseignants vis-à-vis des enfants, notamment pour le primaire, a été particulièrement présente au cours de la première table ronde.

Quand je parle de la poésie au service de l'enseignement, je me demande dans quelle mesure des jeux de langue divers, qui peuvent aller de la comtine ou de jeux sur les sonorités jusqu'à des pratiques sur la sonorité qui peuvent être dérivées par exemple de certains exercices mis au point par des poètes contemporains ou par des courants poétiques, (je pense à l'OULIPO.), peuvent être récupérés pour pallier différentes difficultés apparues dans les processus d'apprentissage des enfants à tel ou tel moment, de la maternelle à la fin du CM2. Et peut être au service de cela tout ce qu'on voudra, les sources de difficultés scolaires étant tellement multiples que la liste des cas dans lesquels une prescription d'activité poétique pourrait se justifier serait interminable, depuis les problèmes psychologiques que peut rencontrer tel ou tel enfant, jusqu'à des problèmes d'ordre linguistique, sociologique, problèmes grammaticaux, syntaxiques, lexicaux, etc.

Sous cet aspect-là, ont été évoquées notamment les pratiques développées dans les ateliers d'écriture, les dits ateliers d'écriture étant, bien entendu, bien que cela ait fait l'objet de quelques équivoques, des dispositifs totalement intégrés aux pratiques institutionnelles de l'Éducation Nationale.

Cependant, et c'est à voir cas par cas, à mon avis du moins, ces ateliers d'écriture se situent à l'extérieur des heures scolaires normales ou des dispositifs scolaires normaux et c'est une bonne chose peut-être pour l'enfant, du point de vue psychologique. Cela n'empêche pas que cela fasse partie intégrante du dispositif prévu par l'Éducation Nationale.

Tout ceci concernerait la poésie au service de l'enseignement, tout au moins au niveau du primaire. Au niveau du secondaire, on pourrait rééditer à peu près les mêmes remarques, c'est-à-dire que cette dimension est présente, sauf que l'accent, là, serait peut-être mis plus sur les aspects historiques et culturels de la poésie. D'autre part, a été mentionné le rôle de médiateur, de passeur, qu'avait l'enseignant du secondaire vis-à-vis du texte poétique ; son rôle éventuel d'organisateur, dans le sens où il peut faire venir des poètes dans la classe et donc permettre les conditions d'une rencontre directe, immédiate entre le poète lui-même et les enfants. Étant entendu que cette rencontre directe s'accompagne de toute une préparation qui incombe directement à l'enseignant.

Certes, nous avons regretté au cours de ces débats qu'un état exact des lieux n'ait pas été opéré en ce qui concerne les temps consacrés effectivement, dans l'enseignement secondaire, aux activités poétiques. Il faudrait un regard porté sur les manuels également : jusqu'où on va dans le réel, à qui on s'arrête, à quoi on s'arrête. Il y a là des lacunes qu'il faudra combler dans le débat qui va suivre.

Toujours concernant la poésie au service de l'enseignement, je voudrais dire enfin qu'on a évoqué assez longuement les questions du supérieur, aussi bien avec les interventions de Monsieur Gleize que celle de Madame Gardes-Tamine. Je crois important de distinguer les degrés comme je l'ai fait ici. Je pense que dans les différents débats antérieurs et parfois les conflits ou les différends qui sont apparus, cette indistinction des degrés dans l'enseignement a pesé d'un poids déterminant. Il me semble clair par exemple pour pointer un des sujets qui a été soulevé que les empoignades parfois vigoureuses qui ont eu lieu à propos du jeu dans l'apprentissage, ou de "l'effort", sont à moduler en fonction des degrés de l'enseignement desquels on parle. Il est bien clair à mes yeux qu'on ne peut pas résoudre cette question, ni l'envisager de la même manière quand il s'agit de maternelle et quand il s'agit d'étudiants en DEUG ou en Maîtrise, à l'université d'Aix-en-Provence.

Le deuxième point serait *l'enseignement au service de la poésie*. Des activités de langue, des jeux de langage ou même de la culture littéraire, historique,

tout ce qui peut se greffer sur l'enseignement de la poésie, tout ceci ne s'identifie pas à l'ébranlement que peut représenter pour un enfant la rencontre du poème ou du poète, l'un étant parfois substituable à l'autre, idéalement l'un porteur de l'autre. Cet ébranlement peut avoir une fonction décisive, et tout doit être mis en œuvre pour le rendre possible. Le rendre possible, ça veut dire évidemment préparer les conditions du point de vue du savoir, préparer les conditions matérielles de cette rencontre, ça veut dire enfin éventuellement la prolonger par différentes sortes d'activités.

Ceci soulève une question, qui a été abordée à travers le débat de ce matin, quant aux médiations, c'est-à-dire que le médiateur, certes, est quelqu'un qui doit avoir envie, qui doit aimer, qui doit vouloir porter, mais c'est aussi quelqu'un qui doit être capable de, qui doit avoir les compétences, qui doit avoir les informations et la formation pour. Cette exigence-là n'est pas nécessairement remplie et très probablement dans différents cas où l'on peut constater des carences dans ce domaine, l'absence de formations ou d'informations et aussi les lacunes liées au problèmes de la diffusion, de la distribution, des livres, des ouvrages, etc., interviennent.

Il faut l'avouer existent aujourd'hui beaucoup d'enseignants dont la formation de base est telle, qu'ils ont des réticences à aborder la poésie contemporaine. Il est clair que quelqu'un qui a passé l'ensemble de son curriculum scolaire, universitaire à s'intéresser au XVII^e^, au moyen-âge, au XVIII^e^, XIX^e^ siècle, et qui en général s'est arrêté quelque part vers les surréalistes, aura du mal à faire le pont jusque vers les pratiques actuelles, performances, installations, comportements, etc. Un effort de mise à jour semble s'imposer. Je crois que la MAFPEN aurait des propositions à faire dans ce domaine et nous y reviendrons. Effort aussi bien dans la formation qu'au niveau des matériaux susceptibles d'être mis à la disposition des enseignants qui souhaiteraient accomplir cette remise à jour apparemment nécessaire.

Voilà pour les deux points principaux. J'ajouterai que dans le cas des autres tables rondes sont apparus des thèmes concernant non plus la poésie au service de l'enseignement et l'enseignement au service de la poésie mais *les problèmes de la formation du poète lui-même*. Alors, évidemment, on retrouve les choses que j'ai dites au tout début, savoir l'indécision même du terme de poésie : la formation du poète ne peut pas être réglée comme peut l'être la formation d'un technicien quelconque dans un domaine quelconque où l'on peut énoncer des règles et des objectifs et donc du même coup prévoir une progression, etc.

Si l'on présuppose qu'à la base de "l'avancée" poétique, (ou de l'enfoncement poétique), il y a des choses qui relèvent de l'ordre du profond pour cet individu et de son rapport à la langue, entendu dans son sens le plus large, le langage plutôt que la langue d'ailleurs, il est évident que ceci peut-être difficilement programmable. On peut alors comprendre la modestie de Jean-Marie Gleize disant, moi je n'enseigne pas l'écriture, je n'enseigne au mieux que la lecture. Ceci étant, une question se pose, qui est que cette dimension difficile, paradoxale, de la formation du poète, ne doit pas nous faire oublier que *dans d'autres secteurs, d'autres disciplines, de telles procédures existent*. Si l'on peut se choquer – et pourquoi, voilà une chose intéressante à réfléchir –, du fait que l'on envisage ou qu'on se pose simplement la question de la formation du poète, on voit bien qu'en vis-à-vis personne ne se choque du fait qu'un plasticien, un musicien, ont droit eux aussi, au titre de créateur (et sont eux aussi pris dans des situations personnelles qui fondent le trajet en question, s'il est valide), à des institutions et que là cependant il existe des écoles d'art, des conservatoires de musique, etc. Il est certes difficile de réduire tout à un même modèle mais on peut se poser la question de savoir pourquoi la poésie, elle, n'y aurait pas droit.

Au-delà des affirmations très générales formulées par Jean-Marie Gleize, je crois que si on a tendance à considérer que la question ne se pose pas, c'est peut-être parce qu'on a souvent en tête, en ce qui concerne la poésie, que le poète n'a à voir qu'avec l'ordre de la langue au sens le plus strict. Or si l'on envisage qu'aujourd'hui, dans les recherches contemporaines notamment, cet ordre du verbe est singulièrement dépassé – non qu'il devienne absent, mais que tout un ensemble de signes empruntés à d'autres domaines, qu'ils soient ceux du corps, ceux de matières diverses dont on peut retrouver l'usage dans le domaine des arts plastiques, sont aujourd'hui mis à contribution – du même coup la question tend à se transformer. Il est clair, par exemple, qu'un poète qui souhaite prendre en compte dans l'élaboration du poème l'ensemble des paramètres qui sont par exemple la typographie, pour n'en rester qu'à des exemples très strict, très proches du livre, quelqu'un qui veut prendre ça en compte, est amené nécessairement à s'intéresser aux diverses techniques qui sont alors aujourd'hui dans ce champ. Ça déborde d'ailleurs amplement la question de la typographie au sens strict et traditionnel, ça va vers les questions de l'informatique, de la PAO, de la conception même de caractères et au-delà. L'intervention de Mme Cheilan pourra du même coup nous éclairer sur différents points. On pourrait en dire de même sur la vidéo.

Si on commence à penser les choses ainsi, on se dit qu'après tout une école d'art de poésie, où une école d'art dans laquelle la poésie serait présente à part entière, ne serait pas une chose absurde. Je finirai simplement en disant deux choses : d'une part qu'il m'est arrivé, en tant que poète, d'être invité dans des écoles d'art plastiques et qu'apparemment ça ne dérangeait pas les plasticiens de considérer les poètes comme des gens avec qui ils ont à voir et qui peuvent leur apporter. Dans des lieux comme les écoles d'art, de telles pratiques sont envisageables, de tels échanges sont envisageables. J'imagine bien une école de poésie, (le mot "école" ne me plaît pas trop), dans laquelle passeraient différents plasticiens, musiciens, danseurs ou hommes de théâtre, et où à côté de la transmission nécessaire des éléments de savoir, histoire de la poésie ou histoire de la littérature, ces échanges transversaux pourraient se donner libre cours.

Je dirai simplement qu'au niveau des modèles, il ne faut pas croire que si jamais une telle chose était prise en compte, nous serions innovateurs en la matière, parce que la France est certainement un des lieux dans lesquels la sectorisation des arts a été poussée le plus loin, un des lieux, d'autre part, dans lesquels l'hypothèse qu'un poète puisse être présent en tant que poète à l'université est inenvisageable.

J'ai découvert le petit mot de Christian Poitevin et là nous sommes en accord parfait puisque je vois que la question qu'il me lègue est précisément : "Est-ce qu'il faut créer un lieu d'enseignement spécifique à la poésie, comme il existe des écoles pour les Beaux-Arts, la musique, la danse ou le théâtre, c'est-à-dire ouvert à toutes les autres disciplines mais dont l'articulation essentielle serait la poésie."

Voilà à peu près la synthèse. Alors maintenant si des modérateurs veulent revenir sur tel ou tel des points que j'ai évoqués ou s'ils estiment que la synthèse était à peu près correcte, c'est à eux que je laisse la parole tout d'abord...

Bon, je donne la parole à Monsieur Darras...

Jacques Darras

J'ai cru comprendre que sous la question qui était posée, *Enseignement & Poésie*, s'en dissimulait une autre, tout à fait légitime, qui est celle de la transmission du poème dans la société contemporaine. Il y a de toute évidence une inquiétude quant à l'art de la poésie et sa transmission dans le monde contemporain. De toute évidence, la poésie me semble être un

art inquiet. Alors la question est de savoir si c'est un art inquiet par circonstance ou inquiet par définition, par essence.

Pour vous donner mon sentiment, je pense que la poésie souffre d'un double complexe, à la fois d'infériorité et de supériorité, et cela pour des raisons historiques précises. Je comprends bien, donc, que l'on s'adresse à l'enseignement comme étant le lieu où l'on pourrait réparer les ruptures de transmission. Mais malgré toute ma vénération et mon respect pour l'acte éducatif, – je suis moi-même enseignant –, je me demande en fait si l'art poétique n'est pas responsable aujourd'hui même des difficultés de sa transmission. Autrement dit, la question essentielle pour moi n'est pas, est-ce que la poésie s'enseigne mais qu'est-ce que la poésie s'enseigne à elle-même ? Je vais y répondre trois courts feuillets que je vais essayer de lire avec le plus de clarté et de conviction possible.

D'abord la lecture du poème comme acte solitaire. Le rapport au poème a longtemps été conçu comme le pacte fondamental de la relation au livre. Lire un poème, c'était entrer dans un silence plus profond que le silence des bibliothèques même. La lecture du poème initiait à la mort à soi. Toute la poésie que j'appelle romantique, et dont l'expression commençant avec Novalis se raffine et rebondit jusqu'à Paul Celan, est une initiation au silence de la mort. Baudelaire est sans doute celui qui aura compris le mieux le sens de ce pacte entre le lecteur et son double fantomatique. "Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère". Mallarmé instituera cette union sous la figure canonique d'Hamlet. La communion des morts remplace la communion des saints. Le surréalisme lui-même pourrait être conçu comme l'universalisation, voire la vulgarisation, de cette fraternité du double, à une fraternité collective. André Breton veut bien du communisme pourvu qu'il soit des rêves. Or, ce pacte poétique suprême du lecteur avec lui-même a été cruellement contredit et relégué au magasin des archaïsmes, par la diffusion à grand tirage des journaux, le lien croissant de la société avec les ondes de la radio comme avec l'image télévisuelle. Cela est un fait qui modifie profondément l'état de lecture intime à quoi nous invitait la royauté des poètes.

Je reprocherai quant à moi aux poètes eux-mêmes, de ne pas avoir prévu, ni anticipé, cette situation. Mallarmé, ce petit fonctionnaire d'état que l'on fait passer pour un moderne aura simplement rêvé à la perduration d'une situation dépassée. Voilà mon premier diagnostic.

Deuxièmement, la nouvelle communauté des yeux et des oreilles. Dieu merci nous avons toujours les yeux capables de lire les caractères d'imprimerie. Même si la technique des lunettes ne me semble pas avoir fait d'immenses progrès depuis Galilée et Spinoza. Quand à nos oreilles, plus sollicitées que jamais depuis l'usage des ondes hertziennes il y a une bonne cinquantaine d'années, elles ont dû s'éduquer toutes seules, pour ainsi dire, sur le tas. Le microsillon, le disque compact, le téléphone ont certainement tranformé notre réception des sons harmonieux comme de la syntaxe langagière sans pourtant que nous semblions en tirer de nouvelles grammaires pour la composition des phrases.

Nous aurons une minute dix pour parler, vous annonce le présentateur du journal télévisé régional, et de son "nous" de majesté, vous déduisez qu'il ne vous restera que vingt secondes réelles. Cela peut-être très frustrant. Mais la rhétorique grecque et latine la plus classique a toujours su s'adapter à toutes les durées. La maxime qu'en politique contemporaine les journalistes appellent la petite phrase est redevenue un art à la mode sans que personne ne s'en aperçoive. Pourquoi se crisper tellement pour défendre l'écriture ? Quand il est évident que rien ne se ferait sans elle sur les téléprompteurs.

Socrate a montré une fois pour toutes dans le *Phèdre* que les sophistes étaient des avocats à la prose mal écrite. Il faut, certes, être reconnaissants aux premiers modernistes, de Marinetti à Schwitters d'avoir désassemblé les anciennes syntaxes typographiques inventées à Venise au XVI^e^ siècle, où plus anciennement encore dans les scriptoria médiévaux pour la lecture oculaire limpide et auriculaire silencieuse de la parole révélée. Mais Rabelais avait déjà fait son travail et je ne pense pas que l'atomisme phonétique ait, à notre époque, donné beaucoup de résultats. Une chose est de changer d'époque, ce que nous avons fait vers 1925, une autre d'inventer un sens nouveau à cette époque.

Troisième et dernier point, la réception et la transmission. Si la poésie est aujourd'hui inquiète, est-ce lié à sa transmission ou à sa réception ? J'ai essayé brièvement de montrer que le problème commence pour moi dans l'éducation de l'oreille. La poésie, je parle de la poésie française, commence par ne pas s'entendre elle-même. Je ne veux pas dire par là qu'elle devrait faire du bruit, au sens propre comme au sens figuré, dans la cacophonie ambiante. Je pense plutôt qu'elle doit réinventer le médium de son art, c'est-à-dire poser sa voix, trouver sa hauteur de ton, définir les conventions de son nouveau rythme, atteindre le champ virtuel d'une possibilité de transmission

plus amplement audible. Je ne crois pas que ce soit simple. D'ailleurs, je redoute la question que vous allez tout de suite me poser, à qui pensez-vous ? Sans modestie, fausse ou feinte, je vous livre la réflexion que m'a inspiré une expérience faite à la grande halle de la Villette, il y a un an. C'était au cours d'un colloque sur l'oralité avec Henri Meschonic. J'avais composé pour la circonstance un poème sur la voix. *Nommer Namur*, paru depuis dans la revue *Po&sie*, Belin. quatre cents auditeurs, professeurs de français des collèges et lycées, qui avaient, précision utile, obtenu trois jours de congé pour suivre le colloque, m'ont fait, le poème dit debout au microphone, une ovation durable. J'ai beaucoup de difficultés à rapporter cet exemple personnel sans rougir. Mais d'un autre côté, je suis tellement fatigué du climat de dénégation et de fausse pudeur mallarméenne qui continue à entourer le poème, que j'ai décidé de ne plus avoir honte du tout. Après tout, vous pouvez très bien penser que 400 professeurs de français d'aujourd'hui ne sont pas les plus aptes à juger de ce qui est poétique ou pas. Je crois exactement le contraire. Le problème commence sitôt la lecture faite. Ce jour-là, dix personnes dévalèrent les marches de la salle pour venir m'inviter à reproduire ma performance chez elles. J'avais dit oui à toutes. Aucune ne me contacta jamais.

La déperdition de la formation en poésie est plus immense qu'ailleurs. Il faut non seulement changer l'écoute du poème par lui-même, il faut encore changer son écoute par les autres. Un nouveau pacte doit naître entre le poème et son auditeur. J'aurai pu commencer par là. Consacrer, par exemple, toute mon intervention à la faillite de la critique littéraire, telle qu'elle est organisée dans la France de 1994. L'absence d'attention de la critique professionnelle au poème, sous prétexte que celui-ci ne représente pas d'enjeu financier pour les éditeurs, me paraît un symptôme de l'inintelligence du monde littéraire français à lui-même. Mon autre conviction est que les poètes que j'appelle de l'ancien pacte ont un intérêt quasiment objectif à le proroger. Ajoutez à cela la permanence des anciennes vigilances idéologiques dans notre littérature, et vous comprendrez pourquoi l'ensemble de tous ces facteurs tient le poème en tutelage. Il y eut la libération du vers au tournant du siècle dans les foulées de Walt Whitman, je me demande s'il n'est pas temps de travailler à l'émancipation du poème de l'académisme français contemporain.

Philippe Castellin

Bien. Cette intervention étant à rajouter au dossier des choses qui ont déjà été dites, je ne pense pas d'ailleurs qu'elle concerne, sur le fond, des problèmes qui n'ont pas été abordés. Peut-être le formule t-elle d'une façon plus agréable à entendre, ou plus désagréable, mais je ne crois pas qu'on puisse d'emblée instaurer un débat là-dessus.

Je passe la parole tout de suite à Monsieur Veck qui va essayer de préciser l'état des lieux en ce qui concerne l'enseignement de la poésie, et la poésie et l'enseignement dans le domaine du secondaire.

Bernard Veck

Je vais vous faire revenir sur terre effectivement après ces envolées si réussies de Monsieur Darras pour parler du sort de la poésie à l'école et particulièrement au lycée.

Si la question se pose en ces termes, c'est que moi-même j'appartiens à une équipe de recherche qui travaille sur l'enseignement du Français en général, et que l'approche de la poésie scolaire, je la ferai à ce niveau-là puisque c'est celui que je connais le mieux.

Tout d'abord il faut dire que la poésie au lycée ne pose pas de problèmes de définition. Elle figure dans les Instructions Officielles, on demande même que sur les listes d'oral du baccalauréat, une œuvre ou des extraits de poésie figurent obligatoirement, et visiblement l'instruction est entendue : on trouve dans les listes d'oral du baccalauréat un certain nombre d'œuvres qui relèvent de la poésie, d'une certaine définition de la poésie. Je ne me livrerai pas à un travail définitionnel. Je cherche à décrire.

Second point, mon intervention se fondera sur la description d'objets observables. Si vous voulez, pour savoir ce qui se passe objectivement sous le nom d'enseignement de la poésie dans les classes, ou pour essayer d'observer ce qui se passe, c'est extrêmement difficile. Pourquoi ? Parce que vous imaginez bien qu'un professeur ne fait pas une heure de poésie comme ça, de façon programmée, selon une progression qui ressemblerait à celle des mathématiques ; que le Français traite ces objets à longueur d'année et une observation digne de ce nom devrait enregistrer pas mal d'heures pour un seul professeur, *a fortiori* pour plusieurs.

Donc le problème s'est posé pour nous de trouver des objets suffisamment

fiables et observables, désignant, sinon rendant compte de façon exhaustive de ce qui se passe dans les classes de Français du second cycle. Nous avons porté notre dévolu sur des objets extrêmement courants que les enseignants connaissent bien, et qui sont justement les listes présentées à l'oral de français du baccalauréat par les candidats. Ces listes comportent la présentation ou l'annonce des travaux qui ont été menés en classe et, de ce point de vue-là, offrent une très grande fiabilité. On n'est plus dans le domaine des représentaions, on est d'abord là dans le domaine du concret. Il est évident qu'un professeur n'annoncera pas dans sa liste d'oral quelque chose qui n'aurait pas été fait. On a ainsi un objet qui renvoie de façon certes partielle mais authentique à des pratiques de classe. Je voulais préciser ce point, car il me semble que parfois, – je ne parle pas du colloque présent –, on entend les gens parler des réalités scolaires de façon extrêmement abusive et à partir d'exemples qui ne relèvent quelque fois que de leurs expériences personnelles ou de leur "vécu".

Nous avons recueilli depuis plusieurs années déjà des corpus de ces listes d'oral ; le dernier dont je parlerai comportait 819 listes, ce qui nous donne d'un côté 2102 groupements de textes, et 1900 œuvres intégrales. Ça fait déjà un corpus important, ce qui, en terme d'extraits de groupements de textes, équivaut à 11 683 extraits. Je m'appuie sur des réalités quantitatives qui sont importantes et fiables du point de vue de l'échantillonage.

Donc, si on regarde ce qui se passe pour la poésie, – puisque je dispose de chiffres qui concernent tous les genres, la poésie étant un genre à l'école comme d'autres, le roman, le théâtre, la prose d'idées qui est un genre appartenant à l'univers scolaire –, elle apparaît de façon extrêmement forte, avec le XIX^e^ siècle. C'est important parce que si je regarde mes chiffres, c'est d'un ordre inférieur à la centaine pour le XVI^e^, le XVII^e^ et évidemment le XVIII^e^. Je passe à 2735 pour le XIX^e^ et je retombe à 659 pour le XX^e^. Il y a comme un pic qui s'établit du côté du XIX^e^ siècle. Si on regarde plus attentivement, ce pic porte un nom, et ce nom c'est Baudelaire. Baudelaire aussi bien dans les extraits figurant dans les groupements de textes que du côté des œuvres intégrales. Baudelaire à lui tout seul, sur les 11 683 extraits dont je vous ai parlé tout à l'heure, en représente 1134, dont 1017 pour les seules *Fleurs du mal*. C'est gigantesque, aucun poète ne lui arrive à la cheville dans les listes du bac.

C'est une première approche et je pourrai entrer dans le détail, avec les autres siècles, de la représentation de tel ou tel poète si vous le souhaitez,

mais je ne veux pas vous assommer dans un premier temps, simplement parler de faits saillants.

Ceci veut dire que, massivement, en première, la poésie est d'abord une poésie de type post-romantique, datée. C'est un constat. Après, c'est aussi vous qui devez réagir à ça. On peut se poser la question du pourquoi de Baudelaire. C'est difficile de répondre. On peut émettre des hypothèses, et je vais en proposer plusieurs, sans chercher à en privilégier aucune. Naturellement, d'autres seront bienvenues. Je ne prétends pas avoir la vérité d'interprétation. Je veux dire d'abord que Baudelaire bénéficie d'un effet, qui est un effet scolaire courant et constant, et qu'on peut observer très bien au lycée, c'est un effet de "devenir classique".

L'école enseigne les classiques, et ces classiques sont constitués à partir d'une excellence, c'est-à-dire que, par exemple, pour le roman, on va rencontrer le roman du XIX^e^ siècle, et beaucoup *Madame Bovary* parce que de façon claire ou non pour l'école, *Madame Bovary* représenterait quelque chose comme l'excellence du roman qu'on peut enseigner. Je pense que de la même façon Baudelaire représente l'excellence de la poésie qu'on peut enseigner. C'est le chef-d'œuvre, c'est l'idéologie du chef-d'œuvre qui continue à fonctionner. On se retrouve dans ce système-là. Donc Baudelaire est un classique. On rencontre dans les listes un titre et un très grand nombre d'occurences. Parce qu'il est le meilleur dans son genre, de façon implicite.

D'autre part, une raison d'un tout autre ordre est que Baudelaire, dans un certain nombre de ses poèmes, en particulier dans *Les Fleurs du mal*, est quelqu'un qui écrit des sonnets. Pédagogiquement, c'est assez commode en première de retrouver des sonnets, genre que les élèves ont déjà, au moins en principe, abordé en seconde avec les sonnets du XVI^e^ siècle. Ils savent reconnaître les quatrains, les rimes embrassées, etc.

Autre fait, c'est que le contenu baudelairien n'est pas étranger au public scolaire. Là, je m'aventure davantage. On va retrouver Éros et Thanathos, le mal, une certaine imagerie que Baudelaire hérite du romantisme noir, image du poète maudit en plus. Est-ce que Baudelaire par hasard ferait partie des intérêts des adolescents ? Ou répondrait aux intérêts des adolescents – du moins à ce que les enseignants peuvent approcher sous ce terme ? On essaierait avec Baudelaire, et ça marche apparemment parce qu'on imagine mal une classe de première se laissant imposer vraiment quelque chose qu'elle n'aimerait pas – de répondre à un certain nombre d'intérêts des adolescents. Ça serait une forme de poésie branchée sur la psyché adolescente

peut-être. Pourquoi pas ? C'est également une forme de poésie qui peut apparaître comme une poésie choc, Baudelaire apparaissant comme une espèce de héros, le poète maudit, qui s'est drogué, qui a écrit *Les paradis artificiels*, le héros aussi de la modernité, etc. Je passe sur le mythe qui peut, le cas échéant, se développer autour de la personnalité de Baudelaire et des thèmes qu'il traite dans les poèmes des *Fleurs du mal*.

Autre raison, d'ordre technique : l'étude des *Fleurs du mal* et les axes de lecture seraient justifiés en quelque sorte par l'auteur lui-même, dans la mesure où les titres baudelairiens sont des titres qui développent un certain discours qu'on peut lire à plusieurs niveaux. Le titre d'ensemble du recueil, le titre des différentes parties, *Fleurs du mal, Spleen, et Idéal, Tableaux parisiens*, et ça permettrait en quelque sorte d'authentifier la lecture, de la rendre plus fiable, conforme à ce qu'a voulu dire l'auteur. Ça n'est pas impossible.

Il peut y avoir des éléments pour complèter cet argument-là. Premièrement, le fait que des recueils d'autres époques ne soient pas tellement étudiés ; on pourrait se dire qu'il y a des séries de sonnets, par exemple, de Ronsard, de Du Bellay, au moment de la Pléiade. C'est au programme de la classe de seconde, mais ça pourrait figurer parfaitement au baccalauréat. En fait les sonnets de la Pléiade présentent un double inconvénient : il n'y a pas de sous-titres, les sonnets sont désignés par des numéros, et d'autre part ils relèvent d'une certaine esthétique qui apparemment n'est plus celle de l'école, l'esthétique de la variation autour d'un thème donné. Voyez les *Antiquités de Rome* et les *Amours*. Donc ce double jeu-là, l'absence de sous-titre et de discours de l'auteur, et l'absence d'une esthétique qui serait reconnue par les classes, ferait qu'on ne va pas du côté de ces sonnets-là.

D'autre part, si on repart du problème du discours des titres, on pourrait dire qu'au XIX^e^ siècle il y a d'autres recueils, par exemple ceux de Hugo, qui présentent un discours abondant, et à ce moment-là on peut aller voir du côté des *Contemplations*. Mais si on regarde comment ça marche pour les *Contemplations*, c'est effectivement un discours foisonnant, polysémique avec un grand nombre de concordances et de symétries. C'est à la limite un discours composé lui-même de façon "poétique", au moins dans le sens de l'époque, et qui demande à être interprété. Il n'est pas dénotatif. Le titre baudelairien l'est souvent, à part le titre d'ensemble. *L'Albatros* par exemple, nous parle de l'albatros. Si vous lisez *Horror* qui lui-même phonétiquement fait écho à *Aurore*, chez Hugo, vous voyez que ça multiplie les problèmes de lecture.

Une hypothèse qui m'est apparue récemment, c'est que Baudelaire est à la fois l'inventeur de la modernité, enfin il passe pour tel à l'école, et d'autre part un objet privilégié de la critique moderne. Que l'on se souvienne des fameux *Chats* de Jakobson et Lévi-Strauss, du même Jakobson expliquant le quatrième *Spleen* des *Fleurs du mal* également. Il y a eu un certain écho des théories linguistiques et des applications poétiques de ces théories, dans les milieux enseignants pendant les années 70.

Je vous livre ce faisceau de possibilités d'interprétation ; encore une fois aucune n'est la mienne fondamentalement, ce sont des hypothèses, et si vous en avez d'autres, elles seront naturellement les bienvenues.

Peut-être vais-je, pour terminer, essayer d'élargir un peu plus, mon propos sur le problème de ce qu'est la poésie dans ses rapports avec l'école. Il me semble qu'actuellement, si quelque chose est ressenti comme problème dans ces relations de la poésie avec l'école, c'est que sans doute le statut de la poésie à l'école a changé. Suivant une très longue tradition, depuis l'école alexandrine en fait, la poésie est apprise à l'école, c'est un objet scolaire. Homère, on l'apprend à partir du V^e^ siècle et tout le monde alors récite Homère.

On va retrouver ça dans la tradition française ; certains d'entre nous se souviennent d'avoir appris par cœur La Fontaine, Hugo à l'école. Qu'est-ce que ça signifiait ? Que l'objet d'enseignement "poésie", dans ce cas-là, était porteur d'autre chose, qui n'est pas fatalement son essence poétique, mais qui en tout cas lui était conféré par l'école. C'est-à-dire que la poésie était réputée didactique, porteuse de valeurs culturelles. Quand on récite La Fontaine, y compris avec la maxime à la fin de la fable, on fait acte d'appartenance à une communauté et aux valeurs culturelles de cette communauté. Idem pour Hugo dans le domaine patriotique, civique, etc.

Or actuellement, où en sont les valeurs morales, et la récitation par la même occasion à l'école ? On n'en est plus là. On fait de l'explication de texte, sous forme de lecture méthodique, certes, mais c'est de l'explication de texte. On a une activité fondée sur une prise de recul, une activité critique par rapport au texte, une activité forte de lecture. On n'en est plus à quelque chose qui serait de l'ordre de l'ingurgitation-adhésion au poème et à ce qu'il est censé transporter.

Actuellement, on n'a plus de poètes de cet acabit, comme La Fontaine ou Hugo, poètes rassembleurs, dans leur rôle scolaire du moins. Avec Baudelaire, on est du côté d'une individualité, d'une certaine négation des valeurs si on se place dans cette optique-là.

Est-ce qu'il y a un bon usage de la poésie à l'école ? Est-ce que l'école, de toute façon, ne fait pas de la poésie un objet qui lui est propre ? Je terminerai là-dessus.

Philippe Castellin

Je vais tâcher de garder en tête qu'il y a un débat potentiel. Par rapport à une autre des questions posées au cours des débats antérieurs, qu'en était-il des causes diverses qui pouvaient expliquer la difficulté des enseignants à jouer leur rôle de médiateur vis-à-vis de la poésie et, entre autre cause envisageable, celle de leur formation, donc des remèdes et des solutions concrètes qu'on peut envisager sur ce plan-là.

Je pense que les deux personnes qui représentent la MAFPEN vont pouvoir répondre.

Nicole Caucino

Je vais prendre appui sur les exemples qui viennent d'être pris et sur les bilans positifs en terme de chiffres qui nous ont été dressés mais auxquels je vais apporter un bémol.

Si je me réfère aux chiffres donnés, sur 819 listes présentées au baccalauréat, apparaissent donc 2102 groupements de textes, c'est-à-dire entre 2 et 3 groupements de textes par liste. Cela signifie combien de groupement de textes consacrés à la poésie et par classe d'enseignement ? Bien sûr, sur la totalité, on a une impression de masse. Dans la réalité des faits, il n'en demeure pas moins que la quantité de textes poétiques abordés chaque année par les élèves dans le cadre de l'enseignement en seconde ou en première n'est peut-être pas suffisant pour constituer une véritable démarche vers le texte poétique. Une sensibilisation certes, mais comment espérer développer un goût chez les élèves à partir de si peu de textes ? Je crois qu'il faudra prendre en compte un peu plus loin au niveau des causes, le phénomène qui est lié aux contraintes de l'enseignement du français en second cycle, et je me limiterai au second cycle, et toutes les exigences qu'il faut prendre en compte à côté du plaisir et du désir que l'on peut avoir d'enseigner la poésie.

Certes l'enseignement de la poésie apparaît comme une exigence dans les instructions officielles mais il est à souhaiter quand-même que l'enseignant

enseigne pour d'autres raisons que parce qu'il doit le faire, et il est à souhaiter qu'il l'enseigne parce qu'il a du plaisir à le faire. Or que constate-t-on – et c'est vrai que là je parlerai très peu en tant qu'enseignante mais avec la double casquette, responsable IUFM et formatrice à la MAFPEN –, il apparaît effectivement, quand on rencontre des collègues soit en stage de formation initiale, soit en stage de formation continue, qu'il y a une forme de recul par rapport à l'enseignement de la poésie.

Il faut s'interroger sur les raisons de cette réserve, de cette pudeur par rapport à la poésie et je crois qu'elles sont de trois ordres : celles de l'ordre du vouloir, l'enseignant ne veut pas enseigner la poésie, peut-être parce que dans la poésie il se livrerait trop. On a parlé ce matin de la médiation, on a parlé ce matin de la passion, on a beaucoup parlé aussi de l'acte de lire la poésie et de communiquer, on a parlé d'un acte d'amour, un poète qui intervenait un jour dans ma classe disait qu'il fallait accepter de se déshabiller pour lire un poème, je passe sur la métaphore. C'est vrai qu'il y a cet acte d'impudeur dans l'enseignement de la poésie qui gêne quelque part l'enseignant et qui fait qu'il s'en tient au strict minimum, c'est-à-dire à ce qui est exigé par les instructions officielles pour être conforme aux attentes du programme. Il fait parfois peser sur la lecture méthodique, à qui on reproche d'être trop méthodique, les difficultés pour rendre accessible l'émotion poétique, difficultés qui sont en fait beaucoup plus inhérentes à lui et à un fait de transmission individuelle, qu'à la méthode appliquée quelle qu'elle soit. Ça c'est de l'ordre du vouloir.

Maintenant il y a de l'ordre du savoir. Il y a un interdit de l'ordre du savoir ou du non savoir. L'enseignant ne sait pas, et hier encore se posait le problème de la formation effectivement. Madame Issaurat a fait référence à la qualité de l'enseignement qui pouvait être dispensé à l'université. Jean-Marie Gleize a dit qu'il s'agissait pour lui de résister et que c'est pour cela qu'il enseignait la poésie contemporaine. Or quand on étudie le cursus de nos jeunes professeurs stagiaires, on s'aperçoit qu'on peut avoir une licence avec une UV de littérature, avec très peu de connaissances de la littérature en général et parfois pas du tout de connaissances de la poésie, – que dire de la poésie contemporaine ? – mais de la poésie tout court.

Et on arrive à avoir des enseignants qui ont une carence réelle au niveau de la connaissance littéraire et au niveau de la connaissance poétique. Or Joëlle Tamines faisait état de la gravité, de la nécessité d'un savoir avant même de vouloir le transmettre, de la nécessité d'une connaissance. Effectivement, je

pense qu'on n'aime que ce que l'on connaît. Donc il y a une démarche vers le savoir et l'on enseigne bien que ce que l'on aime, donc il semble impératif que la formation intervienne quelque part pour que l'enseignant puisse avoir une démarche de l'ordre du vouloir enseigner, démarche qui se fonderait sur un savoir acquis.

Le troisième point qui fait peut-être obstacle à l'enseignement de la poésie dans le cadre scolaire c'est le "ne pas pouvoir". J'ai eu plaisir à entendre des collègues ou des poètes se poser le problème de la rencontre avec le texte poétique, s'interroger, se mieux connaître, s'ouvrir au monde avec les élèves, a dit hier Monsieur Ascherro. Oui, certes. Mais le résumé de texte, mais le commentaire composé, mais la composition française, mais le texte narratif et le texte argumentatif. Donc, il y a un problème réel que nous rencontrons dans les demandes en formation qui est comment concilier les exigences de la formation en lycée, les exigences requises par la préparation au baccalauréat, et la construction d'une culture littéraire dans laquelle la poésie aurait la place qu'on souhaiterait pouvoir lui donner.

Donc je crois qu'il y a effectivement ces trois paramètres, ne pas vouloir, ne pas savoir et ne pas pouvoir qui, quelque part, gênent l'enseignement de la poésie tel qu'on aimerait pouvoir le pratiquer.

Où développer cette formation ? Comment la rencontrer ? Comment la mettre en place ? Je crois que là maintenant il faut nous poser le problème à plusieurs niveaux. De l'ordre du savoir, il est bien évident qu'il y aurait lieu peut-être, au niveau de la formation universitaire, – pour les jeunes étudiants, mais c'est vrai que lorsque l'on est étudiant, on ne sait pas forcément si on se destine à l'enseignement –, d'orienter peut-être vers le choix d'UV qui constitueraient un bagage culturel suffisant, si ce n'est pour construire un savoir dans sa totalité, du moins pour mettre en place des pistes qui donneraient au futur enseignant en formation le goût et la volonté de continuer à acquérir ce savoir.

D'autre part il y a l'espace IUFM qui s'adresse donc aux professeurs préparant le CAPES, et ensuite ayant obtenu le CAPES théorique et préparant le CAPES pratique. C'est vrai que dans le cadre de l'IUFM, la grande nouveauté est qu'il est prévu un espace pour l'approfondissement des savoirs fondamentaux. Et il nous est apparu, aux formateurs de l'IUFM pour les deuxièmes années en Lettres, qu'effectivement cette demande semblait émerger, concernant, entre autre, la poésie contemporaine, et peut-être peut-on imaginer que dans ce cadre-là, on peut développer chez nos futurs

enseignants ou nos déjà enseignants débutants, ce goût et cette compétence à une certaine approche de la poésie.

Puis reste la formation continue dans le cadre de la MAFPEN. Là je crois qu'il y a plusieurs problèmes qui se posent, mais Guy Derbez me corrigera si je dis des sottises. D'abord la MAFPEN répond à des demandes. Or, peu d'enseignants formulent des demandes en direction d'un savoir fondamental concernant la littérature. Ça nous est arrivé sur des actions exceptionnelles, où il y a eu vraiment une démarche sur la littérature et la littérature contemporaine. Très longtemps d'ailleurs, parce que les actions MAFPEN doivent être en relation avec un projet d'établissement, il a été répondu aux enseignants, en demande de ce type de formation, qu'elle était dispensée à l'université, et qu'il ne relevait pas de la MAFPEN de la distribuer.

Ce contre quoi, nous, formateurs en lettres, nous nous insurgeons. Il est vrai cependant qu'il y a des textes demandant aux chefs d'établissements d'articuler les formations sur un projet d'établissement, et je connais peu de chefs d'établissements dont le projet d'établissement tourne autour de l'acte poétique. C'est un vrai problème.

Maintenant je crois quand même que la MAFPEN, dans le cadre des formations qu'elle est susceptible de dispenser, peut au moins apporter deux éléments de réponse : un premier élément qui rentrerait dans le cadre des modules, cet espace de liberté où, effectivement, une autre approche du texte poétique pourrait être apporté. C'est un premier élément de réponse et la démarche vers les modules, la mise en place des modules a souvent, sur la quantité d'enseignants rencontrés, posé des problèmes, parce que l'enseignant ne savait pas très bien que faire de cet espace de liberté qu'il avait tendance à transformer en espace de soutien. D'autre part, le deuxième lieu peut-être où la MAFPEN peut intervenir, c'est une aide à la constitution du projet pédagogique de l'enseignant, qui, devant faire face aux contraintes diverses auxquelles j'ai fait allusion tout à l'heure, a du mal parfois à trouver le lieu juste à accorder à la poésie. Donc, peut-être deux domaines, où la MAFPEN pourrait intervenir, intervient déjà, et peut aider.

Reste un point à aborder, c'est celui qui prend en compte précisément le projet pédagogique de l'enseignant mais qui fait qu'il y a lieu pour l'enseignant d'accorder à la poésie plus de temps que ne lui laisse l'espace même de la classe et des heures imparties à l'enseignement du français en classe de seconde ou en classe de première. Je crois que là, c'est à titre d'enseignant que je parlerai. De la même façon que le théâtre requiert un investissement

personnel qui déborde largement du temps scolaire et de l'horaire des cours, le travail sur la poésie, ce travail dont Jean-Pierre Rafaeli nous disait ce matin qu'il passait par la voix et par l'expression du corps, nécessite, pour que les élèves y ait un accès authentique déscolarisé, un travail qui déborde largement des horaires de classe et qui appelle chez l'enseignant une disponibilité dont nous savons que beaucoup d'entre eux, d'entre nous, sommes capables.

Philippe Castellin
Monsieur Derbez va compléter éventuellement.

Guy Derbez
Le tableau qu'a dressé Nicole Caucino était déjà bien large. Simplement faut-il faire des propositions ? En tout cas, il y a une chose que je me

propose de faire, et que je m'impose d'abord, c'est de ne pas faire de propositions flatteuses. Il serait trop simple aujourd'hui de dire, puisque nous avons des amis dans la salle, la poésie deviendra un des axes de formation prioritaire dorénavant. Ce n'est pas vrai. La formation des enseignants est faite de milliers et de milliers d'axes prioritaires. Ce matin je me trouvais parmi des gens préoccupés par la santé des élèves, vous devinez bien que la priorité c'était la lutte contre le Sida. Demain je me retrouverai devant des inspecteurs de technologie, la priorité sera l'enseignement de technologie.

Il n'est pas un personnage, un acteur du système éducatif, qui pour lui ne détient pas un des axes prioritaires de la formation de l'élève, un des impératifs et un des incontournables de l'honnête homme du troisième millénaire que nous avons en main. Donc ce que la MAFPEN peut s'imposer, c'est d'être effectivement objective, de ne pas être saisi de chapelles. Donc, je dirai que c'est à la poésie de faire sa place et ce n'est pas à une structure de formation d'enseignants de faire la place de la poésie. Je reprendrai tout à fait ce qu'a dit Monsieur Darras tout à l'heure, qui a dit que c'était à la poésie de trouver sa place dans notre société. Une manifestation comme celle-là peut permettre à la poésie de trouver sa place dans la société des enseignants, et dès lors les enseignants peuvent effectivement être plus sensibles, être plus ouverts à l'utilisation de cette poésie au service de l'enseignement.

Quant à, effectivement, enseigner la poésie, – compte tenu du bilan qu'a fait Nicole Caucino, sur le peu de données, le peu d'enseignement qu'on prodiguait auprès des enseignants concernant la poésie –, on ne peut pas demander au cours de sa formation continue à quelqu'un de devenir spécialiste de poésie si lui-même n'est pas un passionné de poésie. Je ne crois pas qu'une structure de formation puisse aboutir à un professionnel de la poésie si au départ le professionnel ne s'implique pas à titre personnel et passionnément pour accéder à ce type de compétence. Qu'elle l'aide certes, et je ne suis pas tout à fait d'accord avec Nicole Caucino lorsqu'elle dit qu'on a pu, à un moment donné, repousser ou écarter des demandes en prétextant que les enseignements étaient donnés à l'université. C'est plutôt une invite à suivre ce qui était donné à l'université, dans la mesure où ces enseignements étaient probablement plus pertinents que ceux que nous pouvions donner.

Si nous voulons aussi que la poésie trouve sa place dans l'enseignement, s'agissant de la formation des enseignants, encore faut-il que nous ayons des formateurs. Là, le propos d'une structure comme la MAFPEN ou même le propos d'une structure comme l'IUFM, c'est bien effectivement de disposer de formateurs et de permettre à des collègues qui sont généralement des enseignants cooptés, choisis, détectés, invités, presque quelquefois forcés, de s'emparer de cette double compétence à la fois de techniciens, – et là s'agissant de poésie, se sera donc des techniciens de la poésie, de savants de la poésie – mais en même temps, c'est une science très particulière, c'est la science du formateur, c'est-à-dire celui qui ose affronter les publics de collègues qui ne sont pas toujours très faciles à convaincre et pas toujours faciles à aider pour obtenir un résultat devant les élèves.

C'est bien à eux qu'ils nous faut léguer ce patrimoine et c'est là que très concrètement, je propose que, avec l'aide du corps d'inspection, avec l'aide en particulier de Madame Issaurat qui est ici, qui est la première à nous parler de poésie dans la MAFPEN de Marseille depuis que je suis responsable de cette structure, si la poésie a sa place, Madame Issaurat saura la lui trouver, parmi les enseignants. Dès lors le groupe de formateurs sera certainement plus sensible à l'utilisation de la poésie comme moyen ou bien à la définition de la poésie comme science, et dès lors, à ce moment-là, il fera des propositions qui, si la poésie a sa place dans le monde de l'enseignant, verront des enseignants demander des formations à la poésie pour les utiliser devant les élèves.

C'est d'une logique un peu simpliste, vous me pardonnez, c'est de la mécanique administrative, de la stratégie académique, je ne peux pas en dire autre chose, je ne suis pas ni littéraire, ni poète, je suis simplement physicien, mais je crois quand même qu'il faut certainement investir quelque espoir dans le travail fait dans un stage auprès des enseignants. Moi j'investis non seulement de l'espoir auprès de ce travail mais j'investis beaucoup plus d'espoir dans sa passion.

Philippe Castellin

Maintenant, les deux dernières interventions. On commence à aller dans la direction qui devait être celle de cette table ronde, à savoir des propositions concrètes. Parmi les propositions possibles, il est clair qu'un autre volet doit être maintenant envisagé, c'est ce qui concerne la formation des poètes, le problème des écoles d'art.

Je pense qu'on peut aborder cette question de plusieurs façons : d'abord en ce posant la question de savoir si c'est possible, si c'est souhaitable. Compte tenu de ce qui a été dit par Jean-Marie Gleize hier, peut-être un complément pourrait-il être apporté par la psychanalyse. D'autre part peut être abordée la même question en référence avec un modèle existant, celui des écoles d'art, et là nous interrogerons Monsieur Bazzoli.

Pour commencer, est-ce que c'est possible, est-ce que cela à un sens, quoi au niveau du rapport de l'individu à sa langue ou à la langue en général, ou au langage, du point de vue de la psychanalyse ?

Annick Feissel

Pour essayer de préciser ce que la psychanalyse entretient de connexion avec la poésie, je parlerai à partir de ce que j'ai entendu dire hier ici, comme je le fais chaque jour dans ma pratique. Jean-Maire Gleize disait que la poésie commence, là où il y a un malaise pour un individu par rapport à la langue. C'est le débat de cet individu avec une difficulté, voire avec une impossibilité à parler, qui fonderait, disait-il, l'expérience poétique.

Mais comment accorder cette conception de la poésie qui met l'accent sur le mouvement même dont elle procède, en tant qu'acheminement vers la parole, pour reprendre Heidegger, avec cette difficulté dont beaucoup d'enseignants faisaient état hier, que dans leur

pratique, face au programme, face aux examens, aux dates d'examens, ils ne peuvent pas prendre de risques. Ce mot est revenu très très souvent. Au passage, il se trouve que ce mot de risque n'a pas d'étymologie connue dans la langue et que, je me disais que cela tombait plutôt bien ,qu'on ne puisse pas mettre la main sur l'origine de ce mot-là, justement.

La question se pose de savoir ce qui peut se transmettre d'une expérience qui se fonde précisément sur le risque de dire, sur le risque de se désaisir d'une parole, qui produit un effet d'altérité, d'altération de soi-même, sans quoi cette parole poétique ne serait pas de l'ordre du faire, pour en revenir à l'étymologie du mot. Et si, comme je le crois, on ne peut vraiment transmettre que ce qui échappe, qu'est-ce qu'un enseignant, empêché de prendre des risques, a la possibilité de faire passer de cette expérience cruciale qu'Antonin Artaud nommait "l'absence de voix pour crier" ?

Il me semble que, en classe, quand un enseignant se mêle de transmettre quelque chose de la poésie, la question implicite des élèves doit être quelque chose comme : "Comment est-ce-que vous faites, vous d'abord, avec cette difficulté, ce quelque chose qui a à voir avec l'absence, le vide et la difficulté de penser" ?

Pourtant, Marie-Louise Issaurat disait hier qu'on ne peut pas renoncer à parler de poésie à l'école pour la raison que ce que dit la poésie, rien ne le dit. Si bien que, présentée ainsi, la question de savoir s'il faut continuer à enseigner la poésie ou non, serait presque une question d'ordre éthique. J'ai envie de rappeler ce qui s'est produit pour Antonin Artaud avec Jacques Rivière. Artaud, lorsqu'il a 27 ans, envoie à Jacques Rivière quelques poèmes, que le directeur de la revue refuse avec politesse. Artaud essaye alors d'expliquer pourquoi il tient à ces poèmes défectueux. C'est qu'"il souffre d'un tel abandon de pensée qu'il ne peut pas négliger les formes, mêmes insuffisantes, conquises sur cette inexistence centrale". Je me réfère ici au commentaire superbe que fait de cette correspondance d'Artaud et Jacques Rivière, Maurice Blanchot dans *Le livre à venir*.

Il s'ensuit entre Jacques Rivière et Antonin Artaud cet échange de lettres bien connu et Jacques Rivière propose à Artaud de publier les lettres écrites autour de ces poèmes non publiables, mais qui sont admis à paraître cette fois, comme exemple et témoignage. Artaud accepte, à condition de ne pas truquer la réalité, et ce qui est donc publié, c'est cette correspondance, c'est-à-dire le récit de l'expérience et le récit de l'insuffisance même des poèmes. Dans cette correspondance, Artaud semble parfaitement maître de ce qu'il

veut dire et on ne s'en étonne pas et il semble que ce soit seulement les poèmes qu'il expose à cette perte centrale dont il souffre, cette perte de la pensée. Alors on pourrait se demander pourquoi il écrit, pourquoi persister à écrire des poèmes, parce que tout indique que la poésie, qui est liée pour lui à l'érosion de la pensée dont il souffre, lui donne en même temps la certitude de pouvoir en être la seule expression, lui promet, dans une certaine mesure, de sauver cette perte elle-même.

Nous ne sommes pas loin de ce que les psychanalystes ont à faire. Un symptôme, on pourrait dire que c'est du texte qui s'est figé, parce qu'il a été pris à la lettre par celui ou par celle qui a gardé ce texte pour lui tout seul, dans sa langue intime, plutôt que, comme le dit Daniel Sibony, de "le conjuguer, de le décliner et de le faire passer". Ce symptôme est comme une lettre morte, qui n'entretient plus de relation de voisinage sémantique ou phonique avec les autres mots de la langue. Des mots sont isolés, retirés du jeu, de la circulation, fixés au corps. Certains pensent que cela vaut la peine d'aller en parler à quelqu'un, à un psychanalyste, et la relation de parole qui s'établit alors a pour effet de capter les lettres mortes du symptôme en les replaçant en résonance, avec d'autres mots, et d'autres sens.

En fait, il s'agit de remettre du jeu, là où ça s'est figé, d'opérer des transferts de sens, pour se déplacer et retrouver de l'espace qui s'était réduit. C'est une pratique de la métaphore, et l'expérience clinique témoigne que les très jeunes enfants sont très prompts à s'emparer de la métaphore et à la filer, pour peu qu'on engage sa propre parole sur ce terrain-là avec eux.

C'est bien parce qu'un symptôme, c'est de l'impensable, parce que quelque chose est trop douloureux à penser, que l'interprétation analytique, quand elle est opérante, a beaucoup à voir avec la poésie, c'est-à-dire avec l'équivoque signifiante et l'énonciation plutôt que l'énoncé. Elle ne peut opérer qu'à travers un partage du dire, et elle est seule à pouvoir le faire parce qu'effectivement ce que dit la poésie, rien ne le dit.

Max Bensasson

Je n'ai pas préparé grand chose et je voudrais pouvoir intervenir plus tard dans le débat. Je voudrais cependant dire que je suis tout à fait d'accord avec ce que vient de vous dire Annick Feissel, qui est relativement dense, comme d'ailleurs pas mal d'interventions précédentes. C'est tout l'ennui de ces tables rondes où chacun essaie de dire très très vite un maximum de choses.

Dans le texte de présentation de la table ronde d'hier après-midi de Mireille Guillet, je ne sais pas si tout le monde l'a lu, je ne sais pas si quelque chose est venu en débat de ce qu'elle a avancé dans son texte, elle dit "L'essentiel étant peut-être, *in fine*, d'éveiller chez les apprenants le désir du poétique et d'en ménager les possibles". Je ne sais pas ce qu'elle entend par désir du poétique. Je dirai que cela m'évoque plutôt, même pas le désir de devenir poète, mais le désir de rester vivant, c'est-à-dire le désir de rester parlant. C'est pour ça que je trouve ce débat bien émouvant, et un peu sans espoir d'une certaine manière ; en quoi la poésie et l'enseignement sont-ils accordables ?

Si j'ai bien compris, d'une manière ou d'une autre, il s'agit de savoir ce qui, de la poésie, peut s'enseigner à l'école, et à quel prix. À quel prix pour les enseignants, il semblerait que ce soit coûteux, et à quel prix pour la poésie ? Je crains bien que la poésie paie un maximum dans cette affaire et que, d'une certaine manière, mais peut-être est-ce un peu excessif ou provocateur, on ait à faire à de la poésie déjà un peu morte à l'école, dans la mesure où la poésie est à mon sens quelque chose qui surgit. C'est quelque chose qui échappe.

Annick Feissel vous parlait précisément de la division entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation, elle disait, avec raison, que la poésie, comme la parole de l'analysant, sont du côté de l'énonciation et je crains bien que quand-même on soit obligé de tomber d'accord ensemble pour dire que l'école, et même l'université, sont du côté de l'énoncé, c'est-à-dire du côté de ce qui s'empile, de ce qui se stratifie, de ce qui certes peut se transmettre mais de ce qui est de l'ordre de la culture. Mais certainement pas de l'ordre de la création, c'est-à-dire de la poésie.

En ce sens effectivement, on pourrait presque dire que les seules possibilités de s'y retrouver par rapport au langage dans ce qu'il a de plus originaire, c'est-à-dire de plus dévastateur, de plus dérangeant, sont de considérer qu'il faut s'en remettre à ce qui est de l'ordre du discours poétique. Et encore je dis discours poétique et un discours est quelque chose de constitué et je crois que la poésie, c'est plutôt du côté de la parole c'est-à-dire du surgissement de ce qui échappe plutôt que du côté du discours. S'il y a une parenté ou un voisinage à explorer très précisément, c'est ce qu'Annick Feissel vient d'indiquer, le discours ou la parole de l'analysant et le geste ou la création du poète.

Ceci étant, je crois qu'on peut "sauver les meubles" si on intervient très tôt, et si l'école invente toutes sortes d'astuces, de biais, pour permettre sinon à tous, du moins à pas mal d'enfants, de préserver ce capital de création poétique, que tous les enfants ont à partir de leur prise dans le langage, jusqu'à ce que l'école se soit un peu trop emparée d'eux et les ait réduit graduellement au silence.
C'est peut-être un peu excessif mais on pourra en débattre tout à l'heure.

Philippe Castellin
Après ces deux interventions qui soulignent la difficulté de la liaison enseignement-poésie, on va essayer d'aborder de plus près le problème de la formation du poète lui-même, peut-être d'abord en référence avec des modèles d'institution, des écoles d'art, dans lesquelles quelque chose de ce type est pratiqué à destination des plasticiens. D'abord Monsieur Bazzoli.

François Bazzoli
Je ne me sens pas à ma place : on m'a installé à côté des représentants de la mafpen et des iufm, alors que je me sens plus proche de l'autre partie. J'ai

l'impression d'être un tricératops dans un bal de Catherinettes. Tricératops par la taille, bien sûr !
Je ne suis ni poète, ni plasticien et c'est sans doute pour cette raison qu'on m'a demandé d'intervenir dans ce colloque sur les relations entre poésie et Écoles d'Art. Professeur d'Histoire de l'art contemporain, je tente de faire depuis trois ans, (avec la collaboration d'un autre professeur, qui n'est pas poète non plus mais plasticien, Anne-Marie Pécheur), un atelier d'écriture au sein de l'École d'Art de Marseille-Luminy. Un atelier au sens de lieu de fabrication, telle que l'affirme la terminologie des Écoles d'Art, et non atelier au sens où l'entendent les collèges et lycées. L'atelier, pour nous, c'est l'atelier de peinture ou de sculpture, de ferronnerie ou de sérigraphie. Un atelier ne peut donc être qu'un lieu où se font les choses. Un lieu où elles se font en même temps qu'elles se réfléchissent et où elles s'interrogent en même temps qu'elles apparaissent.
Faire un atelier, c'est-à-dire un lieu de forge, dans une École d'Art, et en plus un atelier d'écriture dans un lieu où le mot n'est ni à son aise, ni à sa vraie place (ou tout du moins ne l'était pas dans l'enseignement de type

académique), est à la fois une sorte de gageure et une tentative d'éclairer, par la pratique et l'analyse de la pratique des systèmes de créations qui se font jour actuellement. Et notamment comme le mot, depuis le début du XX^e^ siècle, a pris une place de plus en plus grande dans la peinture, la sculpture, le collage, la vidéo, la photographie ou le cinéma. Comment, aussi, s'interroger sur la forme et le poids du mot autant que sur son sens pour comprendre la genèse des pratiques poétiques contemporaines.

La réflexion peut, en particulier, se porter sur la texture même du mot, et c'est ce que nous tentons de faire. On ne cherche nullement à produire des textes impérissables qui nourriront les joyeux élèves des enseignants qui ont parlé tout à l'heure, ni d'être le Baudelaire d'aujourd'hui ou de demain, mais simplement de voir apparaître le mot, la lettre, la phrase, le paragraphe, l'alinéa, le texte selon une vision et des contraintes qui appartiennent en priorité au XX^e^ siècle. Un mot au sens poétique (c'est ce que nous tentons dans cet atelier d'écriture) doit pouvoir aussi être un mot de récupération, un mot abandonné par les autres. Un mot, une bribe de mot ou de phrase, peut se récupérer dans la rue, dans un journal, dans une photographie récente ou ancienne, dans un discours ou dans un message téléphonique : les lieux du mot sont ouverts et innombrables. Une fois récupéré, il va être étudié, retourné, comme on pourrait examiner une pierre trouvée ou un bois flotté, c'est-à-dire apprécié dans sa texture, sa couleur, sa fatigue, son usure, toutes sortes de configurations qui sont aussi, aujourd'hui des qualités plastiques.

Cette interrogation sur la qualité du mot (il est aujourd'hui des peintures dont un seul mot est le sujet, et François Le Lyonnais s'interrogeait sur la faculté d'un seul mot à devenir un poème), est une des interrogations que nous tentons d'aborder. Comment réagir à un monde d'objets et de pensées particulièrement envahissant, pas nécessairement poétique, mais qui va parfois laisser affleurer dans quelques unes de ses parties, et le plus souvent dans ses failles et ses interstices, du poétique réutilisable.

L'atelier d'écriture est un atelier où l'on peut écrire, du moins aux Beaux-Arts qui sont un lieu idyllique. Par rapport à ce qui se disait sur ma droite, nous faisons figure de paradis terrestre. Nous bénéficions d'une durée de cinq ans avec les élèves pour parfaire une approche plastique, je dispose d'une matinée par semaine pour mener l'atelier d'écriture avec Anne-Marie Pécheur, sans contraintes de notes ou de classes puisque ne s'inscrivent à l'atelier que ceux ou celles qui veulent bien le faire.

À partir de là, nous essayons de travailler ensemble, par consentement mutuel. Si je bute sur les mots “ensemble” et “consentement”, c’est que c’est un lieu un peu étrange où il n’y a pas vraiment de maîtres et d’élèves, et en tous les cas pas de poètes avérés, pas de modèles non plus. Un lieu où la poésie peut s’inventer trois heures par semaines, non pas dans le seul domaine poétique et dans la généalogie reconnaissable de l’écriture poétique, mais dans un entre-deux plastique. Un lieu pour des tentatives à la limite, des instantanéités, des choses informes qu’on peut abandonner dans la minute ou faire progresser vers des objets plastiques plus que vers des textes littéraires.

Bien entendu, il n’est pas question de vous proposer ce que je tente de formaliser devant vous comme modèle. Dans les conditions de l’enseignement secondaire ou universitaire, cela semble quasiment impossible. Ou alors, il faudrait arriver à imposer un atelier d’écriture où l’obligation scolaire soit absente. Or, malheureusement, l’enseignement (hors les Beaux-Arts) se fonde sur obligations et contraintes.

Pour moi, l’expérience dont je rends compte est peu appréciable et peu reproductible, ce qui est à l’image de l’écriture et du poétique au XX^{e} siècle. C’est peut-être seulement une expérience en milieu relativement fermé qui a la chance de rencontrer d’autres lieux clos à certains moments pour constituer non des lieux ou des espaces, mais des enchaînements.

Pour finir, je voudrais dire que si l’on peut créer à Marseille, dans l’École des Beaux-Arts, un lieu de recherches autour du mot poésie, c’est que le terrain avait été préparé par Monsieur Antonin Artaud, qui en plus d’être né à Marseille était poète et dessinateur, par Monsieur Henri Michaux, peintre et poète auquel Marseille rendait hommage il y a peu, et par Monsieur Kurt Schwitters qui écrivit plus de cinq mille pages de textes pendant qu’il engendrait aussi dix ou quinze mille collages. Beaucoup de créateurs, dans l’art de notre siècle, sont des créateurs polyvalents.

L’acte de formation, plus que l’exemple, plus que le modèle, peut se faire dans l’interrogation instantanée de la production à vif.

Philippe Castellin

Je précise que, là, nous étions sortis du domaine strict de l’enseignement, au sens du secondaire ou du primaire.

Pour poursuivre vers cette idée hypothétique d’un lieu dans lequel quelque chose qui serait comparable à ce qui se passe dans les Écoles d’Art puisse

avoir lieu en ce qui concerne la poésie, je voudrais maintenant que Madame Cheilan de l'IUFM puisse parler un petit peu d'un domaine qui apparemment est assez étranger à cette question, mais je crois que ça nous y ramène parce que, comme on a souvent l'idée que le langage est quelque chose d'immatériel, et évidemment la langue, on a tendance du même coup à minimiser la nécessité de tel lieu de formation. Or, un des aspects de la situation nouvelle dans laquelle nous sommes, serait que les mots sont récupérés partout, sont traités, retraités, recyclés de multiples manières et l'informatique est une de ces possiblités.

Liliane Cheilan

Je ne sais pas si la perspective dans laquelle je vais parler est exactement celle que vous venez de présenter. Vous avez évoqué tout à l'heure, l'ordinateur comme instrument de mise en page, de traitement graphique du poème. C'est un aspect que l'on peut travailler, mais plus difficilement avec les enfants de l'école élémentaire – puisque c'est d'école élémentaire que je veux parler. En effet, les matériels dans les écoles ne sont pas assez performants, ou du moins les matériels performants ne sont pas assez répandus pour qu'un travail fait dans ce domaine puisse être représentatif d'une pratique immédiatement généralisable.

Cela dit j'ai pitié de l'auditoire qui écoute depuis si longtemps et, songeant au débat qui doit suivre, je vais essayer d'être brève, d'autant plus brève que, finalement, si je dois parler de ce que je connais, c'est-à-dire de l'école primaire, eh bien, justement, de la poésie, à l'école, il n'y en a pas ! Il n'y en a pas parce que, dans les programmes, ce n'est pas de poésie qu'on parle mais d'usage poétique de la langue, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. De ce côté-là déjà, on peut imaginer sans trop de difficulté que l'ordinateur puisse être un instrument capable d'aider à jouer avec la langue.D'un autre côté, tout à l'heure on parlait de la formation des maîtres et on a souligné que dans celle des professeurs de Lettres il y avait souvent très peu de littérature et parfois presque pas de poésie. Je dois dire que dans celle des professeurs d'école, il peut ne pas y avoir de français du tout. Nous avons des gens qui ne sont pas nécessairement des spécialistes de littérature et de français (on peut devenir professeur des écoles avec n'importe quelle licence) et qui vont devenir des enseignants polyvalents.

Donc le problème qui se pose, avec eux en formation, c'est de trouver comment leur donner en peu de temps les dispositions nécessaires pour ne pas abîmer ce qu'on pourrait appeler la tendance poétique naturelle des enfants, c'est-à-dire pour préserver ce qu'il y a chez eux de spontané, de naturellement apte à jouer avec les mots et à les prendre comme l'objet même d'une sorte de travail, d'une sorte d'activité ludique et manipulatoire.

Les enfants, me semble-t-il, quoi qu'on dise, ne sont pas naturellement poètes, pas plus que peintres ou musiciens, mais justement, lorsqu'ils sont jeunes encore, ils ont de ces mots, de ces reparties, qui peuvent faire penser qu'ils sont proches du poétique. Quand un enfant, comme le cite Georges Jean, dit "Pourquoi ils ont des cœurs les artichauts et qu'on a des cœurs dans le ventre ?" ou qu'une petite fille remarque : "Maîtresse, le soleil se couche, il a mis son pyjama rouge", on se dit que peut-être, ce qu'il faut essayer de faire, c'est de faire en sorte que cette fraîcheur-là soit préservée.

Comment peut-elle être préservée avec cet instrument que j'évoquais tout à l'heure, à savoir l'ordinateur ?

Bien entendu, je m'empresse de souligner que ce que vais présenter n'est pas la totalité des activités qu'on peut envisager avec les maîtres ou avec les enfants dans le domaine de la poésie, mais j'ai tout de même l'impression qu'on va peut-être se scandaliser à l'idée que l'ordinateur pourrait faire de la poésie. Je ne sais trop ce qui s'est dit hier lorsque les maîtres de l'école élémentaire et de la maternelle sont venus raconter leurs expériences, mais il me semble avoir perçu, d'après le rapport qui a été fait, que peut-être on considérait que certaines petites activités, notamment les petites activités de création poétique qu'on pratique fréquemment à l'école, n'étaient pas de la poésie. Sans doute. Mais la question que je pose est de savoir si cela peut avoir quelque rapport avec une préparation à comprendre et à goûter la poésie et si l'ordinateur peut y aider.

Pour répondre à cette question, il me faut dire deux mots des possibilités que j'utilise dans l'ordinateur, lorsqu'en formation des maîtres ou avec les enfants, j'essaye de mener des ateliers de création poétique. L'ordinateur est une machine qui peut recevoir et mémoriser d'abondantes bases de données, c'est-à-dire qu'on peut accumuler des informations qu'il va ranger de côté et utiliser ultérieurement. C'est aussi une machine qui peut mettre en jeu une fonction hasard. C'est une machine donc qui peut réaliser des variations sur une structure définie et qui permet d'obtenir un nombre quasiment infini de variantes. Queneau, lorsqu'il parle de ses *100 000 milliards de poèmes*

insiste bien sur le fait qu'évidemment le nombre de productions possibles est limité, mais ce nombre est tellement grand qu'une vie humaine ne suffirait pas pour lire les 100 000 milliards.

On peut se demander, l'ordinateur faisant tout, si l'enfant ne va pas devenir passif et simple spectateur d'une machine à générer du texte. Je pense qu'on peut dire que non. L'enfant qui utilise un programme de génération de poèmes n'est pas un simple spectateur (et le maître qui utilise le produit non plus). Il est celui qui déclenche, celui qui analyse, celui qui introduit les données, celui, en un mot, qui est responsable de ce que l'ordinateur va rendre. Je pense qu'un exemple bref sera plus parlant qu'un long discours.

J'étais, il y a quelque temps dans une classe de cours moyen où une institutrice débutante essayait de réaliser une de ces activités qu'on mène souvent dans les classes, qui est une activité de création poétique à partir d'un poème. Ce poème était *Épithètes* de Jean Tardieu que je vous lis rapidement pour que vous saisissiez la suite de l'exposé :

Une source – corrompue
Un secret – divulgué
Une absence – pesante
Une éternité – passagère
Des ténèbres – fidèles
Des tonnerres – captifs
Des flammes – immobiles
La neige – en cendre
La bouche fermée
Les dents serrées
La parole niée
muette
bourdonnante
glorieuse
engloutie.

Le poème préalablement copié au tableau a été lu et l'institutrice stagiaire, se fondant sur des exemples donnés dans des manuels, a demandé aux enfants d'observer la structure du poème et, leur ayant fait constater qu'il y avait une série de noms et une série d'adjectifs épithètes appliqués à ces noms, elle

leur a demandé, à la suite de cette simple observation, d'essayer de faire à leur tour un poème, à la manière d'*Épithètes*.

Je pense que je n'étonnerai personne en disant que ça n'a rien donné de très intéressant. Premièrement on peut penser que ce poème n'est pas si facile d'accès à des élèves de cet âge et surtout, n'ayant pas été suffisamment imprégnés du poème lui-même, les enfants n'ont vu dans la tâche proposée qu'un exercice purement formel. Ils n'ont donc pas très bien su quoi écrire et les quelques productions obtenues ont été des choses plates, sans intérêt – non seulement sans intérêt en elles-mêmes, ce qui n'est pas le plus grave, mais surtout sans intérêt pour la compréhension du poème de Tardieu.

Qu'est-ce que la reprise de cette activité, avec l'utilisation de l'ordinateur, a pu apporter ? Nous avons décidé de garder les noms du poème et nous avons essayé d'enregistrer dans une base de données, toutes sortes d'adjectifs, des adjectifs différents de ceux du poème, et nous avons essayé de le faire en nous laissant emporter par la dynamique de l'accumulation : un adjectif en évoque un autre, et puis un autre, et puis un autre. Certains ont essayé de systématiser, en se cantonnant à un champ sémantique donné, par exemple des adjectifs exprimant la couleur, ou le son, ou encore liés au domaine végétal, etc.

Ce qui est intéressant à partir de là, c'est que l'ordinateur renvoie une abondance de données, une abondance de variantes d'un même poème qui est proprement stupéfiante et étonnante. On retrouve à ce moment-là tous ces possibles inéclos qui étaient présents au moment où le poète a fait son poème et qu'il a évincés pour garder la solution définitive. Les stagiaires ont installé leurs données dans la machine, ils ont lu les premiers résultats fournis par l'ordinateur, ils ont modifié leurs données au vu de ces résultats, ils ont tiré des listings des nouvelles versions, ils les ont comparées les unes aux autres. Littéralement éblouis par cette abondance, ils ne se lassaient pas de recommencer et d'essayer d'autres possibilités, comme s'ils voulaient les épuiser toutes. Ils se sont mis à dire que parfois c'était presque aussi beau que Tardieu et ils ont ajouté que dès lors, ils comprenaient mieux ce poème qui leur paraissait au début difficile à faire passer auprès des enfants. Eclairé de la sorte par cette multiplicité de variations, le poème devenait à leurs yeux tout autre.

Ce n'est qu'un exemple, comme je l'ai dit tout à l'heure, et il n'est pas représentatif de tout ce que l'on peut faire, mais j'ai dit aussi que je ne voulais pas fatiguer trop longtemps l'auditoire. Je suis prête à reprendre la

parole lors du débat pour expliquer de façon plus détaillée, si quelqu'un le demande, la manière dont je travaille avec les maîtres en formation, en stage de formation continue et avec les enfants.

Je voudrais conclure en disant simplement que, puisqu'à l'école primaire la littérature n'est pas justement une affaire de spécialiste et qu'il s'agit surtout de faire vivre quelque chose, de garder une certaine fraîcheur, une certaine spontanéité, une certaine aptitude à ne pas se faner, puisqu'il importe surtout de ne pas considérer la poésie comme quelque chose de mis en boîte et définitivement mort, il y a là une manière dynamique de faire de l'explication de texte, une manière de comprendre le poème qui peut être une piste à explorer.

Philippe Castellin

La dernière intervention est celle de Dominique Serena-Allier du Museon Arlaten. Je crois qu'on peut dire très brièvement qu'il est évident que les actions de formation soit vis-à-vis des poètes, soit dans le contexte scolaire, ne peuvent être menées en dehors des diverses institutions. Le cip*M* en est un bon exemple, on l'a évoqué hier, j'imagine que le Museon Arlaten peut avoir une fonction du même ordre.

Dominique Serena-Allier

Effectivement, ça me paraît être du domaine de l'imagination, de la reconstruction, à voir le regard effaré que vous avez eu lorsque je vous ai dit que j'étais conservateur de musée, et qui plus est, d'un musée d'objets de témoins de civilisation, ce qu'on appelle aujourd'hui les musées de société, et que l'on apppelait, autrefois, des musées de brouette. Que diable peut bien avoir à faire un conservateur de musée lorsqu'on parle de poésie et d'enseignement de la poésie.

Je dirai que je cumule des difficultés. Le Museon Arlaten a été créé par Frédéric Mistral en 1896, un poète certes, mais un poète qui maniait une autre langue que le Français. C'est donc à des notions de culture régionale, d'autres paroles, d'autres sonorités, d'autres associations, d'autres métaphores, que je fais référence. Je voudrais définir très rapidement ce qu'est ce musée. Je crois qu'une définition permettra de voir quelle autre parole poétique, peut générer, un musée comme le Museon Arlaten.

Le Museon Arlaten, créé à la fin du XIX^e siècle, est l'un de ces tous premiers musées d'ethnographie. Or, ethnographie et poésie ne semblent pas rimer. Pourtant Frédéric Mistral, poète reconnu, dit très bien dans la correspondance qu'il entretient avec de nombreux amis qu'il construit ce musée en poète. Il dit "Je suis attelé à cette fondation comme à une épopée provençale. En face de *Mireille*, c'est mon poème le plus populaire". D'ailleurs les regards extérieurs de ses contemporains ne trompent pas, Léon Daudet déclare que Frédéric Mistral a rêvé d'écrire, pour les humbles qui ne lisaient pas, un poème qu'ils pourraient comprendre et qui résumerait les autres". Nous avons donc aux origines même de ce musée une référence à la poésie.

Mais une poésie sur quoi ? Un musée-poème ? Certainement, un musée poème par le choix des objets. Même si le Docteur Marignan, un des collaborateurs de Frédéric Mistral, impose un certain nombre de préceptes scientifiques en accord avec la pensée anthropologique et ethnographique de l'époque, Frédéric Mistral va enrichir de son expérience de création poétique, un certain nombre des objets qu'il faut collecter pour représenter cette société du XVIII^e et du XIX^e siècles. Par exemple, il cherchera avec beaucoup d'ardeur l'anneau de verre vendu en foire de Beaucaire qu'il évoquait poétiquement dans *Mireille* et qu'il présente dans le lieu clos de la vitrine. Il fera faire également une maquette de la madrague, telle qu'il la décrit dans son poème *Calendal*, et s'attachera à collecter une croix de marinier semblable à celle que le patron mettait dans sa cabine dans le poème du *Rhône*. Enfin, il fera la part belle à la maquette de la noria qui sera celle du diable dans *Nerthe*. Maints objets sont des objets poétiques puisque faisant déjà référence à des poèmes écrits, mais il existe également une poésie des objets mis ensemble, dans une reconstitution, le musée étant, comme la poésie, une fiction. La salle qui représente la nuit de Noël, n'est pas uniquement une vision anthropologique, comme on pouvait la voir dans les expositions universelles, au musée du Trocadéro ; mais c'est aussi à nouveau le chant VII de *Mireille*, poésie "homérique", une poésie donc, qui se répète à l'infini par l'objet.

Les principes didactiques qui vont être mis à l'œuvre dans ce musée, notamment cette confrontation entre les images et les objets appartiennent aussi au registre poétique. Frédéric Mistral met en place une dialectique entre mot, objet et image et va donc créer les conditions d'une métaphore poétique particulièrement sensible sur le cartel, que l'on appelle plus simplement l'étiquette. De sa main, avec sa plume, le maître de Maillane va, non seulement

saisir le mot, mais également la référence littéraire, voire la référence de littérature orale qui a trait à l'objet. Et donc nous avons bien là un musée de poète mais aussi un musée-poème. Musée où s'entremêlent métaphores de l'objet, jeux croisés des images, qui s'offre aux visiteurs pour féconder l'imaginaire bien au-delà de la délectation esthétique sur une brouette, ou une noria.

Aussi, nous avons mené une action auprès des publics, notamment auprès du public scolaire, action de pédagogie de l'objet, de l'objet donné à voir, non pas pour sa signification ethnographique mais comme substrat d'un mot poétique, d'une poésie qui ne dit rien, mais qui s'articule sur un concret et qui peut se décliner à l'infini. Notre service d'Action Culturelle et Éducative travaille donc à renouveler le regard du visiteur et à restituer cette part de poésie qui est liée à ce musée de poète.

Philippe Castellin

Il est temps que la salle parle un peu. Mireille Guillet ?

Mireille Guillet

Je voudrais intervenir pour préciser ce désir du poétique que j'ai cru devoir inscrire dans les quelques lignes qui m'ont été demandées, et pour répondre à Max Bensasson plus précisément.

Ce que je voulais ménager, c'était la place du désirant à l'école. Beaucoup trop de désireux, beaucoup trop de transitivité, qui a fait dire à Sylvain Ascherro hier, que lui essayait d'enseigner la poésie mais ne la confisquait pas. J'ai trouvé cette expression d'une grande signifiance. On a tous rencontré dans nos études des propriétaires de poètes, des gens qui, à un moment donné, parce qu'ils travaillaient longtemps, péniblement sur des poètes, se disaient un petit peu exclusifs. Cette confiscation m'a gênée, lorsque j'ai fait mes études, lorsque j'ai discuté avec certains critiques, même certains poètes. Je sais qu'elle est souvent en instance à l'école.

Autre chose aussi, il a été dit hier et tout à l'heure, par Annick Feissel notamment, que la poésie renvoie à ce qui échappe. Il a même été évoqué quelque chose qui est impossible à dire, une bouche sèche et en même temps toujours ouverte, en permanence. Si la poésie, c'est ce qui échappe précisément, c'est parce qu'elle renvoie aussi à l'usure, elle use les figures imposées comme les figures dites du discours. Max tout à l'heure parlait aussi du discours, parce qu'il arrange, il aménage. Cette usure-là est irremplaçable et

je sais qu'il a été mal pris hier quand, avec agacement, je me suis énervée à propos du jeu, parce que je trouvais qu'il était souvent employé, dans tout ce qui circulait, comme synonyme du divertissement, de l'amusement, etc. Et non pas comme ce qu'entend la psychanalyse comme jeu-fondateur, constructeur, et qui a plus à voir avec quelque chose qui déjoue, qui déconstruit, qui délie.

Peut-être avec les plus petits. Mais il me semble qu'on évite par économie cette usure qui est irremplaçable, cette poésie qui use la langue, qui la malmène, ça fait souffrir, et on n'aime pas trop l'idée même de souffrance. On a beaucoup parlé d'étymologie. C'est vrai qu'on se rabat sur l'étymologie, un peu trop parfois, lorsqu'on est court. Je dirai que le travail c'est *tripallare*, c'est souffrir, c'est le tourment, et qu'on ne peut pas l'éviter. Alors il faut savoir si l'école veut éviter le tourment, la souffrance et à quel prix, et à ce moment-là je crois que la poésie effectivement n'aura pas sa place à l'école.

Philippe Castellin

On va essayer de rassembler les diverses questions pour voir où on peut aller...

Michèle Garnier-Genevoy

Je voudrais poser une question aux psychanalystes sur la question du risque, qu'ils précisent ce qu'ils entendent par là. Vous avez dit que les enseignants ne prenaient pas de risque ou que le risque ne leur était pas possible. Ils prennent déjà le risque d'être devant 35 élèves, avec leurs corps, leurs voix. Certes, ils s'abritent de certains risques mais ils sont quand même dans une situation qui est un peu risquée.

Annick Feissel

Je ne me serais pas permis de dire que les enseignants ne prennent pas de risque si ce n'était pas quelque chose qu'ils ont eux-mêmes dit hier. Et donc, c'est à partir de ce que l'on pouvait entendre presque comme une plainte, quand ils disent, je ne peux pas prendre le risque de...

Michèle Garnier-Genevoy

Il était aussi question des risques qu'on ne peut pas faire prendre aux autres...

Max Bensasson

Ce que m'évoque votre question... Par rapport à ce qu'a dit Annick Feissel tout à l'heure, au fond est-ce qu'un enseignant serait assez fou, ou assez héroïque, pour prendre le risque d'outrepasser un certain nombre de limites qui sont, ou implicites, ou explicites, celles que lui assigne l'institution ? Dans la mesure où je considère, comme, je pense, beaucoup de gens, que la poésie est, par essence, quelque chose qui excède. Ça a à voir avec l'excès, avec la perte, avec ce qui dérange. Il est bien clair que l'Éducation Nationale est plutôt du côté de l'ordre que du côté du désordre. Je ne dis pas que c'est bien, je ne dis pas que c'est mal, je pense que c'est plutôt comme ça, et que donc par rapport à la poésie, je pense que l'éducation ou l'enseignement au sens large, doivent avoir un rapport au moins ambivalent, c'est-à-dire au moins à la fois autant d'amour que de haine.

Par rapport à ça, je ne vois pas pourquoi et comment les enseignants prendraient le risque, et pour eux, et éventuellement pour leurs élèves, d'aller au-delà de ce que l'enseignement préconise ou stipule. C'est, je pense, ce qu'Annick Feissel voulait dire. Je crois que de toute manière vous avez raison de souligner qu'on ne peut pas prendre tous les risques et qu'il est déjà risqué d'être dans la position de l'enseignant. Je crois que vous savez tous que Freud avait compté trois professions impossibles, enseigner ou éduquer, psychanalyser et gouverner. Effectivement les enseignants, les psychanalystes, ont à gérer quelque chose de commun, quelque chose qui est difficilement tenable comme position. Peut-être que la poésie, et la poésie à l'école, vient jeter une lumière un peu crue, un peu vive, sur l'intenable de la position de l'enseignant. Ce qui faisait dire tout à l'heure à quelqu'un que les enseignants ne veulent pas, éventuellement, enseigner la poésie, parce que ça les déshabille, ça leur fait courir un risque, et éventuellement un risque personnel.

Intervenante dans la salle

Moi je voudrais réagir parce que depuis hier je n'entends que des mots qui me gênent. Je viens d'entendre qu'on pouvait sauver les meubles, on est en pleine tragédie en ce qui concerne la poésie.

Alors la première question que je me pose est : comment peut-on être professeur de lettres, et ne pas essayer de donner un monde de la poésie aux élèves ? Ça me paraît impensable, ça fait tellement partie du boulot. Ou alors j'ai eu beaucoup de chance, ou alors je suis passée à côté de l'institution et de ses contraintes, je n'ai rien compris à l'Éducation Nationale mais à

aucun moment, je n'ai eu l'impression qu'elle m'empêchait de faire quoi que ce soit de ce côté-là. Il y a quelque chose que je ne comprends pas.
En deuxième lieu, je voudrais vous raconter une petite histoire. Depuis hier on ne parle jamais du poème qui est à dire, et un poème qui n'est que lu, je regrette de ne pas avoir été là ce matin quand Jean-Pierre Rafaéli a parlé, un poème qui n'est que lu est un poème un peu mort. Le poème est fait pour être dit, dans la classe, partout, Monsieur Darras a dit qu'il avait été applaudi, bravo, le poème est fait pour être dit devant les gens.
Je voudrais donc vous raconter une petite histoire. Dans ma vie personnelle, il m'est arrivé, comme beaucoup de gens, de passer devant un médecin expert, et vous savez que dès qu'un prof rencontre un médecin, il vous parle de sa scolarité. Donc il m'a raconté son bac de Français. Il a été interrogé sur un poème, il a donc lu son poème, il était ancien élève de Marseilleveyre où on pratique beaucoup de théâtre, et pour moi poésie et théâtre sont absolument liés. Il a lu son poème et il y a des examinateurs intelligents qui lui ont dit, ce n'est pas la peine d'aller plus loin, 17. C'est tout ce que je voulais dire.

Intervenante dans la salle

Je réagis en tant qu'enseignante et en tant que parent. J'enseigne le théâtre de Shakespeare, je ne me sens pas tenu de sauver Shakespeare. Mon travail est d'acquérir et de transmettre le savoir qui aide les étudiants à le lire. Il y a quatre siècles entre nous. D'autre part il se trouve que par devoir, par intérêt, par curiosité, par sympathie, j'ai lu, j'ai assisté à énormément de lectures de poésie. J'ai de temps en temps entendu des exercices de haute virtuosité, je me suis énormément ennuyée les trois quarts du temps parce que les trois quarts des choses que j'ai entendues ne me concernaient absolument pas. Je me demande par quel miracle mes enfants qui aiment le rap, qui aiment le rythme, qui aiment le rock, et ont découvert et adoré Baudelaire grâce à une chanteuse qui l'a mis en musique, qui ont trouvé Queneau très drôle, pourraient s'intéresser en quoi que ce soit aux choses que j'ai entendues dans ces lectures de poésie. Tout ce que dit Shakespeare m'intéresse.

Éric Audinet

Madame, vous dites des choses que vous avez entendues, mais vous pensez à qui ? Ce serait intéressant aussi de savoir, pour éviter les amalgames, une fois de plus.

Intervenante dans la salle

Je dis simplement que sur une quantité considérable de poèmes que j'ai entendus, j'en ai entendus très peu qui me touchaient et qui me parlaient de choses qui m'intéressent. Je m'étonne que Shakespeare, qui a écrit il y a quatre siècles parle d'un tas de choses qui m'intéressent, et que ce qu'on dit aujourd'hui ne m'intéresse pas. Je constate que mes enfants ne sont pas intéressés non plus et pourquoi diable on demanderait à l'école qui a déjà pas mal de choses à faire, en plus de sauver la poésie, si celle-ci ne le fait pas toute seule.

Jacques Darras

J'ai fait 700 kilomètres à votre invitation pour venir parler de poésie. Lorsque j'ai vu qu'il y aurait 9 ou 10 personnes, je me suis dit, ça va être extrêmement difficile, et ce que je redoutais s'est produit dans la mesure où chacun vient avec son discours, essaie de le faire le plus simple et le plus clair possible mais l'addition des discours fait qu'il est difficile de comprendre au bout d'un temps.

Or, je suis venu parce que j'aime bien Marseille, je le dis très profondément, et deuxièmement parce que, à la différence de beaucoup de collègues qui sont poètes et enseignants, c'est-à-dire 9/10e des poètes français contemporains, je ne me sauve pas lorsqu'on essaie de rassembler à la fois poète, poème, poésie et enseignement. Je sais que beaucoup d'entre eux refusent de parler, lorsqu'on fait appel à leurs talents d'enseignants, qu'ils sont par ailleurs, et je trouve que c'est une grande lâcheté.

Troisième chose, je serai toujours reconnaissant à mes parents instituteurs de m'avoir donné le goût de la littérature, le goût de la poésie, sans eux, et sans l'accès aux livres qu'ils m'ont permis, je ne serais pas en train d'écrire ou en train de parler. Par conséquent, je ne dissocierai jamais ces deux activités.

Maintenant, j'aimerais me livrer, avec votre permission, très rapidement à une synthèse. J'aime bien voir clair et, au bout d'un moment, lorsque ça devient confus, obscur, disparate, je ne tiens plus, je n'y comprends plus rien. Je ne vais pas reprendre la classification un peu désinvolte pour ne pas dire insolente qui avait été faite tout à l'heure, qui, j'imagine, correspondait à une certaine impatience entre les gens à ma gauche et les gens à ma droite, c'est-à-dire les psychanalystes, et les éducateurs MAFPEN, IUFM et j'en passe. Parce que dans le fond, c'est une classification binaire qui ne me paraît pas tout à fait juste. Je la reprends cependant d'une autre façon.

Je pense qu'il y a en fait deux discours qui se tiennent : d'un côté ceux qui disent, le poète est ailleurs, et le poète sera toujours ailleurs. C'est le discours qui est tenu plus ou moins par la psychanalyse qui dit dans le fond, le sujet de l'énonciation que l'énoncé revient pour altérer en quelque sorte, pour rendre autre le personnage qui a proféré, qui a énoncé. Et naturellement, l'exemple qu'on cite toujours en pareil cas, c'est bien sûr Artaud, qui est à la limite, à la frontière même de ce qui est l'aphasie, de ce qui est l'agraphie. Ce sont des personnes qui disent dans le fond, le langage du poète, la parole du poète est toujours autre. Elle est toujours dans l'altérité et nous y serons toujours, si nous sommes poètes, c'est la preuve du poète, et de préférence qu'il souffre, s'il est poète, et qu'il aille même à l'asile s'il est poète véritablement. C'est toujours "je est un autre". Rimbaud.

Je pense de façon très intime, que cela est marqué dans le temps. Que cela est marqué dans le temps historiquement. C'est-à-dire que c'est ce que j'appelle, faute d'un autre mot, le discours romantique, – et là je vais provoquer gentiment mes amis psychanalystes –, qui consiste à dire que finalement la psychanalyse, c'est la fine fleur du romantisme, et que c'est vraiment le point extrême qu'a atteint le romantisme dans la mesure où justement nous avons une version en quelque sorte de la parole qui serait dans son essence un lapsus permanent. La parole s'échappe dites vous. Alors moi aussi je vais jouer sur les étymologies. Il y a une sorte de lapsarité de la parole poétique dans la psychanalyse. Il y a constamment une parole qui échappe à l'énonciateur et qui est reprise par l'énoncé.

Maitenant dire, c'est là la limite du binarisme, dire qu'il n'y aurait pas d'énoncé dans l'énonciation, franchement, je ne sais pas comment vous allez faire pour réconcilier de façon dialectique et hégélienne cet aspect des choses. Il y a forcément de l'énoncé dans l'énonciation, il y a de l'énoncé cliché, usure, factice, chez le poète le plus radicalement novateur, Artaud en particulier.

D'un autre côté, il y a le poème. Le poème est ici maintenant. Le poème est dans la classe, où plutôt, il n'est plus dans la classe. J'ai été très impressionné par les statistiques qui ont été données et qui montrent que le poème n'est plus dans la classe. La question qui se pose, c'est la question que vous posez, que vous vous posez, comment l'y faire rentrer ? Comment peut-on faire qu'il rentre dans la classe ? Là, ma réponse divergera, bien que je sois moi-même enseignant, et que je pourrais parler des expériences que je fais moi-même avec mes élèves de littérature étrangère, comme par exemple de

leur faire apprendre par cœur tel ou tel poème. Je pense que le poème n'est pas dans la classe parce qu'il n'est plus dans la société. Comme il n'est plus dans la société, c'est tout l'idéalisme des enseignants (et je viens d'un milieu d'enseignants, et je n'ai jamais vu de personnes aussi idéalistes que mes parents) de dire, nous allons faire rentrer le poème dans la classe de façon à produire à nouveau du discours poétique et à produire de futurs poètes.

Ma démarche à moi est beaucoup plus sceptique, beaucoup plus réaliste. Je pense qu'on ne peut pas volontaristement faire rentrer le poème dans la classe si la société n'en veut pas. Regardez le mal que vous avez à l'heure actuelle dans la classe pour pouvoir apprendre à vos élèves ce qui n'est pas dans la société. Vous résistez à la société, et vous avez raison, mais vous ne pouvez pas résister sur tous les points, vous êtes obligé par conséquent de faire des concessions à la société. La société ne veut pas du poème et là je me tourne vers la communauté littéraire et je me dis que ce qui est malade c'est la communauté littéraire, la communauté poétique. Commençons par la communauté poétique.

La communauté littéraire dit, il n'y a que le roman. Pourquoi ? Parce que le roman, c'est du fric. Parce que lorsque Monsieur Philippe Sollers dit la poésie est dans le roman, je lui dis non, il se trompe et il nous trompe. Le roman est un enjeu financier. Quand à Monsieur, qui très gentiment tout à l'heure, nous dit, je suis dans le luxe, le paradis aux Beaux-Arts, Monsieur, votre paradis s'appelle la finance. L'art moderne, c'est l'argent, j'attends que vous me démentiez dans quelle mesure vous n'êtes pas l'argent. Pourquoi la société valorise-t-elle l'image ? Pourquoi l'image peinte ? Qu'est-ce qui fait qu'un poète touche 600 francs lorsqu'il parle à Beaubourg et qu'un tableau moderne se vend un million ? Sinon que la société a décidé effectivement que l'image devait être appréciée et que le poète n'avait aucun prix. Il n'y a pas de prix à la poésie. Mais vous êtes responsables, poètes, du fait qu'il n'y a pas de prix à la poésie. C'est ce qu'on vient de dire à l'instant, la poésie n'a pas de prix, elle est au-delà du prix, la poésie est au-delà de la phase psychanalytique, la poésie est la pureté, elle est l'or de la parole, elle est cet or fluide qui nous échappe, cet or lapsarien dont je parlais, à l'heure actuelle. Moi je vous dis vraiment, les poètes, c'est la communauté poétique qui doit reprendre en mains son propre destin, je prêche la bonne parole partout où je passe, je l'ai déjà fait à Marseille l'an dernier avec un certain choc dans l'assistance et je ne cesserai pas de dire, tant que je serai vivant, que les poètes doivent reprendre en main leur enseignement d'eux-mêmes.

Philippe Castellin

Je ne sais pas si on y voit beaucoup plus clair ! Je voudrais rappeler que ce qui était l'objectif de cette dernière table ronde, c'était d'en venir à des choses un peu plus concrètes, concernant les solutions.

D'une certaine manière, il est vrai qu'une des solutions serait que les poètes s'occupent de la poésie mais malheureusement je ne sais pas si c'est la communauté ou si c'est chacun qui a à le faire pour son propre compte. D'autre part des solutions concrètes sont à retrouver du côté du corps enseignant, du côté de la MAFPEN, du côté des diverses institutions qui sont impliquées. Il y avait une question qui avait été soulevée, celle qui nous avait été légué par Christian Poitevin, concernant des lieux d'enseignement spécifiquement voués à la poésie. Je repose cette question maintenant, qui permettra peut-être de clarifier le problème des distinctions art / arts plastiques / poésie et la mise en cause de François Bazzoli d'autre part, parce que là aussi certains éléments de réponse sur ce que vous soulignez pourraient être trouvés. Cette extériorité de la communauté poétique par rapport à l'ensemble social trouve, entre autre, peut-être sa source dans les codes qui sont manipulés par les poètes de cette communauté poétique.

Peut-être que dans un tel lieu, il y aurait possibilité pour que les futurs poètes puissent rencontrer certaines des disciplines et des pratiques qui me semblent indispensables pour la revivification des relations entre la poésie et la cité. J'ajouterai que, ce faisant, ils ne feraient que poursuivre un mouvement qui est entamé depuis au moins 100 ans... J'aimerai qu'on parle de ces choses-là pour finir.

Nicole Caucino

Juste un petit point en relation avec l'idée d'une école d'enseignement de la poésie comme il y a des écoles d'enseignement de l'art. On peut quand-même s'étonner dans le cadre même de l'institution qu'il existe des sections dites théâtre, des sections dites d'arts plastiques, des sections dites cinéma-vidéo et qu'il n'y ait pas de section dite littéraire en direction de l'écriture. Ne parlons pas de l'écriture poétique mais des sections littéraires qui auraient un champ de 3 ou 4 heures consacrées à un travail littéraire, ça n'existe pas, alors qu'il y a une section théâtre qui dispose de quatre heures en plus de l'horaire de lettres, une section vidéo, une section musique. C'est déjà une interrogation que l'on peut se poser.

Guy Derbez

Il y a une première réponse qui vient d'être donnée, et je m'excuse car c'est vraiment d'ordre technique : à partir de 1995, l'épreuve du baccalauréat comportera, y compris en terminale, une épreuve de lettres, et c'est bien pour pallier ce déficit, effectivement, de connaissance littéraire au niveau du baccalauréat, et non plus sanctionner seulement au niveau de la première, que vient d'être introduit cet enseignement qui va peut-être être une première réponse, très limitée. C'est peut-être autre chose mais ça procède quand même du même esprit.

Marie-Louise Issaurat

Sur le plan institutionnel ce qu'a dit Guy Derbez et qui rejoint sans qu'ils se soient concertés, ce qui est intéressant, le propos de Jacques Darras, a clairement défini la position de l'institution. À partir du moment, a-t-il déclaré en substance, où il nous parvient une demande, l'institution répond. Je voudrais souligner que ce colloque en est un exemple. Toutes les instances du Rectorat tout comme la communauté éducative de l'Académie d'Aix-Marseille (enseignants, formateurs, responsables de la Mission Lecture, de la MAFPEN, de la MIADAC, du CRDP etc.) ont répondu présent. Par leur présence parmi nous, par leur participation aux travaux, par leurs interventions et aussi, de façon très concrète, en ce qui concerne la MIADAC, le CRDP et la MAFPEN, par leur participation financière qui a permis de répondre à l'initiative du cip*M* et de rendre possibles, pour partie, ces rencontres d'aujourd'hui. On peut donc observer que lorsqu'elle reçoit une demande concrète, répondant à un besoin, l'Éducation Nationale, repond.

Il ne semble pas possible, en revanche, qu'elle puisse décréter qu'elle va former des poètes. Ce serait une confiscation. Elle sait aussi que rien ne peut remplacer la parole poétique et je ne crois pas qu'elle puisse consentir à ce qu'il n'y ait pas de place en son sein pour la parole poétique.

En tant que psychanalystes, vous connaissez bien la fonction de la règle. Ce n'est pas pour rien que Freud plaçait les professeurs auprès des gouvernants et des psychanalystes parmi les métiers impossibles. Tous trois ont un rapport direct avec le désir, le sur-moi et la règle. Je l'ai déjà dit, mais j'y insiste : la règle n'est pas la norme. L'institution a une fonction de règle, de régulation, non de norme avec ce que révèle d'immédiatement irrecevable le terme de normalisation par exemple.

La fonction de règle permet le désir, la norme non. C'est pourquoi il me paraît du rôle de l'institution d'assumer sa fonction de règle sans culpabilité aucune car elle rend possible à ceux qui s'en approprient, les élèves par exemple, l'expression du désir, la subvertion créatrice. Parce que s'il n'y pas la règle, il y a pire, il a ce que j'appellerais l'hégémonie de la norme qui, elle, est stérilisatrice. Aussi les rapports entre poésie et institution sont-ils plus subtils qu'il n'y paraît au prime abord et ne réduisent pas à une simple opposition mais s'élaborent à travers un jeu dialectique plus complexe. Eliminer ces rapports en déclarant inconciliables poésie et institution, c'est risquer de substituer à leur rapport conflictuel peut-être mais à mon avis, vivants, la pression mortifère de la normativité et des académismes.

Philippe Castellin

Je croyais que l'hypothèse d'une école d'art qui serait une école de poésie soulèverait plus de débat, mais apparemment tout le monde est d'accord...

Intervenante dans la salle

Vous avez dit des choses Monsieur Darras qui m'ont passionnée, puis le ton que vous employez, la fougue, les qualités vocales ont fait que l'écoute était encore plus forte. Tout compte, et pour un enseignant, c'est pareil. Un enseignant arrive, il est fatigué, il n'a pas dormi de la nuit, il ne fera pas passer un cours. Par contre s'il arrive avec une chose qu'il a préparé, qu'il a senti, je crois que les élèves le ressentiront aussi. Je suis professeur à l'école des Beaux-Arts de Perpignan et pour nous c'est pareil, parfois il y a des temps morts mais le jour où nous sommes en forme, il y a beaucoup de choses que l'on peut faire passer. Vous avez parlé tout à l'heure de comment faire passer la poésie, de quelle manière, ça dépend de l'état d'esprit du professeur qui va le faire passer. Si ce professeur apprend, en même temps que les maths, la poésie, ce sera peut-être plus difficile que s'il a une formation beaucoup plus nette à ce sujet.

Actuellement les temps sont comptés pour faire passer les programmes et comment les faire passer, c'est bien la difficulté. Est-ce qu'il peut y avoir une pluridisciplinarité, c'est-à-dire est-ce qu'un professeur peut s'entendre avec un autre professeur, pour élargir un type de cours ? Ce qui donnerait plus d'espace à la chose que vous voulez faire comprendre. Là aussi il y a peut-être une réflexion à faire.

D'autre part, dernièrement, j'avais fait passer à mes élèves une chose toute

simple, toute naturelle. J'avais fait un petit film sur un champ de coquelicots, photographié au printemps. C'était pour eux une matière à réflexion et en même temps un contact, un apport direct, dans un espace poétique. Je leur ai demandé s'ils avaient envie de parler, à une époque où parler de la fleur peut paraître périmé, parce que le romantisme s'éloigne, et donc si on ne pouvait pas sensibiliser et même parvenir à faire exprimer des formes, des dessins, des couleurs, un texte, autour de l'idée.

Je reprends Baudelaire dont vous avez beaucoup parlé. Vous avez dit que Baudelaire était très à la mode, encore. Pourquoi pas ? "La nature est un temple", eh bien, autour de ce temple, quels sont les piliers vivants que l'on peut développer ? À ce moment-là, n'y a t-il pas un travail à faire avec des plasticiens, avec les écoles d'art, avec tout ce qui peut provoquer un imaginaire de plus en plus ouvert et une écoute plus grande ?

Intervenant dans la salle

Je ne voudrais pas laisser croire que notre silence est un consensus à cette dernière idée que j'ai sentie sous-jacente longtemps mais là, émerge, tel le Loch Ness, à savoir l'école de poésie. Je ne sais pas ce qu'en pensent les autres mais personnellement, je ne suis pas d'accord, je tiens à le dire en quelques mots.

D'abord on pourrait le dire de différentes manières, la guerre est une chose trop importante pour ne la confier qu'à des militaires, l'enseignement de la poésie est peut-être une chose trop sacrée pour qu'on la confie seulement à des poètes. Ecrire est une chose, enseigner la poésie en est sans doute une autre, il ne faudrait pas trop mélanger les genres, la didactique est prudente, modeste, et j'ai souvent remarqué que les poètes parlaient très très mal de leurs œuvres, qu'il valait beaucoup mieux les lire que les écouter. Je ne vise personne particulièrement et ne suis pas agressif, malgré le ton, c'est seulement une façon de parler, et de provoquer.

D'autre part, je ne connais pas du tout les écoles d'art, donc je n'en parlerai pas, mais je connais très bien les conservatoires et les écoles de musique et s'il y a un modèle à ne pas suivre, c'est bien celui-là. À la fois dans son organisation, dans sa structure, dans le rendement, dans la production, dans le rapport aux élèves que l'on fait et, je ne vais pas m'étendre là-dessus, mais je suis prêt à prendre rendez-vous avec vous et à expliquer des tas de choses que je connais fort bien. C'est vraiment l'exemple à ne pas suivre aujourd'hui, c'est élitiste, c'est, comme je l'ai entendu ce matin d'un barbarisme que

je n'aime pas beaucoup mais qui dit bien ce que cela veut dire, *ghéttoïste*, et c'est une manière de créer chez les individus, un nombre de ratages que l'Éducation Nationale, malgré tout ce qu'on lui reproche, est loin de fournir.

Jacques Darras

J'ai deux expériences à vous rapporter. La première s'est déroulée il y a quelques semaines. J'étais invité, avec d'autres écrivains français et étrangers, par une association qui se trouve à Poitiers, et fonctionne en accord avec l'université de Poitiers. Il se trouve là une équipe d'universitaires, extrêmement dévoués, qui a organisé une semaine de contacts avec les écrivains. Je ne vous suis pas sur la façon dont les écrivains parlent de leurs œuvres, certains parlent très très bien, d'autres beaucoup moins mais leur mutisme et leur réticence sont aussi parfois très éloquents.

À Poitiers, pendant une semaine, les étudiants de littérature de l'université cessent leurs cours, ont une semaine banalisée, et viennent écouter quatorze écrivains, devant des amphithéâtres pleins, 400 personnes. Alors en plaisantant j'ai demandé aux universitaires quels étaient les moyens de coercition qu'ils employaient pour ça, quelles étaient les notes à la clef. Ça marche. Le soir, débat avec la ville, la salle était remplie et cela pendant 7 jours.

Vos propositions ne sont pas complètement irréalistes, il pourrait se passer quelque chose. Selon quelle modalité, je n'en sais rien...

La seconde chose concrète. Je voulais faire allusion tout à l'heure à un livre de Jacques Roubaud qui vient de sortir à l'instant, qui s'appelle *L'invention du fils de Léoprépès*, où il est question de la mémoire. Roubaud a toujours questionné la mémoire, le rapport entre mémoire et poésie. Et il pose la question, est-ce que la poésie n'est pas défaillante dans une société qui perd la mémoire ? Je suis tout à fait d'accord avec lui mais j'aimerais bien lui demander, qu'est-ce qui peut faire aujourd'hui que la poésie soit mémorable, ou plutôt, mémorisable ? Parce que c'est bien la question, de savoir s'il faut faire travailler ce vieux muscle qu'est la mémoire, ou si on estime qu'il n'a plus de rôle républicain à jouer dans l'école et que par conséquent on peut le laisser en déshérence.

Mon modeste exemple en littérature anglaise, – et Dieu sait comme j'aimerais le faire en littérature française, car je vois que mes collègues français sont assez passifs en ce domaine-là, et je leur dis, enseignez le français comme une langue étrangère –, c'est de faire apprendre, par cœur des passages entiers d'un poème de Coleridge ou d'un poème de Whitman. Les

étudiants, après un moment de choc, de traumatisme en première semaine et en deuxième semaine lèvent le doigt, (ils ont entre 18 et 20 ans), et se précipitent avec le micro en main. Ils n'eussent imaginer une seule seconde, qu'ils étaient capables d'apprendre un *Canto* entier d'un poème de Coleridge. Ils ont un plaisir fou à le faire.
Ce sont deux petites choses concrètes, puisque vous disiez : il faut être concret.

Philippe Castellin
Concernant le monsieur qui a évoqué les conservatoires de musique comme contre-modèle, je pense qu'avant d'en venir à un tel détail il faut poser la question sur le fond. Est-ce qu'on a quelque chose contre le principe d'une telle chose, une école de poésie ? Bien que le mot école me déplaise fondamentalement dans ce contexte-là. Sous quelles modalités une telle "école", on verra après. Évidemment, sous quelles modalités supposerait une confrontation avec les autres secteurs ou disciplines d'où il apparaîtrait probablement que vous avez raison en ce qui concerne les conservatoires, je suis prêt à le penser. Cependant cette question-là vient dans un deuxième temps.
Sur la question du principe, pourquoi y aurait-il de telles écoles en ce qui concerne les arts plastiques, en ce qui concerne le domaine de la musique, bonne ou mauvaise, – c'est leur problème –, en ce qui concerne la danse ? Et qu'est ce que ça veut dire qu'il n'y en a pas en ce qui concerne la poésie ? Est-ce donc que l'on considére que la poésie est quelque chose qui ne fait pas partie du domaine de l'art ? De ce point de vue-là, je dirai que c'est exactement l'inverse. Pour moi, elle est au centre, et quand je dis centre, je ne sais pas où est la périphérie. Ce qu'a évoqué tout à l'heure Monsieur Bazzoli, précisément, tendait à dire que les frontières entre le domaine de la poésie et le domaine des arts plastiques, tendent à être extrêmement mouvantes, en tout cas en déplacement permanent.
Dans cette hyphothèse-là, pourquoi pour les autres disciplines et pas pour la poésie ? On pourrait m'objecter à juste titre que la solution serait qu'il existe une école "d'art" au sein de laquelle il y aurait un département "Poésie". C'est une hypothèse.

Intervenant dans la salle
... Sculpteur, c'est un métier, architecte c'est un métier, poète, est-ce un métier ?

Joseph Guglielmi

J'ai écouté Philippe Castellin parler des limites de la poésie qui avaient tendance à disparaître et si j'ai bien compris, je renvoie à une espèce d'habitude qu'on avait prise il y a une bonne dizaine d'années, de parler de textes et de ne plus parler de poésie. Cela permet à des gens comme Philippe Sollers, de dire "la poésie c'est terminé, il n'y a plus que le texte". Et comme le texte est envahi par le roman, il se trouve que le domaine de la poésie n'existe plus. Je crois, au risque de tenir un discours un peu rétrograde, – je n'en ai pas peur, parfois ça permet d'y voir plus clair quitte à aller un peu plus loin après –, qu'il y a un domaine spécifique à la poésie, qui ne doit pas être confondu.

Tout le monde s'accorde à penser que la poésie dans notre société est un phénomène qui ne rapporte pas un sou. Si, en plus, on se met à noyer le poisson, j'ai bien peur que le goujon poétique soit complètement bouffé par le léviathan du texte, ou de l'art en général, et cette notion-là me paraît dangereuse.

Je crois qu'il faut au contraire voir les choses telles qu'elles sont, être réaliste. Je suis assez désespéré d'une manière générale. Ce désespoir, pour moi, est un véritable moteur. Je crois que la poésie est la forme ultime du désespoir qui joue dans l'art depuis à peu près Homère, ou même avant. Je pense que si on veut continuer à pouvoir, tout désespoir assumé, écrire de la poésie, il ne faut pas mélanger le poisson poétique avec la baleine du texte.

Philippe Castellin

La baleine du texte c'est la baleine de l'art.

Joseph Guglielmi

C'est pire encore.

Philippe Castellin

Non, parce que si tu as à ne pas prendre conscience des évolutions qui se sont produites d'ailleurs de façon parallèle, – je ne dis pas que c'est nécessairement quelque chose qui est venu du domaine poétique, encore que l'on pourrait trouver des exemples de cette origination-là –, mais si tu laisses ça de côté, inversement, tu en viens à ce résultat, qui a été évoqué au tout début par Julien Blaine, à savoir que tu as des poètes parfaitement patentés poètes et d'origination au niveau de leur trajectoire tout à fait identifiable, je pense

à Ian Hamilton Finlay par exemple, qui se retrouvent propulsés au devant de la scène de l'art contemporain avec une rature complète de leur origine, de leur histoire, de leur trajet.

J'ai vu en Allemagne une très grosse exposition de Ian Hamilton Finlay présentée par un conservateur qui était tout à fait compétent sur le plan de l'art contemporain, mais qui n'a pas dit un mot de l'aspect Finlay, poète concret. Or poète concret dans le travail de Finlay, y compris en tant que plasticien, ça n'est pas du tout une dimension accidentelle, ni secondaire. C'est absolument essentiel, on ne peut rien comprendre à son travail si on ne passe pas par là. Tu parles de maintenir les barrières, je trouve que toutes ces étiquettes sont devenues extrêmement difficiles à manipuler. Face à la majeure partie des œuvres de l'art contemporain dans le domaine des arts plastiques ou de la musique, elles ne veulent plus rien dire.

Joseph Guglielmi

Je lisais beaucoup David Cooper, et il avait écrit un livre qui a donné lieu à des confusions dramatiques, qui s'appelait *La mort de la famille*.

Qu'est-ce qu'on disait dans ce livre ? Cooper était un homme très intelligent, qui connaissait bien la question de la psychiatrie, et j'ai le plus grand respect pour sa pensée, mais on arrivait à cet essai d'abolition des différences et je crois que c'est là qu'intervient la mort du désir aussi. Quand on ne veut plus de règles, et c'est également un des dangers du surréalisme, – et là je passe au-dessus du sujet, je m'en excuse –, mais en France par exemple, les deux graves ornières que la poésie a rencontrées, c'est le surréalisme et la poésie engagée. Je ne sais pas si vous avez entendu, j'ai essayé d'écouter, bien que tout à l'heure, j'ai été pris d'une certaine somnolence, on est passé devant deux dangers mortels. On est allé un petit peu plus loin, ces dangers ont été dépassés, mais le discours poétique, l'écriture poétique, la poésie en général, en France particulièrement, sont passés devant deux dangers mortels. D'une part le surréalisme, d'autre part la poésie engagée. Pourquoi ? Parce que ces deux dangers ne venaient pas de la poésie, ils venaient d'ailleurs. Les surréalistes, pour la plupart, n'ont rien compris à la poésie, Monsieur Breton le premier, et la poésie engagée voulait que l'écrivain public devînt un outil d'émancipation. Là j'ai peur que, malgré la bonne volonté de certains enseignants, il y ait ce danger orgiaque, et c'est une espèce de fantasme d'une orgie primitive qui renverrait l'art à une espèce de monstre, avec la poésie noyée dans une espèce de léviathan...

François Bazzoli

Les écoles ne sont absolument pas des lieux orgiaques, ça se saurait. Je plaisante. Toujours est-il que je ne comprends pas comment on peut imaginer le milieu poétique comme un milieu totalement aseptisé, c'est-à-dire le plus sensible au corps étranger extérieur. Plus il serait fragilisé justement par cette aseptie, plus il serait en danger.

Il me semble que tout être a des désirs qui sont aussi un peu binaires et qui, en général, s'évacuent ou jouent sur deux pôles. En général, la poésie, comme tout autre acte de création, se nourrit de sa part différentielle et on citait Finlay, on pourrait citer Broodthaers de la même façon qui était poète, et l'art plastique se nourrit de la poésie, la poésie de l'art plastique, sans que cela les fasse sortir de leur rôle de poète.

Philippe Castellin

Je ne vois pas ce qu'il y a de spécificité là dedans. Qu'est-ce-que tu veux dire là ? Ian Hamilton Finlay n'a justement pas gardé sa spécificité, il l'a gardé au sens personnel.

Jacques Darras

Tout le monde ne connait pas Ian Hamilton Finlay et il y a des côtés de la personnalité de Finlay qui ne sont pas tout à fait respectables...

Ce n'est pas pour provoquer une conclusion mais un souhait, idéaliste. Si jamais une institution de ce genre, ou de quelque genre que ce soit, voit le jour ici, dans cette académie ou dans cette région, moi, le seul souhait que j'aimerais qui soit retenu, c'est vraiment à ce moment-là que toute la communauté poétique, sans exception, soit concernée, c'est-à-dire que vous fassiez cela dans une perspective laïque, au sens noble du terme, c'est-à-dire que vous acceptiez toute la communauté poétique, sans exception et sans discrimination. Si vraiment vous faites cela, vous aurez vraiment fait un grand pas en avant.

Gérard Crespo

Je voudrais revenir à quelque chose de plus concret et émettre aussi un souhait.

Par rapport à l'école, je n'ai pas tellement d'opinion. Par contre tout à l'heure, on a dit que la poésie n'avait pas forcément sa place dans la société et que c'était peut-être une des raisons pour lesquelles elle n'a pas sa place

dans l'école. Ce que je crois savoir, c'est qu'il y a des tas de pratiques, il y a des tas de gens qui résistent, pour reprendre un terme qui a été employé hier. Je fais partie de ces résistants et je reste un peu idéaliste et je sais qu'il y a des idéalistes à côté et des tas de gens qui essaient de faire des choses, des pratiques dans leur classe et en dehors de leurs classes.

J'ai un souhait à émettre et ces choses ne sont pas sues. Hier matin, par exemple, j'ai découvert ce qui se faisait au lycée de Vitrolles parce que Madame Garnier-Genevoy était à la même table ronde que moi, de même qu'elle ne savait pas ce que faisait les autres, et je suis persuadé que dans l'académie d'Aix-Marseille, il y a mille et une expériences de ce type.

Si j'avais un souhait, on a dit tout à l'heure qu'il y avait un bac théâtre, je ne sais pas si on pourrait envisager un bac poésie mais ce que je sais c'est qu'il y a des rencontres de théâtres, et je souhaiterais donc que les enseignants et les poètes, ainsi que les enfants, puissent se rencontrer. Tout à l'heure, on a appris une pratique de la poésie d'ordinateur. Nous sommes 60 ou 80 à le découvrir et il y a des tas de gens qui ne le sauront pas. C'est dommage.

Un souhait concret : prenons l'engagement ici, puisque nous sommes là, de nous séparer en faisant en sorte que tous ceux qui, de près ou de loin, touchent à la poésie, ou ont des liens avec les arts plastiques, dans des collèges et dans des lycées, se rencontrent. Il y a des profs de français qui rencontrent des profs d'art plastiques qui créent, qui produisent. Bref, donnons-nous les moyens de nous rencontrer.

Intervenant dans la salle

Vous dites qu'on n'est pas assez entre nous. Vous vous plaignez un peu du manque de dynamisme, ou du manque d'une dynamique, de partage au sein des équipes éducatives et entre les établissements. Je vous répondrai facilement que nous n'avons l'impression de ne faire que ça. En tout cas, si ça peut vous aider, et je lance un appel très directement, voilà les amis des poètes qui se sont retrouvés ce soir, mais vous pouvez prendre rendez-vous avec les représentants de toutes les institutions qui sont ici, la MAFPEN si vous voulez, et nous envahir, nous faire une déferlante pour faire connaître ce que vous pensez être de mieux. Aucun problème, il y a là-dessus la revue *Pluriel*, il y a la revue *Diagonale*, et il y aura toutes les revues qu'il faut pour arriver à faire la promotion d'un outil qui puisse être utile à l'élève.

Deuxièmement, sur les ateliers artistiques, je suis tout à fait d'accord avec votre analyse. Simplement, il n'est pas obligatoire de prévoir l'intervention

de l'enseignant en heures supplémentaires, c'est faux, l'atelier de pratique artistique peut faire partie de l'horaire normal de l'enseignant. Qu'après, au niveau d'un établissement, des dispositions particulières soient prises, mais ne généralisons pas à l'ensemble des institutions.

Intervenante dans la salle

...Rien ne vous empêche dans un atelier artistique théâtre de faire des montages poétiques. Je l'ai fait et personne ne m'a jamais rien dit. J'ai l'impression qu'on a affaire à des enseignants qui ne sont pas libres, ou qui ne prennent pas leur liberté.

Je voudrais également dire qu'on devrait se réjouir, au lieu d'être si pessimistes les uns les autres, Léviathan, noyé, danger, j'ai peur, je ne vais plus sortir. On est quand même tous là, ici, à six heures dix, à Marseille, un samedi après-midi, à parler Poésie, vous devriez être contents.

Philippe Castellin

C'est une très bonne conclusion, il me semble.

Marie-Louise Issaurat

Tout à fait et je n'ajouterai que quelques mots pour clore ce colloque dont nous avons tous pu constater la grande richesse. Nous avons échangé des points de vue très différents, nous avons polémiqué avec passion, nous avons ouverts des pistes et la densité comme la vivacité des débats ont montré à quel point la poésie touche à l'essentiel, à quel point elle signifie.

Je tiens donc à vous remercier tous très vivement et très chaleureusement de votre participation, aussi bien les intervenants à la tribune que toute l'assistance présente dans la salle durant ces deux jours. Je voudrais remercier les participants extérieurs, les poètes, les organisateurs du cip*M* ainsi que tous les membres de l'Éducation Nationale qui se sont si largement investis dans ce travail.

Des Actes du Colloque seront publiés conjointement par le cip*M* et le crdp. Ils nous permettront de prolonger la réflexion et de raviver la mémoire des journées que nous avons vécues ici ensemble souvent dans l'exaltation.

Merci à tous.

Le 10 décembre au soir,
le cipM a organisé une soirée poésie/musique avec :

Barry Wallenstein accompagné
de **Bobby Few** (piano), **Didier Levallet** (contrebasse)

Ahmed Ben Diab

Abderrazak Sahli et **Frédérique Guétat Liviani**

Le groupe de Rap **Black White**

Ahmed ben Dhiab

Barry Wallenstein

Bobby Few

Didier Levallet

Sahli / Frédérique Guétat Liviani

Le groupe Black White

Table des matières

Présentation p. 6

Préface de Christian Poitevin p. 7
Adjoint au Maire, Délégué à la culture

Préface de Marie-Louise Issaurat-Deslaef p. 8
Inspecteur pédagogique région - Inspecteur d'académie lettres

Première table ronde p. 15
Les poètes dans la classe

Deuxième table ronde p. 65
Enseignement & poésie : défi, paradoxe, gageure

Troisième table ronde p. 113
Médiations et diffusion

Quatrième table ronde p. 157
Bilan et perspectives

Soirée poésie & musique p. 211

Crédit photographique : Jean-Marc de Samie
Mise en page, composition : (sic)
Achevé d'imprimer le 10 février 1995 sur les presses
de l'imprimerie du CRDP

Éditeur : 1019 Dépôt légal : 02.1995